BIBLIOTHÈQUE
DU
MAGNÉTISME ANIMAL.



DE L'IMPRIMERIE DE POULET,
QUAI DES AUGUSTINS, N°. 9.

BIBLIOTHÈQUE

DU

MAGNÉTISME ANIMAL,

Par MM. les Membres de la Société du Magnétisme.

Spes boni.

TOME I.





IMPRIMERIE DE POULET.

A PARIS,

Chez MM. Treutel et Wurtz, rue de Bourbon, n°. 17; à Strasbourg, rue des Serruriers, n°. 3; et à Londres, n°. 30, Soho-Square.

1817.

INTRODUCTION.

Depuis trente-cinq ans, époque où Mesmer fit connaître le magnétisme en France, cette belle découverte, persécutée par l'envie et l'ignorance, repoussée dans l'ombre par nos révolutions politiques, ne s'est conservée au milieu de nous que par le zèle désintéressé de quelques amis de l'humanité; c'est à M. le marquis de Puységur surtout, c'est à sa persévérance que la France doit de n'être pas en arrière des autres nations, sur la connaissance du magnétisme. Sans lui, nous nous plaisons à le dire, sans les sacrifices nombreux qu'il a faits pour soutenir la vérité,

accablé par les sarcasmes, le ridicule et la calomnie, le magnétisme, proscrit du pays qui lui servit de berceau, ne nous serait revenu, comme la plupart des grandes découvertes, qu'après avoir versé longtems ses bienfaits sur les nations étrangères.

Cependant, il faut en convenir, tous ces obstacles qui se présentent en foule devant chaque découverte nouvelle, ne deviennent souvent que la pierre de touche qui fait distinguer le vrai du faux; le magnétisme en a éprouvé de tous genres, et la vérité n'est sortie de ces épreuves que plus brillante et plus pure; aujourd'hui l'opinion publique s'est prononcée en sa faveur; plusieurs souverains de l'Europe n'ont point trouvé indigne d'eux de s'occuper d'en régulariser l'application dans leurs états, et la société qui pu-

blie *cette Bibliothèque*, s'occupe sans cesse d'en étendre la connaissance et d'en perfectionner la théorie.

La Société du Magnétisme, dont M. le marquis de Puységur est président, créée en juillet 1815, par MM. Deleuze, de Lausanne, le comte de Lowenhielm, etc., compte actuellement au nombre de ses membres et de ses correspondans plusieurs des personnes les plus distinguées par leur rang et leurs connaissances, et les plus célèbres médecins de la Prusse et de la Russie. Son but unique étant l'étude et la propagation du magnétisme, une commission a été nommée dans son sein pour rédiger et publier le présent ouvrage, qu'elle destine à devenir le dépôt des découvertes relatives à la belle science qui l'occupe.

Elle s'estimera heureuse si, par son zèle

et ses travaux, elle peut contribuer à répandre parmi les hommes la connaissance d'une vérité qui doit influer d'une manière avantageuse sur leur bien-être physique et moral.

BIBLIOTHÈQUE

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

MÉMOIRES

DES MEMBRES CORRESPONDANS.

Cure d'une Hydropisie.

M. V**, cultivateur, âgé de 50 et quelques années, domicilié dans une des communes voisines de Pont-Ste.-Maxence, me fit appeler le 27 mai 1816. Il éprouvait des douleurs abdominales très-aiguës, occasionnées par une colique nerveuse à laquelle il était sujet de tems en tems.

Il en reportait la cause à l'époque où, quelques années auparavant, ayant eu une fièvre intermittente très-rebelle, on lui avait fait prendre à haute dose et long-tems, différentes préparations de quinquina. La fièvre avait disparu, mais M. V** éprouvait depuis

à l'épigastre un sentiment de pesanteur qui l'incommodait beaucoup, surtout après les repas, et le forçait souvent d'interrompre ses travaux accoutumés. Les évacuations alvines étaient devenues fort irrégulières.

Le malade avait perdu connaissance dans les champs; la syncope fut longue, se renouvella à différens intervalles après qu'on l'eut ramené chez lui et mis dans son lit. Au moment où je vis M. V**, le pouls était petit, concentré et fréquent, le mal de tête supportable, la langue légèrement chargée, aucune envie de vomir, la respiration assez libre; mais les douleurs abdominales étaient internes, et il n'y avait point eu d'évacuations alvines depuis quelques jours. Je prescrivis une tisane d'orge et de chiendent avec une légère pincée de fleurs de tilleul, miel et nitre, des cataplasmes appliqués chauds, entre deux linges, sur le ventre, des lavemens émolliens, une potion huileuse avec addition d'eau de fleurs d'oranger, gomme adragant et sirop de violette.

Le lendemain, le malade était à peu près dans le même état que la veille; il n'y avait point eu d'évacuations alvines. J'eus recours alors à l'émétique en lavage, aux lavemens

purgatifs. J'appliquai sur l'épigastre un vésicatoire, et je fis prendre en outre quelques pilules purgatives. Le 31 tous ces moyens avaient produit quatre à cinq selles; mais les crises, accompagnées de syncope, étaient encore fréquentes et assez fortes. Les évacuations alvines se continuèrent et en abondance jusques vers le milieu de juin. Les crises s'éloignaient et n'étaient plus, à beaucoup près, aussi fortes.

Cette amélioration dans les symptômes nerveux se trouvait contre-balancée par la diarrhée, qui devenait de jour en jour plus copieuse, et commençait à m'inquiéter beaucoup. Elle ne cédait point à l'usage de la thériaque, aux pilules d'opium et autres moyens connus. Les pieds et les jambes s'adématièrent ; quatre pilules d'opium d'un grain chaque, données dans les vingt-quatre heures, modéraient bien la diarrhée, devenue excessive ; mais alors la respiration se trouvait très-gênée, le ventre s'embarrassait, et l'on y sentait, par la percussion, une fluctuation déjà considérable; les urines étaient rares et briquetées.

Si l'usage des apéritifs et des diurétiques diminuait momentanément l'enflure, la diarrhée reparaissait bientôt. Les frictions ja-

traleptiques avec la scille n'augmentaient que faiblement le cours des urines. Depuis les premiers jours de juillet, jusqu'au 14, la position de M. V** devint de plus en plus fâcheuse. Les symptômes d'hydropisie ascite et de leucophlegmatie s'aggravèrent à un tel degré que je perdis, ainsi que les parens et amis de M. V**, l'espérance de le sauver.

A cette époque, M. H* venait de publier dans le *Journal des Débats*, ces deux fameux articles où, se laissant entraîner par l'esprit de parti, il cherchait à verser, de nouveau et si injustement, le ridicule sur le magnétisme et les magnétiseurs. La diatribe de M. H* fut pour moi un motif de tâcher de recueillir de nouveaux faits. J'avais, en outre, à me justifier moi-même du reproche d'attacher une trop grande importance *aux miracles physiologiques dont Mesmer a étonné*, dit-on, *un instant le monde*. Ce reproche m'avait été adressé par les médecins qui ont bien voulu rendre compte d'un ouvrage que j'ai publié il y a deux ans, et qui a pour titre : *Essai sur la Philosophie médicale*, etc. etc. *Paris, chez Croullebois, libraire*. Il entrait dans mon plan de parler du magnétisme, mais je n'ai pas cru

alors le moment favorable pour m'étendre beaucoup sur ce sujet.

Pour justifier ma croyance, j'aurais sans doute pu citer des faits nombreux personnellement observés dans le sein de la Société Magnétique de Strasbourg, dont j'ai suivi pendant deux ans les travaux. J'aurais pu citer d'autres faits que j'ai recueillis depuis à Paris, à Versailles et ailleurs. Le magnétisme a déjà fait beaucoup de bien; nul doute qu'avec du tems et de la persévérance, surtout si l'on en écarte le merveilleux et l'enthousiasme, il n'en produise encore davantage. D'après ce que j'ai vu, ce que j'ai lu, ce que j'ai opéré moi-même, je ne crains pas de l'avouer franchement: le magnétisme, toujours signalé par ses antagonistes comme *une chimère, un charlatanisme, une jonglerie, une extravagante et dangereuse erreur;* ce magnétisme enfin *si fou*, *si puéril*, deviendra un jour une des plus précieuses ressources de la thérapeutique (1). Mais les faits qui me sont

---

(1) Puisque des médecins célèbres, en Prusse, en Russie, à Hanovre et dans plusieurs villes de l'Allemagne (*voyez* le *Moniteur du 24 juin* 1816) ont cru devoir s'occuper de nouveau du magnétisme, pour-

personnels ont une date déjà ancienne, et sentant la nécessité de leur en ajouter, s'il m'était possible, de plus récens, je me déterminai, dans la triste position où était M. V**, à le magnétiser.

Quiconque ignore les effets du magnétisme ne se trouve guère, j'en conviens, disposé, d'après ces procédés, à lui accorder une grande confiance. Avec M. V**, qui ne connaissait, je crois, du magnétisme ni le nom,

---

quoi les médecins français craindraient - ils de suivre un exemple aussi louable? M. Alibert, tout en cherchant à insinuer que le magnétisme n'est que la médecine de *l'imagination*, nous dit (parlant de M. de Puységur), *Thérapeutique*, 3e. *édition*, *t.* 2. *p.* 250. « Ceux qui connaissent cet homme sage et recommandable, ne sauraient contester les services qu'il a » rendus à l'humanité; car il y aurait certainement » quelque chose d'utile à recueillir dans le magnétisme, » si les vrais savans voulaient en faire l'objet de leurs » méditations, et si les charlatans n'avaient discrédité » la matière par leurs jongleries et leur mauvaise foi. » Sans doute que M. Alibert ne classe pas dans cette dernière cathégorie ceux qui ont recueilli de leur pratique magnétique les mêmes faits que M. de Puységur.

« Quoique je sois, dit M. le professeur Pinel (*Nosographie*, 5e. *édition*, *t.* 3. *p.* 146.), toujours porté

ni la chose, je devais paraître n'employer ce moyen que comme un accessoire dont j'avais obtenu plusieurs fois des succès. Aux yeux de M. V**, le magnétisme, dont le nom ne fut pas même prononcé devant lui, devait être une méthode particulière de frictions. Quoique j'eusse l'espérance, je dirai presque la certitude de faire beaucoup, je devais promettre peu. En un mot, M. V** fut magnétisé sans s'en douter.

» à applaudir au zèle et à la sagacité que met M. de
» Puységur dans ses recherches sur le somnambu-
» lisme, soit naturel, soit magnétique, il me permet-
» tra de suspendre encore mon jugement, surtout sur
» certaines circonstances qui accompagnent le som-
» nambulisme magnétique et qui portent un caractère
» de merveilleux très-propre à inspirer de la dé-
» fiance. Je n'en suis pas moins disposé à suivre d'un
» œil curieux tous les résultats des recherches faites
» par M. de Puységur, et à profiter des lumières ulté-
» rieures qu'elles pourront répandre sur la médecine
» et sur l'aliénation mentale. » Cette réserve et cette modération dans un médecin du mérite de M. Pinel, ne devraient-elles pas servir d'exemple, ne devraient-elles pas contre-balancer le ton dogmatique, et réprimer la jactance de certains antagonistes du magnétisme ?

Dès la première séance, qui eut lieu le 15 juillet, le malade étant dans son lit, qu'il ne pouvait plus quitter depuis huit à dix jours, je pris le rapport; je plaçai ensuite ma main gauche sous les reins du malade, et laissai quelque tems la droite sur la région épigastrique, où M. V** ne tarda pas à ressentir une chaleur très-sensible. Cette chaleur se répandit bientôt dans tout le corps, et le malade me dit, au bout d'environ un quart d'heure, qu'il éprouvait un bien-être qu'il n'avait pas ressenti depuis long-tems.

Les symptômes de la maladie me donnaient tout lieu de croire que sa principale cause était dans l'abdomen, et plus particulièrement à l'épigastre. J'exerçai donc sur l'abdomen, pendant environ vingt minutes, avec la main droite, mue circulairement de droite à gauche, une friction très-douce, touchant à peine les vêtemens du malade.

La séance terminée au bout de trois quarts d'heure, je laissai à M. V** une bouteille d'eau magnétisée d'environ une pinte, et dans laquelle je mis, pour cette fois, une demi-cuillerée à bouche de la potion diurétique dont il avait fait jusqu'alors usage; il en but sur-le-champ un verre. Je ne fis pas non

plus discontinuer ce jour-là les frictions jatraleptiques du soir, employées depuis quelque tems, mais sans succès.

Le lendemain 16, le malade avait mieux dormi qu'à l'ordinaire, les selles avaient été un peu moins fréquentes, et le cours des urines faiblement augmenté. M. V** se plaignit d'avoir continuellement ressenti intérieurement, dans l'estomac et les intestins, et il le ressentait encore, ce même mouvement circulaire que j'avais exercé la veille sur l'abdomen; et il ajouta que sans être incommodé de cette sensation, il s'en était cependant trouvé fatigué. Je magnétisai à grands courans, et au bout de quelques minutes, cette sensation extraordinaire cessa tout-à-fait.

Cette seconde séance eut lieu comme celle de la veille, entre deux et trois heures après midi, et fut également d'environ 45 minutes. Le malade ressentit beaucoup de chaleur dans l'abdomen et partout le corps, mais l'enflure n'offrait encore aucune diminution sensible. Malgré la gravité des symptômes, les effets déjà produits me rassurèrent assez pour me déterminer à laisser sécher le vésicatoire de lui-même, ainsi qu'à diminuer

chaque jour la légère dose de potion diurétique, et à supprimer graduellement les frictions jatraleptiques.

Dès la huitième séance, le magnétisme et l'eau magnétisée devinrent mon unique ressource; je ne permis plus au malade de prendre aucun autre médicament que deux doses de thériaque, d'un demi-gros chaque, dont son estomac se trouvait très-bien; je les réduisis à une vers le milieu du traitement.

Le 20 juillet, 6e. séance, les urines étaient déjà très-abondantes; les selles continuaient régulièrement de cinq à six. Le malade appercevait lui-même une amélioration très-sensible, et qui ne fit qu'augmenter dans les 7e., 8e., 9e. et 10e. séances.

A la 11e., le ventre avait déjà considérablement diminué de volume; la fluctuation était sensiblement moindre, la région lombaire tout-à-fait dégagée; le malade se mettait de lui-même sur son séant, mais il ne pouvait pas encore rester levé, vu l'état de ses jambes, moins enflées, à la vérité, mais toujours roides, surtout sous les jarrets. Je magnétisai alors les jambes à nu, et je les fis envelopper avec des feuilles de chou. Ce

topique, dont j'ai quelquefois fait usage dans des circonstances semblables, renouvelé matin et soir, produisit un excellent effet. Chaque fois qu'on retirait les feuilles, elles étaient couvertes d'une sérosité très-abondante.

Du 26 au 30 juillet, de mieux en mieux. Je dois observer que le malade avait, depuis sept à huit jours, un si grand appétit, que la quantité de nourriture qu'il prenait, donnait de l'inquiétude à son épouse, et lui faisait craindre une rechute, occasionnée par une indigestion. Je ne partageai pas ces craintes, et je me gardai bien de contrarier l'indication de la nature, qui, fournissant à de copieuses évacuations par les selles et par les urines, demandait un surcroît de force, exigeait les moyens propres à y suffire. Je recommandai seulement que les alimens fussent distribués de façon à ne point surcharger l'estomac, par une trop grande quantité prise à la fois. Il n'en résulta aucun accident.

Le 1er. août, 18e. séance, le malade se trouve toujours bien. Quelques coliques dans l'après-midi; elles furent suivies de selles, dans lesquelles M. V** a rendu, avec des matières

glaireuses, plusieurs concrétions verdâtres, de la grosseur d'une noix et d'une consistance graveleuse. Il a pu rester levé matin et soir d'une demi-heure à trois quarts d'heure.

A la 20e. séance, les jambes tout-à-fait désenflées; le ventre beaucoup plus souple et presque revenu à son état ordinaire; appétit toujours bon, mais moins vorace; urines commencent à prendre un peu de couleur. M. V** était resté levé, matin et soir, environ une heure et demie, sans le moindre inconvénient.

21e., 22e., 23e. séances. M. V** sent chaque jour ses forces revenir, ne se plaint plus de cette barre qu'il indiquait au-dessous de l'estomac, et qui l'avait si long-tems incommodé. Devenu moins sensible aux effets du magnétisme, il n'éprouvait plus qu'une chaleur modérée pendant les séances.

M. V** se trouvant presque rétabli, ne fut plus magnétisé que de deux jours l'un, du 6 au 19 août; purgé le 20, et discontinue le thériaque. Seconde purgation le 27, et cesse alors tout traitement.

Depuis l'époque de sa guérison jusqu'à ce jour, M. V** a joui et jouit encore d'une fort bonne santé.

Ainsi en trente-deux séances magnétiques M. V** a été guéri d'une maladie toujours très-grave, et dans laquelle il est assez rare, avec les secours ordinaires de la médecine, d'obtenir des succès, surtout à l'âge de M. V**.

Cure d'une Ophtalmie.

Depuis septembre 1796, époque à laquelle j'eus en Angleterre la petite vérole, j'avais constamment joui d'une assez bonne santé. Vers la fin d'avril 1799, je remarquai qu'une des glandes de la partie inférieure et latérale du col, du côté droit, était très - engorgée. Elle grossit, dans un court espace de tems, au point de gêner les différens mouvemens musculaires, sans me causer cependan aucune douleur.

J'appliquai sur cette glande une emplâtre de ciguë: dans l'espace d'une huitaine de jours elle s'ouvrit (le 15 de mai); il en sortit une matière puriforme, louable et sans aucune acrimonie. Après avoir employé, pendant plus de deux mois, différens medicamens internes et externes que la nature du mal semblait indiquer, les symptômes s'ag-

gravèrent. Je m'en tins alors à l'usage des pilules chalybées, et renonçant à tous les onguens digestifs, je pansai l'ulcère avec de la charpie trempée dans de l'eau froide, recouvrant le tout d'une compresse imbibée d'eau de Goulard.

M. R*, mon compatriote et mon ami, auquel j'avais donné, sur le magnétisme, toutes les instructions nécessaires pour qu'il pût le mettre en pratique, m'avait offert, depuis quelque tems, de me magnétiser; et c'était dans l'intention de profiter de ses seuls momens de loisir, qu'il avait l'amitié de me sacrifier, que je m'étais rapproché de lui. Nous avions même déjà fixé le jour au 9 août.

M. R* se trouva atteint, dans cet intervalle, d'une fluxion sur les yeux. Elle prit bientôt le caractère d'une ophtalmie aiguë avec écoulement abondant d'une humeur limpide, mais très-âcre. Cette inflammation était accompagnée d'une tension et d'une pesanteur douloureuses, dans le côté droit de la tête. M. R* s'était mis, depuis quelque tems, à l'usage du tabac, et se lavait l'œil droit malade avec une eau dont on lui avait garanti les excellens effets. Cependant cette eau en-

flamma l'œil au point que je lui conseillai d'en discontinuer l'usage.

M'étant venu voir le 8 août au soir, M. R* se plaignit d'une chaleur brûlante à la tête. J'y portai à l'instant ma main à plat, pour m'en convaincre. Le lendemain, dans le cours de la conversation, se plaignant toujours de la même chaleur brûlante et de la sensibilité extrême de ses yeux qui ne pouvaient supporter une lumière un peu vive, il eut occasion de me rappeler que la veille il avait très-sensiblement senti la chaleur de ma main lorsque je la lui posai un instant sur le sommet de la tête.

Je lui en témoignai ma surprise, et je lui fis observer que cet effet me mettait à même d'espérer que, malgré tous les symptômes qui m'alarmaient, surtout une glande ulcérée depuis trois mois, je pourrais le magnétiser, et lui faire du bien. Sans ce premier effet M. R* aurait pu concevoir quelques doutes à cet égard, étant d'une constitution en apparence infiniment plus robuste que la mienne.

Nous nous promîmes donc de faire l'essai du magnétisme le soirmême. Qu'on juge de mon étonnement et de la satisfaction réelle que j'éprouvai lorsqu'au bout de dix minutes

de magnétisme, M. R* m'assura qu'il sentait dans tout le corps une chaleur très douce! Magnétisant localement la tête, puis ensuite à grands courans, soufflant *chaud*, à différentes reprises, sur ses yeux, je parvins à lui coller si fortement les paupières, qu'il lui était impossible de les ouvrir. Au bout de quelque tems je diminuai sensiblement la chaleur brûlante dont il se plaignait, et la tête n'était plus à beaucoup près aussi douloureuse. J'observerai que je ressentis moi-même, pendant cette séance, une chaleur très-considérable dans tout le corps; et cette chaleur, toutes les fois que j'ai eu occasion de magnétiser, a toujours été, pour moi, un gage assuré des effets salutaires que je produis. Enfin au bout d'une demi-heure M. R* se trouvant beaucoup mieux, je le calmai, et lui fis avaler un verre d'eau magnétisée. Je lui recommandai de porter devant l'œil malade un double garde-vue, et de se laver souvent les yeux avec de l'eau magnétisée.

Cette séance me convainquit que les symptômes qui m'avaient alarmé n'étaient que locaux, qu'ils n'affectaient nullement soit la masse du sang, soit les nerfs, et que je jouissais encore du même pouvoir que j'avais eu

précédemment de faire du bien par le magnétisme.

Le lendemain 10, je produisis encore les mêmes effets salutaires; et l'œil, quoique coulant beaucoup, était sensiblement moins enflammé.

Le 11, M. R* en se rendant chez moi, le matin, me fit l'aveu qu'il avait eu l'imprudence de s'exposer, la veille, à l'air froid et humide de la nuit. Il ajouta qu'il ressentait dans l'œil enflammé une douleur interne très-vive, et que l'humeur qui coulait de l'œil était plus âcre et plus brûlante que la veille. En examinant l'œil, j'en trouvai la conjonctive tellement gorgée de sang que sans le bien que j'avais déjà produit, les conséquences que pouvait avoir une ophtalmie aussi forte m'auraient effrayé.

Les amis de M. R* le pressaient d'avoir recours à la saignée, aux sangsues, aux vésicatoires et autres moyens anti-phlogistiques. « Votre magnétisme, lui disait-on, est » une folie ; vous risquez de perdre la vue.» Je dois cette justice à M. R* que, d'après la confiance entière qu'il m'avait accordée, il ne céda point aux sollicitations de ses amis. « J'ai, disait-il, une occasion de me con-

» vaincre des effets salutaires du magnétisme,
» je ne veux pas la laisser échapper. »

Je le magnétisai sur-le-champ, environ une demi-heure; je soufflai *chaud*, à plusieurs reprises, sur l'œil malade; et, malgré l'agitation où m'avait mis ce contre-tems fâcheux, je parvins à dissiper la douleur. Je tins compagnie à M. R* toute la journée; je lui bassinai moi-même, plusieurs fois dans l'après-dîner, les yeux avec de l'eau magnétisée, me servant à cet effet d'une éponge fine. Chaque fois que je la passais sur les yeux, les paupières se collaient par ce simple procédé, et M. R* éprouvait en même tems la sensation d'un mouvement rétrograde, d'une espèce de reflux du sang, du front vers l'occiput.

A huit heures et demie du soir je magnétisai de nouveau M. R*; les paupières furent fortement collées pendant toute la séance, excepté que les yeux s'ouvrirent seuls, lorsque je pris un instant ma montre pour regarder l'heure qu'il était. A la fin de cette séance, l'inflammation était déjà un peu diminuée, et il n'y avait aucune douleur.

Les 12, 13, 14, mêmes effets; l'inflammation sensiblement diminuée; l'œil cou-

lant toujours beaucoup, mais point de douleur.

Les 15, 16, 17, 18, 19, mêmes effets; larmoiement moins abondant et moins âcre; l'inflammation considérablement diminuée; l'œil déjà moins sensible à la lumière.

Le 24, M. R*, d'après mon conseil, s'est purgé, et le lendemain il est sorti sans garde-vue, l'œil étant dans son état naturel. Bien jusqu'au 30.

Le 30, l'œil gauche s'est enflammé à la suite d'un coryza. Jusqu'au 4 septembre les symptômes inflammatoires ont augmenté, quoiqu'ils aient été moins violens qu'à l'œil droit. Le larmoiement fut très-abondant, mais moins âcre. J'employai de nouveau le magnétisme.

Du 5 au 15, de mieux en mieux. La même sensation de reflux du front à l'occiput eut également lieu ; lorsque je bassinais moi-même les yeux avec l'eau magnétisée, les paupières se collaient comme précédemment.

Le 17 les deux yeux étaient revenus à leur état naturel.

M. R*, parfaitement guéri, me magnétisa

pendant une quinzaine de jours, et l'ulcère dont j'ai parlé fut bientôt cicatrisé.

M. R*, depuis sa guérison jusqu'au mois de juin 1802, époque à laquelle il quitta l'Angleterre, continua de jouir d'une très-bonne santé, et n'eut aucune récidive d'ophtalmie. Ce que je puis affirmer comme conforme à la plus exacte vérité.

A. ROULLIER, *Docteur en Médecine à Pont-Ste.-Maxence.*

MÉMOIRES

DES MEMBRES RÉSIDENS.

Paris, ce 18 avril 1817.

A Messieurs les Membres de la Société du Magnétisme.

MESSIEURS,

Je viens de lire un article du *Journal des Débats*, dans lequel, en rendant compte d'une brochure intitulée : *Explication et Emploi du Magnétisme*, par MM. Bapst et Azaïs, l'auteur, M. H., c'est-à-dire M. Hoffman, s'exprime ainsi :

« Remarquons d'abord que le mot *magné-*
» *tisme* se présente ici, pour la première fois,
» sans être suivi de l'adjectif *animal*. Cette
» omission, qui n'est pas un oubli, m'a fait
» faire de sérieuses réflexions. Aucun pro-
» fesseur en magnétisme, et même en som-

» nambulisme (1), n'avait cherché à prouver
» que le fluide auquel nous devons l'intui-
» tion, la prévision et la guérision de tous
» les maux, est le même que le magnétisme
» qui fait décliner, incliner ou varier l'ai-
» guille de la boussole, et qui, dans les mains
» de *Comus*, produisait tant de merveilles.
» Le mot *magnétisme*, dépourvu d'épithète,
» me donne le droit de considérer ces deux
» fluides comme un seul, et de penser que
» la même puissance qui unit le fer à l'aimant,
» nous donne la faculté de voir distinctement
» à travers les murailles, et de prédire les
» évènemens à l'heure et à la minute. Dieu
» veuille que M. Azaïs nous fournisse cette
» belle démonstration! Quel feu de joie,
» etc., etc. ». Ce qui suit ne sont plus que
des ironies, dont le sel serait perdu si je les
répétais. . . .

(1) M. H. ignore apparemment que MESMER, notre premier professeur en magnétisme, nous avait appris, il y a déjà bientôt quarante ans, (non pas que le fluide) mais que le *magnétisme animal* auquel il devait tous les phénomènes qu'il opérait alors sur des malades en les *magnétisant*, étaient dû au même *magnétisme* qui dans l'univers opère tous les phénomènes *du magnétisme minéral*.

Mais ne trouvez-vous pas, comme moi, fort étrange, Messieurs, qu'un homme (je ne dirai pas d'autant d'esprit), car M. H., à cet égard, est un peu comme les sots, il n'aime pas qu'on lui dise ses vérités ; mais qu'un littérateur aussi instruit et aussi réfléchi que M. H., en soit encore, après avoir dû lire et méditer tous les ouvrages sur le magnétisme *animal*, dont il a rendu compte depuis plus de dix ans dans les journaux, en soit encore, dis-je, non pas à croire qu'il y a un aimant ou magnétisme universel, car il est bien le maître d'en douter, mais à savoir que telle est l'intime et ferme croyance des magnétiseurs ; et que s'ils adjoignent si souvent l'adjectif *animal*, si abject à ses yeux, au substantif magnétisme, ce n'est jamais entre eux qu'une manière de s'entendre et de particulariser les effets visibles et apparens de ce magnétisme universel dans le règne animal, dont ils font partie.

Quant à prouver à M. H., non pas que le fluide (car les magnétiseurs ne parlent jamais de fluide), mais que le magnétisme, *auquel nous devons l'intuition, la prévision et la prédiction des évènemens à l'heure et à la minute*, est le même magnétisme auquel nous

devons les phénomènes de la boussole, il est bien vrai que ni Mesmer, notre premier professeur en magnétisme, ni moi, premier professeur en somnambulisme, n'avons pu lui procurer encore cette satisfaction-là; et la raison en est simple, c'est que, d'une part, Mesmer n'avait pas eu probablement la connaissance de ces phénomènes, ou que, s'il les connaissait, il n'avait pas voulu nous en parler; et que, d'autre part, je n'ai pas jugé jusqu'à présent qu'il fût fort utile à la cause du *magnétisme universel* de prononcer mon opinion sur la cause de ces curieux phénomènes; mais il y a de plus pour moi une très forte raison de garder le silence à leur égard, c'est qu'avant de discuter sur le fait des prévisions ou des prédictions, comme on voudra les appeler, des hommes magnétiques, il faudrait être assuré que ceux avec lesquels on discuterait de ces phénomènes, ne les révoqueraient pas en doute, je ne dirai pas seulement dans quelques hommes ou femmes somnambules-magnétiques, mais dans beaucoup d'autres individus qui, sans avoir jamais été magnétisés par personne, les ont, à différentes époques du monde, évidemment manifestés. Or, qui m'a dit que M. H. ne pense

pas absolument comme pensait Voltaire à leur égard :

« Il est évident, a dit Voltaire, qu'on ne » peut savoir l'avenir, *parce qu'on ne peut » savoir ce qui n'est pas.* »

Comment aurait été traité, je le demande, par ce grand professeur d'incrédulité philosophique, celui qui lui aurait répondu : *Il faut apparemment, M. de Voltaire, que l'avenir existe déjà pour les somnambules-magnétiques*, car je puis vous assurer que beaucoup d'êtres dans cet état ont la faculté de prévoir, de pressentir et de prédire les évènemens futures, etc.... Allons donc, quel conte nous faites-vous-là, aurait-il réparti ; et par quelle lunette voient-ils tout cela ? est-ce par l'orteil ou par leur nombril ? Et tous ses zélateurs d'applaudir à d'aussi méprisantes moqueries.

Mais je veux bien croire que, tout en partageant l'incrédulité de Voltaire aux prophéties des Hébreux, à celles des Arabes, et à tous les oracles du paganisme, M. H. s'estime et se respecte assez lui-même pour ne pas être, dans le dix-neuvième siècle, le plagiaire proclamateur de toutes les idées liberticides et de toutes les maximes désorganisatrices que, dans le 18e. siècle, ce grand

poëte a répandues avec tant de profusion dans son *Traité de la Tolérance*, la *Philosophie de l'Histoire*, la *Raison par Alphabet*, et tant d'autres écrits qui, sans porter atteinte à sa juste célébrité, entacheront indubitablement sa mémoire. Qui m'a dit que la raison de M. H., embarrassée des conséquences qu'il lui faudrait tirer des prévisions somnambuliques, si jamais on lui en prouvait la réalité, ne le porterait pas à se ranger de l'opinion d'un philosophe bien plus anciennement incrédule que Voltaire, à tout ce qu'il ne concevait pas? Je veux parler de Porphire.

« Toutes les prédictions, toutes les pro» phéties, a dit ce philosophe grec, se ré» duisent au calcul des probabilités. »

De sorte donc que tous nos somnambules que nous n'avons jusqu'ici présentés que comme de simples instrumens magnétiques *animal*, se trouveraient tout d'un coup transformés, par M. H., en méditateurs profonds, ou en habiles rhétoriciens ou mathématiciens, toujours aptes à résoudre le problême de l'avenir, par le calcul de toutes les probabilités. Non, non, je ne me hasarderai pas à faire assaut de logique avec M. H. L'extrême facilité qu'il aurait à persuader à ses lecteurs

qu'il ne peut y avoir rien de vrai dans le monde que ce qui lui paraît vraisemblable, lui donnerait trop d'avantages sur moi ; et puis n'aurait-il pas toujours, comme autrefois Porphire, un moyen de se tirer d'affaires? Ne pouvant révoquer en doute l'accomplissement des prophéties de Daniel, ce philosophe, dit-on, ne crut pas mieux en éluder toutes les conséquences, qu'en soutenant qu'elles avaient été écrites après l'évènement.

Quoi qu'il en soit de toutes ces petites difficultés, et en attendant le jour où nous pourrons peut-être les lever, je pense, messieurs, que nous devons, quant à présent, nous en tenir à nos phénomènes purement magnétiques, et qu'il doit nous suffire de répéter à M. H. que notre ferme croyance est que la cause qui les produit dans notre règne *animal*, est nécessairement celle qui, dans un autre règne, en produit de semblables ; et l'écrit que j'ai l'honneur de vous faire passer servira, j'espère, à le lui prouver.

L'idée que, d'après les phénomènes si connus, quoiqu'encore si imparfaitement expliqués, de l'aimant minéral, les hommes attachaient aux deux mots *magnétique* et

magnétisme, a dû être un des plus grands obstacles à la reconnaissance par eux d'un *magnétisme* ou aimant animal; car ne pouvant admettre deux espèces de *magnétismes* dans la nature, il suffisait que les effets résultants de celui que Mesmer appelait *magnétisme* animal, différassent en quelque chose de ceux résultants du *magnétisme* minéral, pour qu'ils en dussent très logiquement et très-raisonnablement conclure que ce nouveau magnétisme n'existait pas.

Comme il était cependant impossible de nier les effets très-visibles et très frappans qu'opérait Mesmer sur des malades, à l'aide de ce qu'il appelait magnétisme *animal*, et qu'il fallait bien nécessairement que ces effets dérivassent d'une cause quelconque, ne la voulant point reconnaître *magnétique*, on l'appela *imagination*, et depuis lors le magnétisme animal, aux yeux des savans prévenus, ne fut plus qu'une chimère, et tous ses effets que des jongleries ou des illusions.

Avec un peu plus de circonspection, il eût été cependant facile aux observateurs des premières expériences de Mesmer, d'appercevoir qu'entre le magnétisme minéral qu'ils

connaissaient, et celui avec lequel on voulait leur faire faire connaissance, la dissemblance n'était qu'apparente; et pour en arriver à cette conclusion, il ne leur aurait fallu que prendre la peine de classer et de particulariser les diverses manifestations du magnétisme nouveau qu'on soumettait à leur examen.

Ces manifestations, en effet, sont de deux sortes, et très-distinctes les unes des autres. Les premières, irrégulières, indéfinissables même, et presque toujours incohérentes entre elles, ne présentant aucun des caractères de l'aimant minéral, ne méritaient nullement, j'en conviens, d'être prises en considération par des physiciens appelés pour décider sur le fait d'un aimant animal. Tels sont les crises douloureuses, les assoupissemens, et généralement toutes les perturbations ou émotions résultantes des maux ou de la susceptibilité plus ou moins nerveuse des individus qui s'exposaient à en éprouver. Mais à l'égard des manifestations qui, purement magnétiques, sont comparables en tout point aux phénomènes de la boussole, elles auraient dû, ce me semble, mériter leur attention particulière; et je ne concevrai jamais comment ces manifestations si extraor-

dinaires alors, et qui seules m'ont convaincu de la réalité d'un magnétisme dans l'homme, n'ont pas également pénétré d'admiration et de surprise tous ceux qui comme moi, dans ce tems, ont pu les observer.

Ah! si les commissaires nommés par le Roi, en 1782 ou 83, pour examiner les expériences et les procédés de Mesmer, n'eussent vu que des crises de convulsions ou de catalepsies pour résultat de l'agent actif qui leur était annoncé, bien loin de les blâmer, on ne pourrait que leur savoir un gré infini d'avoir méprisé ou feint de méconnaître la cause, quelle qu'elle fût, d'aussi tristes et funestes résultats. Mais j'en appelle à la mémoire de tous ceux de mes contemporains qui ont suivi comme moi les traitemens de Mesmer, quel est celui d'entre eux qui ne puisse se rappeler la facilité avec laquelle nous faisions agir mentalement tous les malades qui s'endormaient inopinément autour de son baquet? Or ils ont vu, ces savans commissaires, ainsi que nous, de ces êtres magnétiques, de ces êtres comparables en tout point à des aimants minéraux, et bien certainement ils ont dû faire, ainsi que nous l'avons tous fait, l'épreuve de leur mobilité magnétique. Pour que tant d'hommes et de

femmes, avec lesquels nous n'avions aucun rapport, se trouvassent ainsi contraints d'obéir à toutes les mentales directions de nos volontés, il fallait certes bien qu'une influence ou vertu magnétique en fût cause; car sans magnétisme, comment ce fait aurait-il pu s'opérer? Ne l'ai-je pas d'ailleurs reproduit ce fait, et fait reproduire mainte et mainte fois, tant sur cette Madeleine de Dormant que j'ai amenée à Paris, que sur tant d'autres somnambules magnétiques que j'ai obtenus depuis. Mais ce fait était inconcevable, disait-on, il ne pouvait se lier à aucune des théories adoptées dans les écoles des sciences; et puis d'ailleurs étant produit par des hommes sur des hommes, les uns ne pouvaient-ils pas être trompeurs, et les autres trompés? ce qui n'était pas possible, il est vrai; mais la prévention n'y regarde pas de si près. Plutôt enfin que d'examiner avec tranquillité d'esprit un phénomène aussi intéressant, de l'étonnement qu'il causait d'abord, on passait à la crainte d'avoir été dupe de l'illusion de ses sens; et de la crainte qui trouble le jugement, on en arrivait à écarter de sa pensée tout ce qui pouvait en rappeler la désagréable émotion.

L'explication que Mesmer donnait des phé-

nomènes du magnétisme animal, et particulièrement du magnétisme qu'il effectuait, était cependant assez d'accord avec les idées philosophiques du tems, pour que les philosophes savans ne se refusassent pas à l'écouter.

La matière, disait Mesmer, étant soumise à des lois fixes et invariables, l'homme, ainsi que tous les corps de l'univers, y est nécessairement assujéti. Ainsi donc que le fer devient un aimant minéral lorsque le fluide magnétique le pénètre ou s'en empare , l'homme, livré à la merci du même fluide, peut, lorsqu'il en est saturé, devenir un aimant animal, et dans cet état avoir, comme l'aiguille aimantée, des poles, un équateur, ainsi que des courans qui, à l'approche de corps analogues au sien, puissent se manifester. A l'appui de ce raisonnement, il faisait cette comparaison:

Semblable, disait-il, à une aiguille de boussole que l'on poserait à plat sur une table, et qui, dans cette position, n'offrirait aucune manifestation magnétique, de même l'homme, dans son état de veille, semble impassible à toutes les impressions des corps environnans; mais placez-le sur son pivot, autrement dit, mettez-le dans un état magnétique, et aussitôt il vous présentera tous les phéno-

mènes de l'aiguille de boussole, également placée sur son pivot.

Si Mesmer n'eût eu d'autre but, en annonçant sa découverte, que d'enrichir les sciences naturelles d'un fait nouveau utile à leur progrès, nul doute qu'à l'aide d'une si simple et si lumineuse théorie, il n'y fût aisément parvenu ; mais l'intérêt, comme l'a dit Duclos, est la mesure de la conduite des hommes, et celui de Mesmer, comme médecin, n'eût apparemment pas été satisfait de ce seul résultat, tandis qu'en appliquant (sans la dévoiler entièrement) sa doctrine à la guérison des maladies, il était sûr de jouir long-temps seul, et sans concurrent, de tous les avantages qu'il s'en promettait.

Mais s'il était de l'intérêt de Mesmer de ne pas dévoiler entièrement sa doctrine, ne pourrait-on pas dire également qu'il n'était pas de l'intérêt des physiciens, chimistes et médecins, ses examinateurs, de ne pas s'empresser à donner leur assentiment à l'existence d'un fait inadmissible dans aucun de leurs systèmes, et inexplicable par aucune de leurs théories? En rejetant sur l'imagination des effets qu'ils ne pouvaient ni définir ni récuser, ils mettaient donc à l'abri de toute atteinte ce que, comme titres de leur gloire et de leur

célébrité, ils avaient de plus cher à conserver.

On aurait bien été en droit de demander à ces messieurs, d'expliquer ce qu'ils entendaient par le mot *imagination ;* car le rapprochement qu'ils faisaient des effets qui s'opéraient autour du baquet magnétique de Mesmer, avec ceux qui s'étaient autrefois opérés sur le tombeau du diacre Pâris, n'infirmait en rien la réalité ni des uns ni des autres ; mais cette contestation les aurait menés plus loin qu'ils ne l'auraient voulu ; on se serait rappelé ce qu'avait dit autrefois Bacon, au sujet des opérations magiques qui s'opéraient de son tems :

« La magie, disait ce savant chancelier d'Angleterre, est le pouvoir de l'imagination d'un homme porté sur le corps d'un autre homme. »

Et comme ç'aurait été, par un autre chemin, être conduit à reconnaître la puissance ou vertu magnétique de l'homme, il était beaucoup plus simple, et surtout plus expéditif à eux, d'amortir cette humaine puissance, en la ridiculisant.

Quoique depuis cette décision, peu honorable pour le siècle dans lequel elle a été prononcée, le magnétisme animal ait fait quelque progrès dans la croyance des hommes, et

quoique parmi les médecins qui d'abord s'étaient prononcés si ouvertement contre l'existence de cet agent de la nature, il y en ait aujourd'hui beaucoup qui en reconnaissent l'efficacité dans le traitement de beaucoup de maladies, toujours est-il vrai de dire qu'avant de s'occuper de l'utilité d'une chose quelconque, il faut d'abord s'assurer que cette chose existe, et que les hommes instruits et éclairés de toutes les classes de la société, autres que celle de la médecine, seront toujours fondés à se refuser à admettre une vertu magnétique et sanative dans l'homme, tant que cette vertu ne leur aura pas été préliminairement prouvée par des effets et des manifestations purement magnétiques.

Et comment aurait été reçue et accueillie, je le demande, la belle découverte de Galvani, si ce médecin, car Galvani était médecin, et j'aime à répéter souvent que toutes les découvertes d'observations les plus utiles au perfectionnement des sciences humaines, ont été faites par des médecins; comment, dis-je, la belle découverte de l'électricité métallique aurait-elle été reçue du monde savant, si Galvani était venu s'annoncer comme guérisseur de tous les maux de l'humanité, au

moyen d'une boîte dans laquelle il aurait hermétiquement renfermé l'appareil nécessaire à ses opérations, et que, pour preuve de la réalité de sa découverte, il n'eût offert à ses observateurs que les spasmes, les commotions ou les étincelles que son armoire mystérieuse aurait produits ?

N'est-ce pas pour s'être, malheureusement pour sa gloire, trop obstinément tenu à suivre cette fausse route, que le médecin Thouvenel est mort sans avoir obtenu de ses contemporains la justice d'être reconnu pour le premier observateur de l'électricité métallique souterraine? En vain, après s'être convaincu de la sensibilité nerveuse de certains individus aux émanations de cette électricité, offrait-il le sourcier Bletton pour preuve de l'existence de cette électricité; comme on ne peut juger des choses que d'après le témoignage des sens, il arrivait que tous ceux dont les nerfs trop robustes étaient insensibles aux émanations des sources ou des métaux sur lesquels on les plaçaient, s'en allaient de chez Thouvenel comme de chez Mesmer, en rejetant sur l'imagination du pauvre Bletton toutes les émotions ou les tremblemens qu'ils lui avaient vu éprouver.

Il en est de même du magnétisme *animal;* jamais les sciences physiques et philosophiques n'en enrichiront leur domaine, tant que l'on n'en aura pas évidemment et préliminairement prouvé l'existence aux savans, par des faits et des manifestations purement magnétiques.

Pour parvenir à ce but, il n'est qu'un seul moyen, c'est de chercher des sujets d'expériences tellement passifs des phénomènes magnétiques qu'ils devront manifester, qu'on ne puisse les soupçonner d'y avoir coopéré.

Les hommes et les femmes qui, dans l'état de somnambulisme, ont jusqu'ici manifesté ces phénomènes, pouvant avoir eu leurs nerfs ébranlés ou leur imagination influencée d'avance par leurs magnétiseurs, ne peuvent strictement remplir cette condition.

Pour prouver d'une manière évidente, à quiconque en doute encore, l'existence dans le règne animal de la même puissance ou vertu magnétique que celle qui, depuis long-tems, est reconnue exister dans le règne minéral; il faut, je le répète, des instrumens d'expériences qui, dans ce premier règne, soient aussi moralement passibles à l'influence de

cet aimant, que le sont, dans le second règne, les instrumens métalliques qui nous en offrent journellement la manifestation.

Or, il n'y a bien certainement, parmi les êtres vivans, que les hommes sourds-muets de naissance, d'une part, et tous les animaux de l'autre, qui puissent à cet égard offrir à des observateurs scrupuleux ou prévenus toutes les garanties nécessaires à leur sécurité.

Quant aux premiers, il n'a pas tenu à moi qu'ils fussent depuis long-tems choisis pour éclaircir une question d'une si grande importance ; et leur célèbre instituteur, M. l'abbé Sicard, auquel j'en allai faire la proposition il y a cinq ou six ans, s'y serait, je crois, volontiers prêté, si le gouvernement d'alors lui en eût donné l'autorisation.

Que l'on m'invite, lui ai-je dit, que l'on m'intime même l'ordre, si l'on veut, de me renfermer pendant six semaines dans votre hospice, afin d'y attendre et saisir l'occasion de la maladie passagère de quelques-uns de vos intéressans élèves, pour les magnétiser. Qu'on ne les instruise et qu'on ne les préviennent point surtout de ce qu'ils doivent éprouver, et que, comme un médecin ordinaire,

je leur sois simplement présenté. Plusieurs d'entre eux immanquablement deviendront somnambules, et dans le nombre il s'en trouvera bien certainement de plus mobiles les uns que les autres à l'influence de mon aimant *animal*. Eh bien, si dans cet état je ne les fais pas agir, marcher, prendre ce que bon me semblera, ou me répondre par écrit à toutes les questions que je leur ferai, relatives à leur bien-être et à leur santé, non pas en leur parlant, puisqu'ils ne m'entendraient pas, mais par l'impulsion mentale seule de ma volonté, que l'on décide qu'il n'y a ni aimant ni magnétisme dans l'homme, et je signerai même, à l'appui de cette décision, que depuis plus de trente ans que j'en affirme et publie l'existence, je n'ai été qu'un apôtre d'erreur, d'illusion et de mensonge.

Cette proposition, à laquelle beaucoup de circonstances politiques et particulières ont sans doute empêché de donner quelque suite, je la renouvelle aujourd'hui avec le même désir, et sans beaucoup plus d'espérance qu'elle soit acceptée. Mais en l'insérant dans les Mémoires de notre Société du magnétisme, elle y prendra date au moins d'ancienneté; et lorsque les Français un jour

apprendront, *par la Gazette*, qu'une expérience si simple et si décisive du triomphe d'une vérité physique et phisioloique qu'ils ont méconnue et repoussée, aura été faite à la satisfaction des savans de l'Europe, ils pourront au moins en revendiquer la priorité.

CHASTENET DE PUYSÉGUR.

De l'opinion de Vanhelmont sur la cause, la nature et les effets du Magnétisme.

Lorsque je donnai, dans les Annales du Magnétisme, tom. 3, p. 150, une analyse du *Theatrum sympatheticum*, dans lequel sont réunis la plupart des écrits publiés pendant cinquante ans sur la poudre de sympathie et l'onguent des armes, je dis que la dissertation de Vanhelmont, sur la guérison magnétique des blessures, offrant des choses très-remarquables, j'en ferais l'objet d'un article particulier. J'avais communiqué cet article à la Société magnétique : mais avant de le livrer à l'impression, j'ai cru devoir lire en entier les Œuvres de Vanhelmont, pour mieux saisir l'enchaînement de ses idées, et les principes d'après lesquels il explique les phénomènes. J'y ai trouvé des croyances populaires, des opinions absurdes, des systèmes bizarres, des idées mystiques, des illusions présentées comme des réalités ; enfin beaucoup de choses obscures et même inintelligibles. Cependant mon admiration pour Vanhelmont ne s'est point affaiblie. J'ai reconnu que si l'on voulait rapprocher, éclaircir et

développer les principes exposés dans ses divers écrits, discuter les faits sur lesquels il s'appuie, en distinguant ceux qu'il a lui-même observés de ceux qu'il adopte sur parole, et séparer les conséquences nécessaires de ces faits des conjectures auxquelles il aime à se livrer, on ferait un ouvrage très-étendu, très-intéressant et très-propre à répandre une nouvelle lumière sur la théorie du magnétisme. Cette tâche ne peut être exécutée que par des hommes versés dans l'anatomie et la physiologie. Je me bornerai donc à donner l'extrait de la dissertation de Vanhelmont, en y joignant quelques-uns des passages relatifs au magnétisme, qui sont répandus dans ses autres écrits. Puisse cet essai déterminer ceux des médecins qui ne dédaignent point de s'occuper du magnétisme, à remonter à la source que je me contente de leur indiquer !

Dans ses *Recherches et Doutes*, M. Thouret a très-bien montré la conformité de la doctrine de Mesmer avec celle de plusieurs médecins du dix-septième siècle : il cite surtout Maxwel, dans lequel on trouve en effet la plupart des propositions de Mesmer. Mais quoique le système de ces auteurs soit une

conception très-vaste, il pèche par les fondemens. C'est, disent Maxwel et tous ceux qui ont adopté les mêmes idées, c'est en s'emparant du fluide universel qu'on exerce une grande influence sur les êtres vivans. Mais comment s'emparer de ce fluide? Cette question, la plus importante de toutes, est précisément celle qu'on a négligé de résoudre. On se perd dans le vague : les procédés physiques qu'on a indiqués sont insuffisans par eux-mêmes; et ce que les auteurs cités disent de la force de l'imagination, ne conduit à aucun principe dont on puisse faire l'application dans la pratique.

La théorie de Mesmer est maintenant presque abandonnée; elle est du moins regardée généralement comme incomplète; c'est sur la puissance de la volonté que repose la théorie actuelle; mais une chose fort singulière, c'est que cette théorie se trouve dans les ouvrages cités par M. Thouret, sans qu'il s'en soit douté. Je remarquerai à ce sujet, que pour être frappé dans un ouvrage d'une vérité fondamentale, et que le génie a énoncée sans la développer, il faut avoir déjà aperçu cette vérité dans la nature. Si M. Thouret eût écrit après M. de Puységur, il n'aurait

pas manqué de dire que les principes de ce dernier étaient des erreurs auxquelles on avait renoncé, puisqu'ils se trouvaient déjà dans Vanhelmont, comme ceux de Mesmer dans Maxwel. Il est bien singulier que, pour combattre un système, on s'appuie sur les motifs qui devraient engager à l'examiner avec plus d'attention. Les hommes qui se sont élevés au-dessus de leur siècle, ont presque toujours énoncé des idées dont la vérité n'a été reconnue que long-tems après eux.

Vanhelmont était un homme de génie : il fait époque dans l'histoire de la physiologie et de la médecine (1). C'est lui qui a détourné les esprits de l'ancienne routine des Galénistes et des Arabes, et qui les a dirigés vers l'étude des lois vitales. C'est lui qui le premier a fait connaître le système des forces épigastriques. Il reconnut l'action puissante de l'estomac sur les autres organes ; il vit égale-

---

(1) Voyez la notice sur Vanhelmont, par M. Buisson, imprimée dans la *Bibliothèque médicale*. T. 37, p. 12. Juillet 1812.

Voyez aussi *Cabanis*, *Révolutions de la Médecine*, c. 2, § 11, et *Sprengel*, *Hist. de la Médecine*, sec. 13, c. 3.

ment que le diaphragme est un centre principal dans l'économie du corps vivant. En considérant l'ensemble des êtres, et recherchant la cause de leur influence réciproque, il aperçut dans tous les corps un principe de mouvement inhérent à leur nature, une force particulière que leur a imprimée le Créateur, et par laquelle ils agissent les uns sur les autres, et il donna le nom de *Blas* à ce principe d'action. Combien de vues profondes sur l'incertitude de la médecine et sur les moyens de la perfectionner, sur l'insuffisance de la logique scholastique et sur les véritables fondemens de nos connaissances, sur la nécessité d'allier les sciences métaphysiques et morales aux sciences physiques et naturelles pour arriver à la vérité, se trouvent dans ses divers écrits ! Combien d'idées maintenant répandues dans plusieurs traités de physiologie, et surtout dans ceux de l'école de Montpellier, doivent leur origine aux principes qu'il a le premier énoncés ! En chimie il fit plusieurs découvertes importantes. C'est à lui qu'on doit la première connaissance des fluides aériformes, auxquels il donna le nom de *Gaz*, sous lequel on les désigne encore aujourd'hui. Sans lui Stahl n'aurait probable-

ment jamais donné une nouvelle impulsion aux sciences. Si son imagination l'entraîna dans quelques erreurs, du moins sa bonne foi n'est jamais douteuse. S'il se crut inspiré, c'est qu'il n'avait puisé ses idées ni dans les livres, ni dans le commerce des hommes, mais dans une profonde méditation des phénomènes de la nature. Ce qui donne un charme particulier à la lecture de ses écrits, c'est l'élévation de son ame, l'absence totale du désir de la réputation et de tout intérêt terrestre ; c'est un amour ardent de la vérité, subordonné cependant à l'amour du bien ; c'est un sentiment religieux qui met en harmonie ses autres sentimens, et qui, fondé sur une foi vive, mais exempt d'intolérance, ne se montre au dehors que par la charité : c'est que lors même que son stile est obscur, il excite l'imagination du lecteur, émeut son ame, et lui fait naître de nouvelles pensées. Le témoignage d'un tel homme est d'un grand poids, et ses opinions ne doivent point être rejetées sans examen. Ses divers ouvrages, et particulièrement la dissertation dont je vais donner l'extrait (1), prouvent qu'il avait

(1) Voici le titre de la dissertation :

J. B. HELMONTII DE MAGNETICA VULNERUM CU-

réellement deviné le principe et connu l'action du magnétisme; et si l'explication qu'il en donne est à certains égards erronée, elle est du moins assez ingénieuse pour mériter quelque attention (1).

RATIONE DISPUTATIO. Contra opinionem D. J. Roberti presbitery de Soc. Jesu, Doc. théologi, in brevi sua anatome, sub censuræ specie enarratam. 1620. — Theatr. sympath. p. 426-507. — Helmontii opera. Lugd. 1655, in-fol. — Francf. 1682, in-4°. — Hafniæ, 1707, in-4°. — Ortus medicinæ, Amst. 1648, in-4°. Elzev. — Amst. 1652, in-4°. Elzev.

(1) On a dit de Vanhelmont qu'il était fort crédule, et cela est vrai. Peut-être même a-t-on eu raison de le traiter de visionnaire; mais on l'a accusé d'être superstitieux, et ceci a besoin d'explication.

Si l'on donne le nom de superstition à toute croyance pieuse qui, pouvant s'accorder avec les dogmes et les principes de la religion, n'est cependant pas du nombre des choses que l'Eglise nous oblige à recevoir comme de foi, Vanhelmont n'était pas exempt de superstition. Regardant l'Ecriture comme le dépôt de toutes les vérités, il y cherchait l'explication de plusieurs phénomènes physiques, sans penser que l'objet des livres saints est seulement de nous instruire de nos devoirs et de notre destinée.

Mais si l'on donne le nom de superstition aux croyances et aux pratiques qui tendent à nuire aux

Vanhelmont se propose de répondre à deux auteurs qui avaient écrit sur ce sujet; l'un

---

hommes, soit en les portant à l'intolérance et au fanatisme, soit en affaiblissant l'empire de la raison, jamais la superstition n'eut un plus grand ennemi.

De nos jours, pour détruire les funestes effets de la superstition, qu'on a présentée comme bien plus dangereuse que l'athéisme, et comme la première cause de presque tous les maux du genre humain, on a attaqué la religion. On a voulu donner plus d'empire à la raison humaine en lui soumettant tout, et ne voyant dans la nature que des forces mécaniques. En reconnaissant l'existence de l'ame, celle de la divinité, et même la providence, on en a fait abstraction dans l'explication du système du monde. On n'a voulu admettre comme vrai que ce qui est connu par le témoignage des sens, ou prouvé par la raison : sans faire attention que souvent les sens nous trompent, et que la raison même nous égare. On a sappé tous les préjugés, sans examiner s'ils étaient utiles ou nuisibles, fondés sur des idées favorables au bonheur, ou contraires à la tranquillité des individus et à l'harmonie de la société. Il eût été cependant essentiel de faire cette distinction. C'est par exemple une croyance funeste que celle qui attribue au démon la puissance d'agir physiquement et de produire des effets dans la nature. Mais la croyance que les anges, médiateurs entre Dieu et les hommes, veillent sur les gens de

est Goclenius, médecin alors célèbre; l'autre est le père Robert, jésuite. Le premier avait écrit pour établir la réalité des guérisons par l'onguent des armes et autres moyens ma-

---

bien, leur inspirent des idées de paix, les excitent à la vertu, et les consolent dans leurs malheurs; que les êtres qui nous ont précédé dans la vie, s'occupent encore de nous, écoutent nos vœux, et peuvent nous communiquer de bonnes pensées; qu'il y a une correspondance entre le ciel et la terre, entre le tems et l'éternité; que Dieu favorise ceux qui le prient en fortifiant leur cœur, en éclairant leur esprit, en leur donnant des lumières qu'ils n'auraient point acquises par l'étude, et cent autres opinions de ce genre, tant ridiculisées de nos jours; quel mal font-elles aux hommes? quel désordre portent-elles dans la société? et comment croire qu'elles abrutissent l'intelligence, lorsqu'on sait que tant de grands génies les ont eues depuis Platon jusqu'à Fénélon? Vanhelmont donne dans ces idées ou dans ces préjugés. Mais personne, en se renfermant dans les limites de la foi catholique, n'a jamais combattu avec plus de force et par de meilleures raisons, la puissance attribuée au diable, et toutes les pratiques qui ne sont point en accord avec la simplicité du christianisme. Il s'arrête à la volonté de Dieu, pour rendre raison de plusieurs phénomènes qu'on a depuis expliqués par les forces de la nature; mais ceux qui se sont moqués de son système n'ont fait que reculer la difficulté.

gnétiques, en en donnant l'explication, et la ramenant à des causes naturelles; le second, pour condamner ces guérisons, non point en les niant, mais en les attribuant à la puissance du diable.

Vanhelmont prouve à Goclenius qu'il a faiblement défendu la cause de la vérité; au père Robert, qu'il n'y a rien de criminel, rien de diabolique dans les traitemens magnétiques, et que tous les phénomènes dépendent de causes naturelles qu'il expose à sa manière. Je crois que tous les gens éclairés conviennent aujourd'hui que le diable n'exerce aucune influence dans le magnétisme; mais, du tems de Vanhelmont, il était essentiel de réfuter cette opinion, et il le fait d'une manière victorieuse. Cette partie de sa dissertation est même étonnante par la force de logique, par la sagacité, et surtout parce qu'elle est appuyée sur les principes de la religion catholique.

Satan, dit-il, (§ 57, 58) a le pouvoir de nous tenter en nous communiquant de mauvaises pensées, en excitant en nous des désirs criminels; mais il n'a point celui d'agir physiquement sur les êtres: s'il l'avait, il en ferait usage par lui-même; il ferait périr les hommes

en état de péché, sans leur laisser le tems de se repentir : il n'aurait pas besoin de se servir d'une sorcière pour exécuter le mal qu'il désire sans cesse ; il ne mêlerait à ce mal aucune apparence de bien. En supposant donc qu'une sorcière opère des maléfices, ce n'est point par l'opération du diable, qui ne saurait lui communiquer une puissance qu'il n'a pas ; c'est par une faculté propre à l'homme, inhérente à la nature humaine, et dont nous pouvons faire un bon ou un mauvais usage, comme de toutes les autres facultés dont nous sommes doués (1). Satan se sert de la socière comme d'un instrument : celle-ci est coupable, parce qu'elle consent à lui prêter son ministère, parce qu'elle cède volontairement à la tentation. Car si forte que soit la tentation, nous pouvons toujours lui résister en implorant le secours de Dieu. Vanhelmont ajoute encore d'autres argumens, sur lesquels je crois inu-

---

(1) On juge bien que je n'admets pas cette supposition, qui pourrait conduire à des conséquences dangereuses. Dans mon *Hist. crit. du Mag.*, tom. 1. p. 90, tom. 2, p. 106, j'ai expliqué pourquoi les facultés que nous avons d'agir sur nos semblables par notre volonté, deviendrait impuissante si nous voulions l'employer à faire du mal.

tile de m'arrêter ; je ferai mieux entendre sa pensée par une comparaison.

Si un homme, ignorant l'art d'écrire, voulait répandre une doctrine pernicieuse, il séduirait un homme qui sait écrire, et se servirait de lui pour la publier. L'art de l'écriture ne serait point pour cela un art criminel, et celui qui écrirait n'aurait point reçu cet art de celui dont il consent à favoriser les projets : il se serait rendu coupable en employant pour le mal un instrument utile en lui-même. Il était libre de résister à son séducteur, et même d'employer pour le combattre, les moyens qu'il emploie pour le servir.

Vanhelmont cherche ensuite l'explication des phénomènes dans une sympathie qui fait que certaines substances se portent sur d'autres. Selon lui, l'esprit vital dont le sang est imprégné, sert de véhicule à ces substances. Cette théorie n'est pas claire; elle repose sur des hypothèses fort éloignées de la bonne physique, et l'on pourrait réfuter les argumens de Vanhelmont, comme il a réfuté ceux de Goclenius. Mais au milieu de cette foule de mauvaises raisons, de faits admis sans preuve, parce qu'ils n'étaient pas plus in-

compréhensibles, pas plus inexplicables que d'autres dont on admet la vérité, de réponses à des objections qui tombent d'elles-mêmes, on trouve dans sa dissertation des aperçus très-lumineux.

Parmi les faits que cite Vanhelmont, il en est un qu'il affirme d'après sa propre observation.

Je connais, dit-il (§ 27), une herbe commune qui a une vertu singulière : échauffez-la en la froissant dans votre main; prenez ensuite la main de quelqu'un, et tenez-la jusqu'à ce qu'elle soit chaude : cette personne sentira pour vous un attrait qui durera pendant quelques jours. J'ai tenu, ajoute-t-il, la patte d'un petit chien qui, aussitôt après, s'est si fort attaché à moi, qu'il a quitté sa maîtresse pour me suivre, et que la nuit il poussait des cris devant la porte de ma chambre pour que je lui ouvrisse. J'ai à Bruxelles plusieurs témoins de ce fait. La chaleur qui s'est communiquée à l'herbe vient des esprits qui se sont unis à elle. Ces esprits, à l'aide du ferment dont ils se sont chargés, attirent l'esprit de la personne qu'on touche, et lui inspirent de l'affection.

Je ne m'arrêterai point sur l'explication,

qui est fort obscure. Je crois que l'herbe n'est pour rien dans la chose ; mais il est difficile de nier entièrement l'expérience attestée par Vanhelmont. Plusieurs magnétiseurs m'en ont cité d'analogues : je ne les ai point répétées, parce que je ne me suis jamais senti disposé à magnétiser qu'autant que je voyais près de moi un être souffrant. Mais un grand nombre de faits prouvent que l'action du magnétisme se fait sentir aux chiens et aux chevaux. Deux de mes amis m'ont assuré qu'ils avaient produit des effets très-remarquables sur des perroquets et des fauvettes ; quelques-uns même m'ont dit qu'ils avaient agi sur des insectes. Je ne donne point la chose comme certaine, mais comme digne d'être vérifiée.

Vanhelmont raconte aussi (§ 33) qu'il a connu une femme sujette à la goutte, qui en éprouvait des attaques toutes les fois qu'elle s'asseyait sur un siége où son frère, mort depuis cinq ans de cette maladie, avait coutume de s'asseoir. Il cite encore plusieurs faits, que je crois inutile de rapporter. Je me hâte de passer à sa théorie.

Le magnétisme, dit Vanhelmont, agit partout ; il n'a rien de nouveau que le nom ; il

n'est un paradoxe que pour ceux qui se moquent de tout, et qui attribuent au pouvoir de Satan ce qu'ils ne peuvent expliquer. *Magnetismus, quia passim viget, præter nomen, nil novi continet : nec paradoxus nisi iis qui cuncta derident, et in Sataniæ dominium ablegant quæcumque non intelligunt.* (§ 1.)

Qu'est-ce donc que le magnétisme ? Nous donnons en général ce nom à l'influence occulte que les corps exercent à distance les uns sur les autres, soit par attraction, soit par impulsion. *Sic vocitamus eam occultam coaptationem qua absens in absens per influxum agit, sive trahendo vel impellendo fiat.* (§ 69.) Le moyen ou véhicule de cette influence est désigné sous le nom de *Magnale magnum.* Ce n'est point une substance corporelle, c'est-à-dire qui puisse être condensée, mesurée, pesée comme les émanations des corps; c'est un esprit (en ne prenant point ce mot dans le sens d'ame ou intelligence), c'est un esprit éthéré, pur, vital, qui pénètre tous les corps et agite la masse de l'univers. Il est le modérateur du monde, parce qu'il établit une correspondance entre toutes ses parties et entre toutes les forces dont elles

sont douées. La lumière du soleil, l'influence des astres, les commotions données par la torpille, la vue du basilic, etc., sont des qualités spirituelles, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas lancées à la manière des émanations corporelles, mais à la manière d'une lumière imperceptible, qui se porte par irradiation d'un objet sur un autre objet qui lui convient.

Voilà, ce me semble, un système analogue à celui de Mesmer.

Le fluide universel n'est autre chose que le *magnale magnum*. Mais nous verrons bientôt que la lacune qui se trouve dans le système de Mesmer, n'existe point dans celui de Vanhelmont.

Après avoir défini le magnétisme, Vanhelmont donne l'explication de ses effets. Cette explication n'est assurément pas bonne, mais elle offre des idées d'un ordre très-élevé.

Il distingue l'homme en extérieur et en intérieur, assignant à l'un et à l'autre certaines facultés. L'homme extérieur se compose de la chair et du sang; il est animé par un principe vital; il a une volonté, une imagination; c'est un animal agissant par la raison du sang, par la volonté du sang. L'homme intérieur est l'image de Dieu.

Dico hominem externum esse animal ratione et voluntate sanguinis utens ; internum verò, non animal, sed imaginem Dei veram. (§ 83.)

Voilà l'ancienne doctrine de l'ame sensitive et de l'ame raisonnable.

L'esprit de l'animal reste uni au corps qui a cessé de vivre, jusqu'à ce qu'il soit dissipé par la putréfaction. Lorsque le sang sorti du corps se corrompt, la portion d'esprit qui lui était unie s'échappe, et va se joindre de nouveau au corps auquel elle appartenait : voilà pourquoi, lorsqu'on applique le remède sur le sang retiré de la blessure, ce remède agit sur la blessure même. (§ 75—80.)

Cette explication me paraît inadmissible ; mais les observations qui y ont donné lieu doivent être examinées. Je ne m'arrêterai point à les rappeler. Je continue à exposer la théorie.

Il y a, dit Vanhelmont (§ 74), des extases miraculeuses, ou des révélations faites à l'homme intérieur ; mais l'homme extérieur ou l'animal a aussi des extases, lorsque son imagination est exaltée. Alors il peut avoir le sentiment des objets éloignés : une multitude

d'exemples le prouvent. Or, ce n'est point l'ame qui sort du corps; car, une fois sortie, elle n'y rentrerait plus. Il y a donc, dans le sang, une puissance extatique (1), qui, excitée par un ardent désir, porte sur les objets absens l'esprit de l'homme extérieur. Cette faculté est cachée dans l'homme extérieur; elle y est en puissance, et elle ne devient active qu'autant qu'elle est excitée par une ardente imagination, par un violent désir, ou par quelque chose de semblable.

Igitur in sanguine est quædam potestas extatica, quæ si quando ardenti desiderio excita fuerit, etiam ad absens aliquod objectum, exterioris hominis spiritum deducendo sit : ea autem potestas in exteriori homini latet, velut in potentia; nec ducitur ad actum, nisi excitetur accensa imaginatione, ferventi desiderio, aut arte aliqua pari. (§ 76.)

Avant la chute de l'homme, son ame était douée d'une science innée, d'une puissance prophétique, d'une force par laquelle elle

(1) J'employe ce mot, dit Vanhelmont, faute d'un mot plus convenable. *Sic voco etymi penuria.*

agissait au dehors : ces facultés existent toujours en elle ; et si elles ne se montrent plus, c'est qu'une foule d'obstacles s'opposent à leur exercice. Cependant les effets de la chute de l'homme ne se faisant pas autant sentir pendant le sommeil, il s'ensuit que dans cet état on peut être éclairé d'une lumière surnaturelle, et c'est ce qui explique les phénomènes étonnans que présentent les somnambules. Pendant la veille, les sensations dont nous sommes continuellement affectés nous empêchent de discerner ces inspirations intérieures; et comme les facultés dont l'homme avait été doué primitivement sont engourdies, il faut un moyen extraordinaire pour les réveiller et leur rendre leur énergie. On y parvient par la prière, par la contemplation, par les pratiques, qui, en affaiblissant l'empire de la chair, retirent l'ame de son engourdissement, et lui rendent sa puissance naturelle et magique. (§ 105.)

On voit que Vanhelmont prend le mot *magie* dans un sens favorable. Toute science occulte, dit-il, ou qui s'élève au-dessus de celle que nous acquérons par l'observation et le calcul, est magie; toute puissance qui n'appartient point à une action mécanique,

est une puissance magique, et la nature est la grande magicienne.

Après avoir prouvé que la vertu de l'onguent des armes ne vient point de l'action du démon, et que la manière de l'employer ne se lie avec aucune superstition, Vanhelmont arrive aux propositions suivantes :

L'ame humaine étant l'image de Dieu, elle était naturellement douée d'une certaine vertu magique, par laquelle elle agissait d'une manière particulière, c'est-à-dire spirituellement et à distance, et beaucoup plus puissamment que par le moyen des organes corporels.

Les facultés de l'ame ayant été engourdies par la science que l'homme a acquise en mangeant le fruit défendu, elle se borne, dans l'état ordinaire, à mouvoir et conduire le corps qui lui appartient. Mais si sa vertu magique se réveille, elle peut agir, *par sa seule volonté*, hors de sa demeure, sur des objets éloignés. C'est en quoi consiste toute la magie naturelle, et non point dans de vaines cérémonies et des pratiques superstitieuses qui ont été introduites par le démon, toujours occupé à corrompre ce qui est bien. *Eadem verò anima, magicâ virtute non nihil*

expergefacta, extra suum ergastulum, in aliud distans objectum solo nùtu agere posse, per media deportato : in eo nempe sitam esse totam basim magiæ naturalis, nullatenus autem in ceremoniis variisque superstitionibus. (§ 122).

Le mot magie doit être interprété, comme il l'est dans l'Ecriture, en bonne ou mauvaise part, selon le but qu'on se propose. Par ce mot nous entendons cette connaissance élevée des choses, et cette puissance extraordinaire d'agir qui nous a été donnée comme à Adam, et qui nous est naturelle comme à lui. Le péché ne l'a point éteinte, il ne l'a point effacée ; mais il l'a engourdie, et c'est pour cela qu'elle a besoin d'être excitée.

L'Esprit-Saint peut la réveiller en nous ; le démon le peut aussi ; mais ce dernier n'agissant que pour le mal, on est sûr qu'elle n'est point excitée par lui, lorsqu'on se propose de faire du bien.

Cette vertu magique existe aussi dans l'homme extérieur, quoique plus faible ; on en voit même quelque trace dans les brutes.

Il y a une connexion entre les choses qui agissent spirituellement ; il y en a une entre les esprits ; et comme l'homme est supérieur

aux autres créatures corporelles, il peut, par sa magie naturelle dompter, la leur. Cette puissance a été faussement attribuée aux incantations.

Les esprits analogues agissent les uns sur les autres; ainsi la femme enceinte, lorsqu'elle est frappée de l'idée d'une chose, en imprime l'image sur le fœtus. Les esprits, et en quelque sorte les essences de toutes choses, sont cachés au dedans de nous, et la force de l'imagination leur donne naissance et les fait paraître.

Lorsque l'imagination est fortement excitée, l'ame engendre une idée réelle ou essentielle, qui n'est point une qualité nue, mais une substance intermédiaire entre le corps et l'esprit. Quand cette idée a ainsi revêtu une substance corporelle et pris une entité ou existence propre, l'intelligence la reconnaît, la volonté s'y attache et la dirige, la mémoire la rappelle.

Lorsque cette entité idéale se répand au dehors en esprit vital, elle n'a besoin que d'une légère excitation pour se porter au loin et exécuter ce qui lui a été enjoint par la volonté.

Les corps ne sont que la moitié du monde: les esprits y sont aussi répandus partout.

Ainsi ce sont les esprits qui sont les ministres du magnétisme; non point les esprits du ciel ou de l'enfer, mais les esprits qui sont formés par l'homme et qui sont en lui comme le feu dans le caillou. La volonté de l'homme s'empare d'une portion de son esprit vital, qui, s'unissant à l'entité idéale, acquiert une existence intermédiaire entre ce qui est corporel et ce qui ne l'est pas, et se répand comme la lumière.

La volonté envoye et dirige cette substance, qui une fois lancée, semblable à la lumière, et n'étant pas un véritable corps, n'est arrêtée ni par la distance, ni par le tems. Cette substance n'est point un démon; elle n'est point produite par le démon: c'est une action de l'esprit qui appartient à notre nature. Le monde matériel est régi par le monde immatériel, et les autres corps sont soumis à l'homme. (§ 125 et suiv.)

Vanhelmont, après avoir cité comme positif le fait qu'une femme grosse, lorsqu'elle est frappée d'un objet, en imprime l'image sur l'enfant qu'elle porte dans son sein, explique ce fait par sa théorie. L'imagination de la femme, vivement excitée, produit une idée, et cette idée, qui a revêtu une substance in-

termédiaire entre le corps et l'esprit, se portant sur l'être avec lequel la femme a le plus de relation, y imprime l'image de ce qui l'a affectée.

L'explication que Vanhelmont donne ensuite du magnétisme de l'onguent des armes n'est pas satisfaisante : elle ne peut s'accorder avec la bonne physique. Selon lui le magnétisme de l'aimant et celui de toutes les choses inanimées, a lieu par une sympathie naturelle. Dieu est la vie; son esprit remplit l'univers, et tout ce qu'il a créé a reçu une portion de vie, une sorte de sentiment. C'est cet esprit qui est la cause de la sympathie par laquelle l'action d'un corps se porte de préférence sur un autre : ainsi lorsque nous attribuons ces sympathies aux propriétés des corps, nous prenons l'effet pour la cause.

La force magique, qui a pour principe la vie, se montre dans les animaux ; ils ont la puissance de produire une entité réelle et de l'envoyer au loin par la volonté. C'est ce qui explique l'action des chiens, du basilic, de plusieurs poissons, etc. Enfin il y a une vertu magique séparée pour ainsi dire du corps; elle a lieu par l'excitation de la puissance intérieure de l'ame, et elle produit au dehors

les effets les plus étonnans ; car la nature agissant par elle-même est d'autant plus forte qu'elle est plus spirituelle.

Postremo est virtus magica a corpore quasi abstracta, quæ fit excitamento interioris potestatis animæ, undè fiunt potentissimæ procreationes et validissimi effectus. Utrobique scilicet natura maga est, et per phantasiam suam agit, et quo spiritualior eo potentior. (§ 157.)

Toute vertu magique a besoin d'excitation. Dans les corps bruts, cette excitation a lieu par une chaleur antérieure qui fait sortir une vapeur spirituelle et réveille le mouvement des esprits corporels : dans le magnétisme elle a lieu par un attouchement antérieur. La vertu magique des animaux est excitée par une conception intellectuelle ; celle de l'homme extérieur par une forte imagination, une attention continue et profonde ; celle de l'homme intérieur par le St.-Esprit.

La vertu magique du sang sorti des veines et dans lequel se trouve de l'esprit vital, est excitée, soit par l'ascendant d'une imagination forte, celle du mage *Magi* (1), qui se

(1) Nous entrerions dans le sens de Vanhelmont en traduisant ce mot par *Magnétiseur*.

sert du sang comme d'un moyen dans lequel il établit son entité active, soit par la vertu de l'onguent des armes qui réveille la propriété latente dusang. Peut-être aussi que le sang tendant à se corrompre et ses élémens à se séparer, les essences incorruptibles qui y étaient cachées deviennent libres et actives.

Toutes les fois que la fantaisie d'un sujet se porte avec un violent desir sur un autre pour y produire un changement, nous reconnaissons en lui le magnétisme comme un don naturel et magique qu'il a reçu de Dieu.

Lorsque l'onguent des armes est appliqué sur le sang sorti de la blessure, l'esprit vital de ce sang, excité par l'onguent, s'échappe; il emporte avec lui la vertu balsamique de l'onguent; il va rejoindre ainsi par le magnétisme le sang du corps du blessé auquel il était d'abord uni, et il rend ce sang curatif en lui imprimant une vertu nouvelle qui chasse la fâcheuse impression de la blessure. Cette vertu se répand même dans tout le corps: car si un homme a reçu plusieurs blessures, il suffit d'appliquer l'onguent sur le sang sorti de l'une des blessures pour les guérir toutes.

J'ai différé jusqu'ici de dévoiler un grand mystère : c'est qu'il y a dans l'homme une énergie telle, que par sa seule volonté et par son imagination, il peut agir hors de lui, et imprimer une vertu, exercer une influence durable sur un objet très - éloigné. Cela explique ce que nous avons dit de l'entité idéale qui va exécuter les ordres de la volonté, du magnétisme de toutes choses produit par l'imagination de l'homme, ou par l'esprit des autres choses, et de la supériorité magique de l'homme sur tous les autres corps.

Ingens mysterium propalare hactenus distuli : ostendere videlicet in homine sitam esse energiam quâ solo nutu et phantasia sua queat agere in distans, et imprimere virtutem, aliquam influentiam, deinceps per se perseverantem et agentem in objectum longissimè absens. (§ 158.)

Cette puissance que nous avons d'agir hors de nous par notre seule volonté, est sans doute incompréhensible : mais concevons-nous mieux comment notre volonté agit sur nos propres organes, comment elle remue notre bras ? L'union de l'ame et du corps, l'action de l'un sur l'autre, sont des phénomènes dont la cause est impénétrable. Ce-

pendant si nous réfléchissons sur notre origine, le raisonnement nous prouvera d'abord ce qu'il nous est facile de constater par l'expérience.

L'homme est l'image de Dieu, non par sa forme extérieure, mais par son ame, par les facultés dont il est doué. Or Dieu, qui n'a point d'organes corporels, agit par sa seule volonté ; c'est par sa seule volonté qu'il imprime le mouvement à toutes les créatures : il suit de là que l'homme peut aussi faire quelque chose par sa seule volonté. *Quo circa si Deus agat per nutum, per verbum ; sic oportet hominem, si verum debeat dici ejus simulacrum, agere non nulla solo nutu.* (§ 91.) Vanhelmont dit, faire quelque chose, et la restriction est essentielle, *agere non nulla.* En effet, les facultés de l'homme sont une émanation des facultés divines ; elles sont de la même nature : mais les facultés de Dieu sont infinies ; celles de l'homme sont très-bornées. La volonté de Dieu est toute-puissante, celle de l'homme est faible ; elle n'est qu'une goutte de ce fleuve immense de la volonté divine qui embrasse l'univers, et qui dirige le mouvement de tous les êtres et dans le tems et dans l'espace.

L'ame humaine, continue Vanhelmont, étant l'image la plus parfaite du Créateur, c'est en elle que réside, à un plus haut degré que dans toutes les autres créatures, la puissance de la volonté ; elle la transmet à l'esprit vital qui est en accord avec elle, et qui reproduit extérieurement ses facultés : mais cette puissance d'agir au dehors ne lui appartient pas exclusivement ; elle se montre, quoique bien plus faible, dans tous les êtres doués de la vie et du sentiment ; ceux-ci ont une portion de volonté plus ou moins active, plus ou moins influente, selon qu'ils sont plus ou moins rapprochés de l'homme qui les domine tous : et cela doit être, parce que Dieu est le principe de la vie, et que son esprit est répandu dans toute la nature.

Nous avons donné, dit encore Vanhelmont, à cette faculté d'agir hors de soi, le nom de puissance magique, et nous avons expliqué cette expression ; mais si ce mot ne convient pas, on peut également la nommer une force spirituelle.

Vanhelmont prétend que nous pouvons attacher à un corps la vertu dont nous sommes doués, lui communiquer ainsi certaines propriétés, et nous en servir comme d'un inter-

médiaire pour opérer des effets salutaires. Il soutient, par exemple, que plusieurs remèdes végétaux reçoivent une force particulière de l'imagination de celui qui les cueille ; et en cela il ne s'écarte point de la doctrine magnétique ; mais peut-être accorde-t-il trop à la puissance de la volonté, lorsqu'il suppose que par elle nous pouvons agir sur les corps bruts. Je suis porté à croire que notre influence ne produit un changement sensible que sur les corps organisés. Pour appuyer son opinion, il cite une expérience à laquelle je ne saurais ajouter foi. Il prétend que par certains procédés fort simples et fort faciles, on peut, en forgeant une aiguille de fer, l'aimanter, pourvu qu'on le veuille, et que ces mêmes procédés seront insuffisans s'ils ne sont pas unis à la volonté. On sait que, par la percussion, on donne quelquefois au fer la vertu magnétique, et que certaines conditions font réussir ou manquer l'expérience. C'est probablement ce qui aura induit Vanhelmont en erreur. Au reste, il est bien facile de faire l'essai des procédés qu'il a décrits de la manière la plus claire et la plus précise.

Après avoir rapporté, à l'appui de son sentiment, plusieurs autres faits qu'il n'est guère

possible de contester ; voici la conclusion qu'il en tire :

Puisque l'homme a la force d'agir par sa volonté sur un objet éloigné, il est clair que cette énergie lui a été donnée par Dieu, et qu'elle lui est naturelle. C'est s'ignorer soi-même, que de transporter à Satan une puissance dont on est doué.

Probato nunc eo quod homo habeat vim per nutum agendi, satis confirmatum est homini istam energiam à Deo datam et naturaliter ipsi competere. (§ 172.)

Vanhelmont expose ensuite les conditions nécessaires pour le succès du magnétisme, et ce passage est très-remarquable :

« Nous avons dit que toute force magique était endormie dans l'homme, et qu'elle avait besoin d'être excitée. Cela est constamment vrai, si le sujet sur lequel on veut agir n'est pas dans la disposition la plus favorable ; si son imagination intérieure ne s'abandonne pas entièrement à l'impression qu'on veut produire sur lui ; ou bien si celui sur qui se porte l'action a plus de force que celui qui agit : mais dans le cas que le patient soit bien disposé, ou faible, il succombe facilement au magnétisme de celui qui agit sur lui par son

imagination. Pour agir fortement, il est nécessaire d'employer un moyen; mais ce moyen est nul s'il n'est accompagné de l'action intérieure. Il faut savoir exciter la vertu magique de son esprit.

» *Diximus omnem fortassis magicam vim dormire et excitatione opus habere: quod perpetuo verum est si objectum in quod agendum est non sit proxime dispositum, si ejus interna fantasia non prorsus annuat agentis impressioni, vel etiam si robore patiens sit par vel superior agenti, at contra*, etc. » (§ 172.)

Vanhelmont termine sa dissertation par sa profession de foi :

Je suis catholique romain, dit-il, et je rejetterais toute opinion qui serait contraire à la doctrine de l'Eglise. J'ai publié ce que je sais avec une liberté philosophique. Les effets naturels ont été créés par Dieu ; ce sont des dons qu'il a faits à ses créatures. Quiconque les attribue au démon, dérobe à Dieu l'honneur qui lui est dû, et le transporte à Satan, ce qui est une véritable idolâtrie.

Tuus sum et catholicus romanus, cui nil quod ecclesiæ contrarium pensitare fuit animus... Idcirco quæ scivi libertate philosophica vulgi facere volui. Unum illud subnectam.

Quicumque effectum naturalem, à Deo sic creatum, sic datum creaturis, tribuit dæmoni, is alienat honorem Creatori debitum, et in Satanam eundem ignominiose vertit : quod si bene tuam revocaveris anatomen, idololâtriam expressam reperies. (§ 74).

En donnant l'analyse de la dissertation de Vanhelmont, je n'ai prétendu ni adopter tous les principes, ni admettre tous les faits sur lesquels elle repose. Cette théorie, généralement hypothétique, me paraît à certains égards fort erronée ; mais elle offre des aperçus bien dignes de l'examen et de la méditation des philosophes qui ont observé les phénomènes dont l'auteur a voulu présenter l'enchaînement et donner l'explication.

Dans un second article, je ferai connaître quelques-uns des principes et des faits relatifs au magnétisme, que j'ai recueillis dans les autres écrits de Vanhelmont.

DELEUZE.

Paris, ce 23 janvier 1817.

A Messieurs les Membres de la Société du Magnétisme.

MESSIEURS,

Voici un fait et un succès de magnétisme dignes de votre attention et de votre intérêt.

Victoire **, âgée de quarante ans, fille de cuisine chez moi, avait commencé à ressentir des douleurs de tête le 9 et le 10 de ce mois de janvier. Les jours suivans, et tous les soirs principalement, les douleurs redoublaient de violence. Ribault, mon ancien aide-magnétiseur, aujourd'hui mon cuisinier, croyant que cette fille avait un rhumatisme ou une fluxion dans la tête, avait commencé à la magnétiser dès les premières fois qu'elle avait souffert; et l'effet qu'il avait produit avait toujours été d'augmenter d'abord la crise douloureuse de sa tête, de l'adoucir ensuite; puis enfin, à mesure qu'il la calmait, de provoquer une transpiration, à la suite de laquelle la malade s'endormait, et passait le reste de la nuit fort tranquillement. Je dois ajouter qu'il s'écoulait

du nez de cette fille une humeur limpide, qui, n'étant ni fétide ni colorée, la portait à penser qu'elle n'avait qu'un rhume de cerveau. Cependant, sans que cet écoulement eût cessé, sa narine gauche s'était bouchée, et son magnétiseur et elle ne pouvaient plus en approcher la main sans y occasionner des souffrances intolérables.

La dernière crise de maux de tête qu'eut Victoire **, une heure après être allée se coucher, fut d'une violence telle, que Ribault eut toutes les peines du monde à la maintenir ; qu'elle avait, m'a-t-il dit, crié, imploré la mort, voulu se précipiter au bas de son lit ; et que, sans sa longue expérience du succès certain d'une active, constante et charitable volonté, il n'eût certainement eu ni la force, ni le courage de continuer l'action magnétique qu'il avait commencée. Cette crise, toutefois, après s'être appaisée comme les précédentes, se termina de même par une sueur abondante ; et la malade dormit toute la nuit paisiblement.

Le lendemain, c'était le 20 de ce mois, les maux de tête de la malade ne revinrent que faiblement ; le soir ils se dissipèrent entièrement, et il n'y eut point de crise pendant la nuit.

Le surlendemain, c'était avant-hier mardi, Victoire s'est levée de très-bonne heure, comme à son ordinaire; car n'ayant point eu de fièvre ni manque d'appétit pendant ses huit ou dix jours de souffrance, elle avait toujours pu vaquer à ses ouvrages accoutumés. Pour la garantir du froid, et toujours avec l'idée qu'elle avait une fluxion, elle s'était seulement enveloppé la tête avec un mouchoir. Le mal-aise le plus grand qu'elle éprouvait, était le désir et le besoin continuel qu'elle avait de se moucher, et l'impossibilité dans laquelle elle était d'y satisfaire. Chaque fois qu'involontairement elle approchait la main de son nez, elle s'y causait un mal insupportable. Enfin, sur les dix heures du matin, sentant l'humeur aqueuse de son nez s'écouler plus abondamment que de coutume, elle penche la tête pour en faciliter l'évacuation; cela lui provoque l'envie de se moucher; elle en fait le léger effort, et à l'instant il tombe de sa narine, sur le pavé de la cuisine, une petite pierre dure, élastique et noirâtre, de la grosseur du bout de mon petit doigt. Le reste de l'humeur limpide et aqueuse achève de s'écouler à la suite du corps étranger qui en fermait l'issue; et depuis ce moment cette

fille, débarrassée de la cause de tous ses maux, n'en éprouve plus le moindre ressentiment.

Comment cette concrétion s'est-elle formée ? de quelle nature est-elle ? C'est ce que je ne puis décider qu'après l'analyse que j'en ferai sûrement faire. Ce à quoi je la puis comparer, d'après sa forme, son volume et sa couleur, c'est à une petite morille qui aurait été desséchée ou pétrifiée, d'autant que, noirâtre et cannelée comme cette étrange production végétale, on aperçoit même le point où elle adhérait à la racine dont elle a dû se détacher. Cette petite pierre se serait-elle formée dans les cavités nazales, aussi spontanément que la morille se forme au printems dans le sein de la terre, ou après s'être successivement et lentement agglomérée, son détachement subit des parois intérieures du nez aurait-il été la cause des douleurs que la malade a ressenties? Ce qui me porterait assez à adopter cette dernière présomption, c'est que cette fille, qui n'avait point souffert précédemment, a eu presque continuellement mal à la tête, et les glandes du col douloureuses et gonflées tant qu'a duré le travail de la nature nécessaire à son soulagement.

Quoi qu'il en soit de ce fait assez curieux, et de la cause ou des causes qui l'ont produit, toujours est-il qu'il est, comme phénomène de magnétisme animal, du nombre de ceux dont tous les provocateurs actuels et à venir de ces sortes de phénomènes, peuvent retirer une très-utile leçon... Certainement le magnétiseur Ribault, lorsqu'il s'est déterminé à magnétiser la fille Victoire, pour les maux de tête qu'il lui voyait souffrir, était loin de soupçonner ce qui pouvait les lui causer. Un rhumatisme, un rhume de cerveau ou une fluxion, était tout simplement ce qu'il croyait avoir à combattre : ainsi donc, le désir seul d'abord, puis la volonté de guérir sa fille de cuisine de n'importe le mal qu'elle eût, était toute la science de ce magnétiseur ; et comme il avait avec cela de plus la certitude, disons-mieux, la *foi* qu'en voulant du bien à cette fille, il ne pouvait, en la magnétisant, que lui faire du bien, sa tranquillité d'esprit était telle, à son égard, que bien loin de se sentir intimidé ou effrayé à la vue des crises de douleurs qu'il lui occasionnait, il ne la magnétisait, au contraire, qu'avec plus de zèle et de concentration.

Quand Victoire se débattait entre vos bras,

et criait miséricorde, que faisiez-vous alors, Ribault? lui ai-je demandé. — « Je serrais sa » tête plus fort entre mes mains, m'a-t-il ré» pondu, et je ne l'écoutais seulement pas. » Vous savez bien, monsieur, que la nature » en sait plus que nous, et que les magnéti» seurs n'ont point à se mêler de ses opéra» tions. »

Telle est en effet toute la science et toute la théorie du magnétisme. Que serait-il arrivé si, au lieu d'avoir cette *foi* aveugle au magnétisme de sa volonté, le magnétiseur de Victoire eût été chancelant dans cette *foi*, et sans espoir de son efficacité salutaire? Il se serait bien certainement effrayé ou découragé; et le moindre doute qu'il aurait eu de réussir, eût paralysé tous ses moyens magnétiques. Telle est et telle sera long-tems encore la cause du peu de succès de l'emploi du magnétisme de l'homme, à l'égard de toutes les maladies chroniques dont la guérison ne peut s'opérer que par le passage de crises souvent violentes, et toujours nécessaires. Lorsque les malades deviennent somnambules, et que, dans cet état heureux, ils pressentent et annoncent les crises de leurs maladies, on court sans doute beaucoup moins de risque, et l'on agit

avec plus de sécurité. Mais, dans tous les cas, il est une vérité dont les magnétiseurs ne peuvent trop se pénétrer ; c'est que l'efficacité de leurs œuvres magnétiques dépendra toujours de la *foi* plus ou moins inébranlable qu'ils auront à la puissance *active* de leur bonne et charitable volonté.

Du 10 février 1817.

A Messieurs les membres de la Société du Magnétisme.

Que j'ai de joie, messieurs, de ce que vous n'avez pas encore pu insérer dans vos Mémoires le fait de la *pierre tombée* du nez de la fille Victoire, dont je vous ai rendu compte le mois dernier ! Que de faux raisonnemens vous avez épargnés à tous ceux qui auraient cru ou révoqué en doute ce fait extraordinaire ! Un médecin très-justement estimé, M. le docteur Lullier, à qui, sans la lui montrer, j'avais parlé de cette petite pierre, m'avait bien paru n'y pas ajouter trop de foi. Il est bien quelques exemples fort rares, m'avait-il dit, de concrétions pierreuses dans

les parois de la bouche ; mais jamais, dans les écoles de médecine, l'on n'a entendu parler de pierres formées dans les cavités du nez. Mais comme c'était un fait, et que je le lui affirmais très-véritable, il n'avait pas honnêtement pu persister à me le nier. Ce qui ne se rencontre pas ordinairement dans ces sortes de discussions, avait lieu cependant entre nous : c'est qu'étant de croyance et d'opinion différentes, nous avions tous les deux raison, moi de croire à la chute de ma petite morille pétrifiée, et lui de soutenir que jamais concrétion de cette espèce ne s'était formée dans le nez. Néanmoins, comme il est en magnétisme quantité de faits que ma raison ni mon esprit ne peuvent pas plus concevoir ni expliquer que celui-là, je n'en continuais pas moins de montrer mon petit nouveau phénomène, et d'en parler à tous ceux qui voulaient bien avec moi s'en émerveiller, lorsqu'un jour, en retirant ma petite pierre du papier dans lequel je l'avais enveloppée, je m'aperçois qu'elle est fort écornée, et qu'il y a comme une espèce de sable autour d'elle dans le papier. Je la prends, l'examine, et je vois, au centre de ma prétendue pétrification, un petit noyau de cerise, bien lisse et bien conservé, autour

duquel une humeur muqueuse s'était successivement agglomérée, et dont une partie venait, en se desséchant, de l'abandonner. Ainsi donc, messieurs, sans qu'il soit besoin de recourir à l'analyse de cette petite pierre, se trouve en un moment expliqué tout le mystère de sa formation. L'on sait que les gens de la campagne cueillent et mangent les petites cerises ou merises des bois par poignées, et qu'ils en avalent assez ordinairement les noyaux. A Busancy, il y a beaucoup de ces petites cerises dans les bosquets de mes jardins, il sera donc arrivé à Victoire ce qui arrive assez souvent à tous ceux qui mangent trop vite ou boivent avec trop de précipitation : les alimens leur reviennent par le nez; cette fille aura fait, non pas du vin, mais des cerises de nazareth. Ce qui reste toujours d'assez extraordinaire et de remarquable dans ce fait, c'est le séjour de plus de six mois de ce petit corps étranger dans le nez de cette fille, sans que, pendant ce tems, elle s'en soit aperçue, et sans que, jusqu'au moment de sa sortie, sa respiration en ait été gênée.

Chastenet de Puységur.

EXTRAITS

D'OUVRAGES ET DE JOURNAUX ÉTRANGERS.

Recueil de pièces relatives au Magnétisme animal, publié par MM. Eschenmayer, Kieser, Nasse, etc., etc.

Nous croyons devoir donner ici le plan de cet ouvrage, qui paraît en Saxe depuis le mois de février dernier, et dont nous nous proposons d'extraire les morceaux les plus intéressans.

« Aujourd'hui que l'on s'occupe sérieusement de biosophie, le magnétisme attire toute l'attention des plus profonds esprits. C'est l'Isis, couverte d'un voile, qui invite les hommes à étancher leur ardente soif de s'instruire, leur promettant de les initier aux sublimes mystères de la vie, mais n'ouvrant son sanctuaire qu'à celui dont l'ame est pure: elle punit tout attouchement profane. D'abord, on n'a point senti toute l'importance

du magnétisme ; sans le comprendre, on l'a embrassé avec enthousiasme ; dans la suite, la raison, qui tend à réduire tout à des formules, à tout expliquer par les lois naturelles, l'a fait passer pour un jeu de l'imagination, pour un instrument du charlatanisme. Le moment semble enfin arrivé où l'on peut se flatter qu'à l'aide d'une critique sévère des faits, et guidé par des notions plus transcendantes de la nature, qui déjà ont offert des résultats si satisfaisans, on parviendra à rechercher phisiologiquement les phénomènes, jusqu'ici inexplicables, du magnétisme animal, et à ramener leurs causes aux lois générales de la vie. Car si les lois générales de la nature que nous a découvertes la philosophie sont vraies, il faut que tout ce qui se passe dans la sphère de la nature puisse s'expliquer par ces lois. Cependant le magnétisme animal nous manifeste ce que jamais ne vit l'oeil d'un mortel, ce que jamais bouche d'un mortel éveillé n'expliqua ; les phénomènes qu'il présente deviennent sans cesse et plus compliqués et plus étonnans, et se jouant de toute explication simplement matérielle, nous ouvrent un monde intellectuel, dans lequel disparaissent presque les limites de tems et d'espace du

monde physique ; la nature ouvre ses plus secrets abîmes ; elle rend, comme jadis, des oracles. Nous avons donc tout lieu d'espérer qu'en suivant ces phénomènes de bonne foi, et dégagés de toute prévention, nous arriverons à des résultats physiologiques, psychologiques et pathologiques qui répandront de la lumière sur la science de l'homme.

» C'est dans cette vue que nous publions ces archives, qui auront une partie théorique et une partie pratique.

» Sous le premier rapport, nous nous proposons de rechercher physiologiquement l'essence du magnétisme animal, les causes de ses phénomènes ; de recueillir dans cet ouvrage les observations et les expériences des hommes les plus distingués par leurs lumières et leur probité. Gmelin, Bôckmann, Wienhold, Nordkoff et Wolfart, en Allemagne ; en France, Puységur et Tardy ont entrepris cette tâche avant nous : leurs contemporains en ont apprécié l'utilité ; mais il semble que la philosophie n'était pas assez avancée pour pouvoir approprier les faits à la physiologie ; elle poursuivait d'ailleurs trop les idées universelles, et ne put appliquer les lois générales de la vie aux phénomènes particuliers

qu'elle présente.... Aujourd'hui que la philosophie nous ouvre le vaste champ de la vie, dans lequel sont allées se perdre toutes ces théories matérielles, chimiques, toujours insuffisantes quand il s'agissait d'organisme, nous pouvons espérer des résultats plus satisfaisans.

» La partie pratique embrasse l'application des observations à la vie ; en sorte que l'art et la science se vivifient réciproquement.

» Le troisième objet de ce recueil est la critique des ouvrages qui paraîtront sur le magnétisme animal.

» M. le professeur Kieser, de Jéna, en est le rédacteur. »

Les auteurs préviennent le public que regardant comme élevé au-dessus de tout doute l'existence du magnétisme animal, ils ne recevront point de Mémoires dans le sens négatif; « polémique, disent-ils, d'autant plus » stérile, qu'il n'est pas possible d'initier à » ces mystères celui qui n'a pas l'organe » propre à les observer. »

Parmi les faits rapportés dans ce numéro, nous citerons les deux suivans, dont le second est très-remarquable

Le premier est observé sur un jeune garçon de 13 ans, peu robuste, nommé Mathieu Schur, qui, ayant eu le malheur de perdre son père, s'en affligea au point de perdre connaissance. Revenu à lui-même, il fait des rêves affreux, à la suite desquels il prend un tremblement universel, des évanouissemens longs et fréquens, etc., etc.

Le docteur Trilschler décrit fort au long l'état où se trouvait le malade lorsqu'il fut appelé, et termine son récit en observant « que quoique ses réponses fussent justes, » il parlait avec une véhémence extraordi- » naire, et qui montrait qu'il était aussi peu » maître des mouvemens de sa langue que de » ceux de ses muscles. » M. T. (qui s'intéressait beaucoup à cet enfant) l'exhorta à parler plus posément, et lui mit machinalement la main sur le front, la passant ensuite d'une manière caressante sur ses joues. Au même instant l'enfant se calme, ses mouvemens convulsifs cessent. M. T. (jusqu'alors très-prévenu contre le magnétisme) ne put résister à la tentation d'en faire l'essai sur le malade. En effet, dès le lendemain (13 novembre) il commença à le magnétiser. Après quelques secondes l'enfant ferma les yeux, et

bientôt après il s'endormit. Pendant son sommeil, qui fut tranquille et dura une demi-heure, les convulsions diminuèrent, le pouls devint plus tranquille et moins tendu ; sa physionomie se calma. En se réveillant il assura qu'il était mieux.

Le 14, il eut encore des convulsions très-fortes, et se sentit si faible qu'il ne put quitter le lit. La nuit il fit des songes affreux.

Le 15, M. T. réitéra le magnétisme à grands courans. Au premier et deuxième tour, le malade éprouva du soulagement ; au troisième il s'endormit. M. T. dirigea alors l'action sur la région épigastrique, et s'aperçut que le patient s'agitait dans son lit, et poussait des soupirs. Il cessa un instant le magnétisme, et bientôt après l'enfant (qui avait les yeux fermés) se mit à crier avec angoisse, en se cachant sous sa couverture, qu'on eût à chasser *l'homme à l'aspect terrible* qui était dans la chambre. M. T. tâcha de le rassurer, faisant néanmoins semblant de chasser le fantôme ; l'enfant se calma, mais ce ne fut que pour quelques minutes ; il se plaignit de l'apparition du même fantôme. M. T. recommença à le magnétiser à grands courans, dans l'espoir de le tranquilliser ;

alors il le pria de fermer la porte qui était près de son lit, à cause du vent qui l'incommodait; mais après il se rétracta, disant « que le vent de cette porte lui faisait du » bien. » (La porte n'avait point été ouverte, c'était l'effet de l'aspersion.) Il dormit pendant vingt minutes fort tranquillement. A son réveil il l'assura qu'il se trouvait bien; il ne se souvenait de rien.

Le 16, M. T. ne put aller le voir. Il eut encore des convulsions, ne dormit pas un instant de toute la journée, et fit la nuit des rêves affreux.

Le 17, magnétisme. Effets plus satisfaisans encore. M. T. observe que pendant tout le sommeil magnétique, « le patient ne le re» connut point, qu'il n'existait pas pour lui; » il l'entendait, lui répondait, mais toujours » croyant que c'était sa mère qui lui parlait, » et niant la présence du magnétiseur. » Ce fut pendant cette crise qu'il assura que le magnétisme le guérirait. Sur la demande que lui fit sa mère relativement à l'effet du magnétisme, il lui répondit : « Oui, il m'a fait beau» coup de bien hier. » Sa mère et le médecin lui dirent que dans le moment même on le magnétisait; il n'en voulut rien croire. Il ne

pouvait distinguer la veille du somnambulisme, et se fâchait quand on lui demandait s'il ne sentait pas que le médecin le manipulait.

Le 19, tandis que M. T., assis auprès du patient, attendait la fin de la crise, on vint le chercher pour un autre malade. Il se lève doucement, mais à peine a-t-il fait quelques pas, que l'enfant se dresse sur son séant (les yeux toujours fermés)et s'écrie avec angoisse: « Qu'est-ce qui tire ainsi mes pieds? qu'est-ce » qui s'arrache ainsi de moi-même? » M. T. revient doucement à sa place, et l'enfant exprime son bien-être. Cependant comme le malade qui l'envoyait chercher exigeait un prompt secours, M. T. quitta le somnambule, qui réitéra les mêmes questions; il se calma néanmoins, et s'étant réveillé quelques minutes après, il se trouva bien, mais moins réveillé qu'à l'ordinaire. Dès que M. T. put quitter son malade, il revint auprès du jeune Schur. Il était encore à 50 pas de la porte lorsque celui-ci dit à sa mère: « Voilà M. le » docteur qui arrive. »

M. T. prouve, par une foule de raisons, qu'il est absolument impossible qu'aucun des sens ordinaires ni la réflexion aient pu instruire de son approche le jeune Schur.

Il lui demande ce qui l'en avait instruit. « J'ai senti, répondit-il, que vous me pas- » siez sur le visage. »

M. T. tire de ces phénomènes les conséquences suivantes :

1°. Pendant la crise, et dans la proximité du malade, notre cohérence était telle que ma personnalité était perdue pour lui. Observation que j'avais eu lieu de faire à toutes les crises précédentes.

2°. M'éloignais-je ? je recouvrais à une certaine distance ma propre personnalité. Cet éloignement, cette séparation étaient douloureux pour lui.

3°. Le lien (*nexus*) qui nous unissait n'était cependant pas dissous par une plus grande distance.

M. T. continua son traitement jusqu'au 4 décembre, et le malade était presque convalescent. Alors il crut devoir lui faire prendre un bain tiède; d'abord il s'y trouva bien; mais dix minutes après, il tomba en faiblesse; dix ou douze fois par jour il succombait à un sommeil profond, mais court. Le 7 et le 8 décembre il eut souvent des attaques de nerfs assez semblables à celles de la catalepsie. Dans cet état idiomagnétique il n'entendait absolu-

ment rien, et ses yeux hagards étaient effrayans. Enfin M. T. ne put attribuer cette révolution qu'au bain qui avait rompu subitement le lien (*nexus* magnétique, et recommença ses manipulations, d'abord avec peu de succès; mais il parvint, le 10 décembre, à produire une crise dans laquelle le jeune homme *vit dans son intérieur*, et lui décrivit la situation de ses principaux organes, lui annonçant (sur la demande que lui fit le docteur T.) que le lendemain à onze heures du matin, il aurait la dernière attaque de nerfs. En effet l'événement justifia la prédiction, et dès lors le patient se rétablit parfaitement.

(J'ai omis plusieurs phénomènes généralement connus que M. T. observa et dont il rend compte dans sa relation.)

Le second fait est des plus intéressans.

Madame Zimmermann, femme d'un musicien de Bienfeld, attaquée d'une pulmonie glaireuse, avait épuisé toutes les ressources de l'art. Le professeur Nasse fut d'avis d'essayer le magnétisme, et enseigna au mari de la malade les moyens de la magnétiser. Après vingt-quatre jours de traitement, la malade

n'allait pas mieux, et son mari vint dire au docteur Nasse qu'il désespérait de pouvoir désormais agir efficacement sur sa femme, parce qu'elle avait perdu toute confiance au magnétisme...... La maladie alla en empirant. Enfin on s'attendait à tout moment à voir expirer madame Zimmermann ; souvent elle paraissait avoir en effet rendu le dernier soupir ; mais aussitôt que son mari rentrait dans sa chambre, elle revenait à la vie. Cette situation dura *deux jours et deux nuits*. Enfin le médecin s'étant convaincu de la réalité du phénomène, ne voulant pas prolonger davantage l'agonie de la malade, engagea le mari à ne plus reparaître, et la malade expira.

Voici comment M. le docteur Kieser veut expliquer ce phénomène.

« Qu'est-ce que la mort? La victoire de l'universel sur l'individuel, la dissolution du *temporel* et de l'*étendu*, en *infini* et *éternel*. Si, comme on doit l'admettre, le magnétisme animal n'agit que par l'exaltation de l'activité individuelle, et si cette activité exaltée, réfléchie dans des organes particuliers du corps, y ouvre un nouveau monde de phénomènes, on conçoit qu'au moment de la dé-

cadence de la vie individuelle, la présence de l'agent magnétique, qui soutient la force individuelle de tout l'organisme, peut différer le moment de la dissolution. Ainsi le médecin, dans un grand nombre de cas, agit sur le malade de la même manière que le magnétisme animal, lorsqu'il est appliqué curativement à des maladies locales, en soutenant l'activité de l'organisme et en éloignant l'hétérogène (la maladie). La présence du médecin agit d'une manière fortifiante sur les personnes qui ont les nerfs faibles ; de même que la présence d'une mère agit d'une manière calmante sur son enfant inquiet ; ainsi la main magnétique éloigne le spasme. » Appliquons ces idées au cas que j'ai cité. La présence du mari de la mourante, qui, en rapport magnétique avec elle, l'était encore par le tendre intérêt qu'il lui portait, agissant d'une manière fortifiante, différait sa mort, qui, comme le spasme dans le muscle, ne consiste que dans la prédominance du réel, du périphérique, de l'organisme sur son idéal, son central. Ainsi la loi la plus générale du magnétisme animal suffit pour expliquer ce phénomène, d'ailleurs très-remarquable.

Nous terminerons cet article en donnant

la notice des ouvrages publiés en Allemagne dans le cours de 1816, sur le magnétisme, nous proposant de les faire successivement connaître à nos lecteurs.

Nouvelles expériences faites sur le Magnétisme animal et les phénomènes qu'il présente, par M. W. Arndt. Breslau et Leipsic, 1816; in-8°. (Prix 8 fr.)

Essai sur les moyens d'expliquer par des lois physiologiques et psychologiques, la magie apparente du Magnétisme animal; par C. A. Eschenmayer. Stuttgard, 1816; in-8°. (3 fr. 40 c.)

Coup d'œil sur le Magnétisme animal, par G. J. Parrot. St.-Pétersbourg, 1816; in-8°. (2 fr.) En français.

Le Magnétisme animal, ou le Mystère de la vie éclairci par les forces dinamico-physiques; par J. Weber. Landshut, 1816; in-8°. (1 fr. 80 c.)

Extrait de l'ouvrage de M. Stiéglitz sur le Magnétisme animal, avec des notes additionnelles, par C. V. Hufeland. Berlin, 1816; in-8°. (2 fr.)

G. *Freuning Schediasma de Mesmerismo ante Mesmerum.* Groningue, 1816; in 8°. (2 fr.)

Lettres sur une cure magnétique, par un curé de Livonie. (M. BERG.) 1816. Dorpat. (2 fr.)

Recherches sur le Magnétisme animal, par J. R. LICHTENSTÆDT, D. Méd. St. Pétersbourg, 1816; in-8°.

BIBLIOTHÈQUE
DU
MAGNÉTISME ANIMAL.

MÉMOIRES
DES MEMBRES CORRESPONDANS.

Cure d'une maladie chronique compliquée.

Dans un instant où un lâche anonyme, se mettant à couvert sous le manteau sacré de la religion (1), ne rougit pas d'employer les calomnies les plus atroces contre le magnétisme et ceux qui le pratiquent, il nous est bien doux de présenter à nos lecteurs la réfutation la plus complette de ses odieuses accusations, dans un traitement fait par un

(1) *Le Secret des Magnétiseurs dévoilé.* Par un homme du monde.

prêtre respectable, en présence d'une foule de témoins et de plusieurs ecclésiastiques qui l'ont aidé dans cette œuvre de charité, et qui sûrement, quoiqu'en dise l'homme du monde, n'ont pas intercédé le *démon* ni *renoncé à J.-C.*, et encore moins marché sur le crucifix.

Ce mémoire vient de nous être adressé, de la part de l'auteur, par M. Drouault, greffier de Dangé; il est légalisé et signé du maire de ce canton et du sous-préfet de l'arrondissement de Châtellerault.

M. Drouault nous annonce que M. l'archiprêtre Coll, qui a écrit lui-même cette relation, nous permet de la publier. Elle a été rédigée à chaque séance par ce respectable ecclésiastique, à une époque à laquelle, étant émigré pour fuir la persécution, il n'avait d'autre consolation que celle de faire, selon ses moyens, du bien à ses semblables. Nous regrettons que l'étendue de ce mémoire ne nous permette pas de le présenter à nos lecteurs dans son entier; mais si nous avons cru devoir retrancher des détails qui ne se rattachaient qu'imparfaitement au fait principal, nous avons conservé avec soin tout ce qui peut être de quelque utilité. Nous laissons parler l'auteur.

Le 9 novembre 1791, je fus instamment prié d'aller visiter une personne infirme, nommée Cécile R***, âgée de trente-six ans, domiciliée au village de Howen, près Tolbiac et Cologne. Cette fille, accablée de maladies graves et compliquées, gardait le lit depuis environ douze années, et n'avait pu obtenir sa guérison des médecins, dont elle était abandonnée. L'état de cette fille me toucha, et j'entrepris de la magnétiser.

Dans les trois premières séances des 9, 10 et 11 novembre, Cécile R. ressentit des crises plus ou moins fortes, que je calmai toujours et qui étaient suivies d'une tendance marquée au somnambulisme.

Le 12 au matin, après avoir magnétisé la malade pendant quelques minutes, elle entra dans un sommeil somnambulique complet, et je l'interrogeai aussitôt. Comment vous trouvez-vous? — Ce fer (1) que vous tenez à la

(1) Le fer dont il est fait ici mention s'appelle *conducteur magnétique*. C'est une verge d'acier ou de fer poli, un peu moins grosse que le petit doigt, d'une forme conique et de la longueur de six à huit pouces. Des magnétiseurs l'ont employée avec succès. Quelques-uns croyent que le fer est préférable à l'acier,

main me fait du bien. — Vous guérira-t-il ?— Oui ; mais il faut encore autre chose, car je suis bien malade. — Quelle est votre maladie? — Puis-je vous la dire, Monsieur, sans blesser la pudeur ? — Oui, sans doute. — Je vous dirai donc que je suis privée de mes règles depuis neuf années ; j'ai une hernie ; j'ai au côté gauche un abcès qui m'incommode depuis vingt ans ; j'éprouve des maux considérables de poitrine et d'estomac ; je suis tourmentée d'une rétention d'urine occasionnée par la gravelle, et j'ai le ventre enflé et tendu. Il y a long-tems que je prie Dieu de m'envoyer du secours. Je lui répondis : Ne perdez pas courage ; vous guérirez, et j'espère que vous dirigerez vous-même la conduite que je dois tenir pour traiter toutes vos maladies. Pendant cet entretien, je n'avais cessé de diriger le conducteur magnétique vers les parties affligées. La malade

---

comme mieux disposé à s'imprégner du fluide magnétique animal. D'autres pensent qu'on peut obtenir les mêmes effets avec un tube de cristal ou de verre plein ou creux. Les conducteurs magnétiques peuvent dispenser, dans plusieurs circonstances, de toucher les malades avec la main.

s'écria de nouveau : Que je souffre de votre fer ! il met tout mon sang en mouvement, et bientôt il rétablira mes règles : c'est de là que ma santé dépend. — Quand éprouverez-vous cet heureux effet ? — Mardi prochain. Cette séance se passait le samedi. Je lui demandai : A quelle heure éprouverez-vous ce que vous venez d'annoncer ? — Je ne pourrai vous le dire que demain ; mais ce sera toujours mardi. Puis elle demanda à être éveillée.

Dans l'après-midi de la même journée, étant retourné chez la malade, je la mis en sommeil en dirigeant seulement mon doigt entre ses yeux. Les mêmes questions et les mêmes réponses se succédèrent à peu près comme dans la matinée ; elle ajouta cependant qu'elle trouverait les remèdes convenables à sa guérison. Me sentant moi-même incommodé, je voulus consulter cette somnambule sur ma santé, et je la priai de s'en occuper. Elle posa sa main sur ma poitrine, par dessus les deux vestes et la flanelle que je portais, et me dit : Vous n'avez pas la poitrine en bon état. — Qu'y a-t-il ? — Vos poumons sont obstrués et chargés de glaires. — A quoi attribuez-vous cette incommodité ? — Vous avez eu les pieds gla-

cés; vous avez essuyé de grandes fatigues et des saisissemens. — Les poumons sont-ils endommagés? — Non; mais ils sont malades. Vous prendrez matin et soir un œuf frais dans lequel vous aurez délayé du sucre rouge pilé. Vous boirez en outre d'une décoction de figues, de raisins de Corinthe et d'orge mondée, que vous ferez bouillir ensemble.—Dois-je suivre un régime? — Abstenez-vous de thé, de vin, et de tout ce qui est acide ou âcre. Evitez de boire froid. Il lui survint une toux assez violente. Je lui en demandai la cause. Elle répondit: C'est l'état de votre poitrine qui m'excite à tousser. Je la réveillai aussitôt pour ne pas la faire souffrir à cause de moi. Je dois ajouter ici que la justesse des réponses de cette somnambule excitèrent mon étonnement.

Le dimanche 13 novembre, le frère de la malade m'annonça que sa sœur avait rendu, pendant la nuit, près de deux bouteilles de matières blanchâtres. Après avoir endormi la somnambule, je lui demandai d'où provenaient ces matières. Elle répondit: De toutes les parties de mon corps. Cela doit précéder mes règles. — Qui a opéré cette évacuation? — C'est votre fer. — Quand viendront vos

règles? — Après-demain vers le soir; mais je dois encore cette nuit rendre des matières blanchâtres. La malade fut de nouveau magnétisée l'après-midi. Elle ressentit de vives douleurs, et répéta que l'approche de ses règles mettait tout son sang en travail.

Dans la séance du 14 au matin, Cécile donna des détails remarquables sur les progrès de sa guérison. Les évacuations de matières blanchâtres continuèrent d'avoir lieu ainsi qu'elle les avait prédites, et elle en annonça d'autres pour la nuit suivante. Dans l'après-midi de la même journée, je conduisis madame l'abbesse de Howen chez ma malade. Celle-ci parut très-flattée de cette visite. Elle me pria de ne pas la faire dormir, pour jouir d'une compagnie qui lui faisait tant d'honneur. Pendant la conversation, je la magnétisai d'intention seulement et sans conducteur. Après quelques minutes elle dit à madame l'abbesse: Je ne sais ce que j'ai; Monsieur ne tient pas le fer dans la main, et cependant le sommeil m'accable. Un instant après, elle se trouva complettement endormie. Je lui demandai alors: Comment vous trouvez-vous? —Très-faible; l'approche de mes règles met tout mon sang en mouvement; il se porte vers le ventre, et me fait grand mal.

La séance du mardi 15 novembre au matin offrit les mêmes crises de douleurs. La somnambule annonça que ses règles paraîtraient dans l'après-dîner. Je lui dis de chercher le remède qui convenait à ses souffrances. Elle répondit : Sommes-nous seuls? — Il n'y a personne de trop; parlez.— Dites à ma belle-sœur de faire bouillir de la mie de pain dans de la bière, pour me l'appliquer sur le bas-ventre. Ce qui fut exécuté. Elle en ressentit du soulagement. Je retournai à quatre heures et demie de l'après-midi chez la malade. M. le curé de la paroisse de St.-Pierre de Tolbiac, et le révérend père prédicateur des capucins du même lieu, étaient venus la visiter. Je la mis en crise. Elle éprouva de grandes souffrances. Son agitation était extrême, et semblait aller toujours en croissant. Etant interrogée, elle me répondit : Ah! que je suis malade ! — Le fer vous fait-il mal?— Oui, je le sens. J'en vois sortir des étincelles qui se répandent sur mon lit. Grand Dieu! que je souffre dans les reins et dans le ventre !— Aurez-vous vos règles ce soir? — Oui, dans trois quarts - d'heure, et pendant tout ce tems-là ne cessez pas de diriger votre fer sur mon ventre. La malade éprouva ensuite

un nouvel accès de souffrance dont je fus ému. Je lui dis : Vous souffrez trop ; si vous ne pouvez supporter tant de douleurs, je vais cesser.—Non, Monsieur ; non, de grace, ne cessez pas ; il faut que je souffre, sans quoi je ne pourrai guérir. Ici je ne puis dépeindre le triste tableau qui s'offrit à mes yeux, et à ceux de M. le curé de St.-Pierre et du révérend père prédicateur des capucins, présens à cette terrible séance. Je ne crois pas qu'une femme, dans la couche la plus laborieuse, puisse souffrir des douleurs aussi cruelles que celles qu'éprouvait cette malheureuse. Au milieu de contorsions affreuses, de grincemens de dents, elle poussait des cris et des hurlemens épouvantables. Ne pouvant plus supporter ce spectacle, qui me faisait frissonner, je renouvelai mes instances auprès de la malade, lui proposant de cesser pour l'instant de la magnétiser, et de la réveiller. Non! s'écriait-elle avec force, continuez, Monsieur, continuez ; encore un quart-d'heure, et je serai sauvée. J'avais besoin, je l'avoue, de ces derniers mots de consolation pour me rendre le courage. Je ne puis exprimer combien il m'en a coûté pour continuer d'être le témoin des souffrances de cette femme,

et entendre ses accens plaintifs, qui navraient le cœur. Croyant enfin le tems prescrit écoulé, je lui dis : Il faut cesser.—Non, non ; encore quelques minutes. Je vous avertirai ; bientôt vous serez content ; continuez, et vous me guérirez. — Eh bien, puisque vous me l'assurez, je prends courage. — Oui, oui, Monsieur, je vous l'assure ; vous allez en être convaincu. Un moment après, elle dit avec un ton d'exclamation : Dieu soit béni ! mes souffrances sont diminuées des trois quarts ; mes règles vont paraître pour la première fois depuis neuf années. Ici je ne puis dépeindre ma joie. Il m'en coûta beaucoup, il est vrai, pour faire du bien à cette femme ; car jamais je n'aurais, je crois, la force de recommencer une pareille entreprise (1). J'ai oublié de dire que, pen-

(1) Nous pouvons assurer que sans une faveur particulière de la Providence, cette pauvre fille était perdue. En effet, tous les magnétiseurs savent que les somnambules ont le plus grand besoin d'être soutenus, encouragés, et que souvent ils désespèrent d'eux-mêmes ; ici la malade a constamment rassuré son médecin, et a conservé ce rôle tout le tems de son traitement.

dant les derniers momens de cette crise, on entendait dans le ventre de la malade un bruit semblable à celui de l'eau qui se viderait avec impétuosité d'une grosse cruche. Cécile se trouvant plus calme, demanda à boire de l'eau magnétisée. En la buvant, elle dit : Cette eau sent le safran ; j'en ai besoin pour faciliter l'écoulement des règles. J'observerai ici que, dans son état de somnambulisme, en buvant de l'eau magnétisée, elle a toujours senti le goût du remède dont elle avait besoin. Après l'avoir éveillée, nous nous retirâmes, moi, le curé de St.-Pierre et le révérend père prédicateur des capucins, qui avaient assisté à toute la séance.

Le 17 au matin, madame d'Agris l'aînée, qui était venue visiter Cécile, m'assura avoir vérifié que tout ce qui avait été annoncé concernant l'apparition des règles, était arrivé. Dès que Cécile fut endormie, elle me dit que, malgré ses grandes souffrances, elle ne doutait plus de sa guérison ; que depuis la veille elle avait eu un écoulement assez abondant ; que cet écoulement avait cessé dans la nuit ; qu'il recommençait dans le moment présent ; qu'il continuerait pendant une heure et demie, et reprendrait dans la soirée. Elle demanda en-

suite de l'eau magnétisée, à laquelle elle trouva le goût du safran. Une dame qui était présente consulta, sur sa santé, la somnambule, qui, après avoir plusieurs fois tâté le pouls de cette personne, lui dit : Vous êtes incommodée d'une trop grande abondance de sang; vous éprouvez des pertes considérables qui vous affaiblissent. Elle lui prescrivit de se faire tirer un peu de sang tous les deux mois, et de boire une petite cuillerée de vinaigre les matins à l'approche des règles. J'omets ici plusieurs détails dans lesquels la malade se reconnut parfaitement. Puis, m'adressant à la somnambule, je lui dis ; Vous êtes bien savante ; qui vous a communiqué cette science? — Je n'ai point de science ; c'est votre fer qui me donne cette connaissance. — Puisque vous êtes si instruite pendant le sommeil, vous devez l'être sans doute d'avantage étant éveillée? — Point du tout. Madame d'Agris, qui était présente, voulut aussi parler à la somnambule. Après lui avoir adressé la parole à plusieurs reprises, en élevant la voix avec force, elle fut fort étonnée de n'obtenir aucune réponse. Je me mis à rire de l'ignorance de cette dame sur les effets du magnétisme ; je lui touchai le pouce

pour la mettre en rapport avec la malade, et aussitôt elle s'en fit entendre. Ceci ne doit étonner que ceux qui ne connaissent pas l'effet de la communication du fluide magnétique, dont MM. Bergasse et de Puységur ont fait mention dans les différens traités qu'ils ont écrits sur cette matière (1). Dans la séance de l'après-midi, la somnambule, d'après son ordonnance, prit du safran, dans lequel elle trempa un biscuit qu'elle mangea. Elle lui trouva le goût d'un vomitif, en ajoutant qu'il lui était nécessaire de vomir pour faire crever l'abcès dont elle était si incommodée.

Le 18 novembre, Cécile se plaignit de grandes douleurs au côté. — Grand Dieu! que je souffre de mon abcès ; il est tellement grossi, que mon cœur en est suffoqué.— Pouvez-vous voir ce qu'il y a dans cet abcès ? — Oui : il y a du sang noir et un peu de matière blanchâtre ; votre fer, en le faisant résoudre, l'a fait gonfler ; j'étouffe. — Tout le reste de la séance s'est passé dans des souffrances inouies. L'après-midi les mêmes souffrances

(1) Ceci a été écrit en 1791.

se renouvelèrent. La malade annonça que ses règles cesseraient le lendemain, et qu'elles ne reviendraient que dans seize jours. Le 19 au matin, elle se plaignit toujours de grandes douleurs, et me dit que le fer avait considérablement fait grossir et ramollir son abcès; que la poche contenait la valeur de plusieurs tasses à café d'un sang noir et de matières blanchâtres; que les efforts qu'elle fera pour le rendre la rendront si malade, qu'on la croira morte; qu'il faut lui donner un vomitif tel qu'on le donnerait à la personne la plus robuste, et qu'elle doit le prendre dans de l'eau en trois reprises, à demi-heure d'intervalle chacune; qu'il fallait lui emmailloter le corps comme à un enfant, et lier fortement sur sa hernie une petite planche large comme la main, enveloppée d'un linge, afin de prévenir les ruptures que les efforts qu'elle devait faire pourraient causer. — Grand Dieu! m'écriai-je, quel appareil; vous m'effrayez; trouvez bon que je me fasse assister d'un chirurgien; je crains de perdre courage pendant cette opération. — Ne craignez rien, répondit-elle. Je suis bien fâchée des peines et de l'inquiétude que je vous cause; prenez courage, le bon Dieu, qui vous a envoyé pour me

guérir, ne permettra pas que vous en ayez du chagrin. Je vous prie de me répéter tout ce que je viens de dire, lorsque je serai éveillée. Je ferai prier mademoiselle Sprunck, mon amie, de venir lundi prochain, pour tous les apprêts. Dans la séance du soir, je trouvai près de la malade mademoiselle de Berg et M. Kœsmacher, apothicaire, que la curiosité y avait amenés. La visite de ce dernier me fit plaisir; je pensai qu'il me serait d'un grand secours pour la séance du lundi. Je le priai donc de me procurer les doses du vomitif, et de les apporter lui-même; ce qu'il me promit. Puis voulant lui en témoigner ma reconnaissance, je mis Cécile en crise devant lui. Il fut fort étonné de me voir tenir conversation avec elle pendant son profond sommeil. Je l'engageai, ainsi que mademoiselle Berg, à interroger la malade. Elle ne répondit à aucune de leurs questions. Ce ne fut qu'après les avoir mis en rapport, qu'elle leur dit : Je suis bien malade, mais je serai bientôt guérie, si lundi prochain on me donne de *la poudre à vomir* (1). L'apothicaire resta comme stupéfait d'un pareil spectacle.

---

(1) C'est le nom qu'elle a toujours donné à l'émétique.

Le dimanche 20 novembre, pendant la séance du matin, M. Kœsmacher apporta le vomitif dans un flacon. Cécile était endormie. Je lui remis le flacon entre les mains, en lui demandant ce que c'était. Elle répondit, en faisant la grimace : Oh, mon Dieu! je vais vomir; ôtez-moi cela vîte des mains; c'est ce que je dois prendre demain. — Y en aura-t-il trop pour vous? Ne pourriez-vous pas trouver un moyen de vous en dispenser? — Non, non, il faut absolument que je prenne ce vomitif comme je l'ai dit. — Puisque vous le voulez absolument, je ferai venir un chirurgien; je ne pourrais prendre sur moi de vous administrer ce remède. — Non, non, cela est inutile. Elle se plaignit ensuite des douleurs que lui causait son abcès, qui, grossissant toujours, lui occasionnait de l'étouffement.

Dans la séance de l'après-midi, je lui demandai si elle persistait toujours à prendre cet affreux remède. — Il n'est point affreux; il me sauvera la vie; il est le seul que je connaisse : si vous me le refusez, je périrai. — Hé bien donc, priez Dieu qu'il m'en donne le courage. — Soyez tranquille, monsieur, le bon Dieu m'assistera; il ne m'en arrivera pas

de malheur; donnez-moi demain mon vomitif de la manière que je vous l'ai demandé. M. Kœsmacher étant entré, je fis répéter à Cécile, en sa présence, toutes les précautions qu'elle exigeait pour le lendemain. Il fut très-étonné qu'une fille plongée dans le plus profond sommeil, expliquât les choses mieux qu'un homme de l'art n'aurait pu le faire. Un moment après, la malade me dit: Je veux me confesser avant de prendre demain l'émétique. — Ah, ah! lui dis-je, vous voyez donc qu'il y a du danger pour votre vie? — Non, non; mais dans pareille circonstance il vaut mieux en faire trop que pas assez. — Pendant la nuit suivante, je fus préoccupé et très-inquiet de l'issue que devait avoir la forte dose du remède violent que cette somnambule voulait prendre. Le sentiment de l'apothicaire n'était pas fait pour me tranquilliser; mais j'avais, pour me rassurer, les expériences dont j'avais déjà été témoin en France, et ce que j'avais lu dans les Mémoires de M. le marquis de Puységur. La volonté forte et persévérante de ma somnambule était d'ailleurs un motif déterminant. Elle ne cessait de parler du grand danger dont elle serait la victime, si on lui refusait un remède qui lui était, disait-elle,

absolument nécessaire pour lui sauver la vie.

Le lundi 21 novembre, je me rendis chez la malade à huit heures et demie du matin. M. le curé de la paroisse Saint-Pierre, le révérend père prédicateur des capucins de Tolbiac, M. Kœsmacher, apothicaire, et mademoiselle Sprunck, s'y étaient déjà rendus. Je fus étonné de trouver la malade assez gaie. Elle faisait des plaisanteries sur ce que son amie, mademoiselle Sprunck, l'avait si bien emmaillottée. Je n'avais pas envie de rire; mais j'étais plus encouragé que la veille. La malade m'adressa la parole, et me dit: Je n'ai rien à craindre, mais je serais bien satisfaite de me confesser avant de prendre mon vomitif. Nous la laissâmes le tems nécessaire avec M. le curé. Cette précaution renouvela mes réflexions et mes inquiétudes; cependant je me rassurai de nouveau; et quand tout fut disposé, j'engageai le père prédicateur des capucins à se mettre en prière. L'apothicaire se chargea de lui faire prendre le remède, et de tenir la main sur le côté de la malade, quand elle commencerait à vomir; mademoiselle Sprunck devait tenir la tête de Cécile, et moi lui donner à boire à chaque moment. Au milieu de cet appareil, la malade,

conservant un air riant, prit environ le tiers de l'émétique. Un quart d'heure après, elle fit quelques légers efforts sans vomir. Je l'endormis, pour lui demander s'il fallait lui donner la seconde dose.— Oui, certainement.— Quand?— Eveillez-moi, et je la prendrai tout de suite. Ce qui fut exécuté. Elle prit donc le second tiers du remède, et je lui donnai à boire. Chacun reprit son poste. La malade fit de nouveaux efforts. La crise fut des plus violentes; ses contorsions affreuses me glacèrent le sang. J'eus cependant la force de veiller à tout. Je recommandai bien à mademoiselle Sprunck de tenir toujours sa main sur l'hernie de la malade; mais l'apothicaire, qui s'était chargé de tenir sa main au côté sur l'abcès, ne put y tenir long-tems; il se trouva mal, et fut obligé de quitter son poste; et, à ma prière, le révérend père prédicateur des capucins voulut bien le remplacer La crise s'étant un peu calmée, je mis la malade en somnambulisme, pour la consulter de nouveau sur la conduite que nous avions à tenir. Je l'avoue ici, c'est elle-même qui, malgré ses souffrances cruelles, nous dirigeait et nous encourageait tous. Après l'avoir interrogée, elle me dit: Je suis très-faible; mon abcès me

fait grand mal ; il a éprouvé une forte secousse, mais il lui en faut de plus grandes encore pour crever. — Ne pourriez-vous pas vous dispenser de prendre le reste de l'émétique ? — Non, il n'y en a peut-être pas assez ; je sens votre inquiétude ; ne craignez rien ; après cette dose que vous allez me donner, je serai si mal qu'on me croira morte ; mais je me releverai bientôt ; éveillez-moi, donnez-moi la dose ; il est tems de finir. — Je dis à l'apothicaire : Au nom de Dieu, et puisqu'il le faut, donnez le reste de l'émétique. Ce qui fut exécuté. J'engageai le révérend père à redoubler ses prières. La malade était très-éveillée. Un quart d'heure après, la crise recommence plus fort qu'auparavant. Des efforts incroyables pour vomir, des contorsions, des grincemens de dents, et enfin un évanouissement suivi d'une immobilité effrayante, m'auraient fait croire que cette malheureuse était arrivée à sa dernière heure, si j'eusse eu moins de confiance au magnétisme. Revenue un peu à elle, je me hâtai de l'endormir pour l'interroger. Je lui témoignai combien son état me faisait compassion, et que de regrets j'avais de lui faire tant de mal. Elle me répondit : Vous avez tort, monsieur ; vous

m'avez fait grand bien, vous m'avez sauvé la vie. — Et votre abcès? — Il est crevé, mais il faut que je vomisse encore. Ce qui eut lieu avec de nouveaux efforts. J'omets ici des détails trop longs, mais toujours intéressans, qui se terminèrent d'une manière bien satisfaisante pour les assistans et pour la malade. Celle-ci demanda un peu de nourriture, qu'elle prit avec plaisir et d'un air gai; elle ne cessait de répéter: J'espère enfin sortir de ce misérable lit. M. Kœsmacher, qui fut présent à toute la séance, ne put s'empêcher de me dire: Voici une cure qu'aucun médecin n'aurait jamais osé entreprendre; mais je vois bien que vous réussirez. Dans la séance de l'après-dîner, Cécile avait un peu de fièvre; cependant elle voulut boire du bouillon mêlé d'un peu de vin, magnétisé. Elle lui trouva le goût de la rhubarbe. Je lui dis: Vous voulez sans doute en prendre? — Oui, mais en sirop, plein une tasse; l'apothicaire y mêlera deux petites cuillerées à café de poudre de *benjoin;* ce remède est pour guérir la plaie que l'abcès m'a faite en se crevant.

Dans la séance du mardi 22 novembre, elle ressentait encore des douleurs très-vives à son côté, en assurant que l'abcès n'était pas

encore entièrement vidé. Elle me pria de placer ma main sur son côté; et posant aussitôt les siennes sur la mienne, elle appuya de telle force qu'elle me fit mal: mais elle en ressentit bien davantage; car après cette pression, qui dura plus d'une minute, elle tomba évanouie de douleur. Lorsqu'elle fut revenue à elle, je lui demandai pourquoi elle se faisait tant souffrir? — Hélas! si je ne le faisais pas, le sang noir qui est encore dans mon abcès ne pourrait en sortir. — Combien en est-il sorti? — Près de deux tasses. Elle demanda ensuite à boire un peu de vin et de thé. Elle y trouva toujours le goût de la rhubarbe. Je m'y attendais, et je lui en fit prendre avec la poudre de *benjoin.* Elle voulut ensuite recommencer l'opération douloureuse de la pression de son abcès, en y plaçant ma main sous les siennes; et appuyant elle-même avec beaucoup de force, elle en ressentit, ainsi que la première fois, une telle souffrance, qu'elle en resta évanouie. J'employai l'eau de Cologne pour la faire revenir. Elle demanda à boire, et aussitôt après elle recommença, pour la troisième fois, la même pression; et elle en ressentit les mêmes effets douloureux. Quand elle fut revenue de ce dernier évanouisse-

ment, je lui dis : Le sac de votre abcès n'est donc pas encore vidé ? — Mon dieu non ; il n'en est encore sorti que la moitié. — Etes-vous certaine que tout en sortira ? — Oui. — Comment va votre rétention d'urine ? — Elle me fait beaucoup souffrir.

La malade, dans le commencement de la séance du 23, étant mise en somnambulisme, me témoigna sa reconnaissance par les expressions les plus sensibles. Sans vous, me disait-elle, je serais bientôt misérablement morte, faute de soins ; vous m'avez sauvé la vie, sur laquelle je ne comptais plus. Mais quand je vais sortir de mon grabat, j'éprouverai un nouvel embarras. — Quel sera-t-il ? — Persuadée, avant de vous voir, de mourir bientôt, je n'ai plus d'habillemens, ni bas, ni souliers ; j'ai tout vendu pour payer tant de drogues que les médecins m'ont fait avaler inutilement. — Consolez-vous, la Providence y pourvoira ; ne parlez plus, vous vous fatiguez trop. Après un moment de silence, elle recommença l'opération douloureuse de la pression de son abcès, en posant toujours sur son côté ma main sous les siennes. Elle éprouva les mêmes douleurs, suivies d'un évanouissement. Lui ayant ensuite demandé

si l'abcès s'était vidé, elle répondit qu'il en était sorti plus d'une demi-tasse. Madame d'Agris était ce jour-là venue voir la malade; et, après mon départ, M. le prieur de *Fussenig*, accompagné d'un inconnu, y arrivèrent, attirés par la curiosité.

Le lundi 24 novembre au matin, avant de partir de *Yonckerstorff* pour me rendre chez ma malade à Howen, je reçus, de la part de M. le prieur et de madame l'abbesse de *Fussenig*, une invitation pour y aller dîner le même jour; ce que j'acceptai. En arrivant chez Cécile, j'y trouvai M. le prieur de *Fussenig* et l'inconnu, qui s'y étaient déjà rendus avant moi. Ils furent témoins, pour la première fois, de la manière dont le magnétisme animal se met en action, et parurent frappés d'étonnement de me voir, au pied du lit de la malade, à plus de cinq pieds de distance, la faire entrer en somnambulisme en la fixant seulement, et converser ensuite avec elle sur sa maladie. Ils voulurent lui adresser la parole, mais ils n'en obtinrent aucune réponse. Leur surprise fut encore plus grande lorsque, sans rien dire, ayant pris le pouce de M. le prieur, pour le mettre en harmonie avec moi, et par conséquent avec la malade, il put à

l'instant obtenir toutes les réponses à ses questions. Le compagnon de M. le prieur voulut consulter la somnambule, et disait en riant ne pas croire qu'elle pût deviner la maladie dont il était attaqué. J'ordonnai à la somnambule de lui tâter le pouls ; ce qu'elle fit, et lui dit, un moment après : Vous n'êtes pas beaucoup malade ; vous avez pourtant l'estomac dérangé ; plus d'une demi-mesure de vin par repas vous est nuisible : la colère, à laquelle vous êtes sujet, l'est bien davantage ; prenez un vomitif, et quelques jours après une médecine : profitez de ce que je vous ai dit, et vous vous porterez bien. Il resta stupéfait. Nous montâmes ensuite en voiture pour aller dîner chez madame l'abbesse à Fussenig, où nous étions attendus. Pendant le repas, il ne fut question que des phénomènes magnétiques dont ces messieurs venaient d'être témoins, et dont ils firent le récit. Madame l'abbesse et sa société formèrent le projet d'aller voir la somnambule dans l'après-dîner, et deux grandes voitures transportèrent toute la compagnie à Howen. Les mêmes phénomènes, qu'il serait trop long de détailler ici, se reproduisirent en présence d'un grand nombre de témoins. Madame l'ab-

besse voulut aussi avoir une consultation sur sa santé, qui était altérée. Cécile, après lui avoir tâté le pouls, décrivit, avec une grande justesse, deux ou trois incommodités dont cette dame était affligée, et lui prescrivit les remèdes qui y étaient propres. Toute la compagnie ne pouvait comprendre comment une pauvre fille de la campagne connaissait pendant son sommeil, et beaucoup mieux que les médecins, la situation d'un malade sans le questionner. Cette journée procura une grande satisfaction à Cécile. Tous les assistans lui prodiguèrent des témoignages du plus vif intérêt. Madame l'abbesse s'y intéressa d'une manière plus particulière, et prit soin, par la suite, du sort de cette infortunée.

Dans la séance du 25 novembre, la somnambule s'est ordonnée des betteraves cuites avec du sucre et un peu de vinaigre, pour sa rétention d'urine ; elle a aussi demandé de l'huile d'olive, et a fait ajouter du miel ou sirop de rhubarbe pour son abcès. Eprouvant toujours de grandes douleurs, elle me pria de la magnétiser pour la calmer : ce que je fis de la main gauche. Mais dans le même moment, ayant voulu magnétiser de la main

droite une pauvre femme infirme qui était assise à côté de moi, ma somnambule ressentit aussitôt une toux des plus violentes. Je lui en demandai la cause.— Oh, mon Dieu! cela me vient de cette femme que vous magnétisez. J'ai eu lieu d'en conclure que je servais de conducteur entre ces deux malades : c'est ce que j'ai vérifié dans plusieurs autres circonstances.

Le 26, Cécile a annoncé qu'elle se leverait le lendemain, pendant une demi-heure; et elle s'est ordonné à cet effet un bain de pied, composé de bière et de marjolaine, pour se fortifier. Continuant ensuite de beaucoup souffrir de son abcès, elle eut encore recours à une violente pression sur son côté, à laquelle je me prêtai, malgré ma répugnance. Les souffrances qu'elle en ressentit furent extrêmes, au point de s'en évanouir. Elle se fit ensuite donner de l'huile d'olive, qu'elle avala; puis elle dit avec vivacité : Pour cette fois-ci tout est sorti de mon abcès; mais il me fait toujours grand mal. — Ne craignez-vous pas que la gangrène s'y mette? — Non, certainement, car vous l'empêcherez. Dans cette séance, M. le curé de Lagendorff et madame l'abbesse de Howen arrivèrent pour voir la

somnambule. Cette dame, qui était très-souffrante, voulait une consultation sur sa santé; mais elle ne put l'obtenir, à cause de la trop grande faiblesse de la malade. Dans la séance de l'après-midi, Cécile se trouva toujours dans un état de souffrance et de grande faiblesse : elle n'oublia pas cependant de demander, aux heures indiquées, les remèdes qu'elle s'était prescrits. Plusieurs dames étaient venues pour la consulter sur leur santé; ce que je ne permis pas, à cause de l'état de faiblesse où elle était.

Le dimanche 27, je présentai mon oncle à la somnambule, en lui demandant si elle aurait la force de s'occuper de l'état de santé de mon parent. Elle répondit que oui; et après lui avoir tâté le pouls, elle dit : Voilà un pouls bien fort; il annonce un rhumatisme dans le corps; cependant il n'est pas encore dans les entrailles, et il y a du remède; l'exercice est bon; le froid et l'excès du vin nuisent beaucoup : faites-vous faire une légère saignée au bras gauche, et une autre, un mois après, au pied droit; vous prendrez un vomitif, puis vous vous purgerez avec du sel de Bohême, et vous serez guéri. L'indication de la maladie parut extrêmement juste au malade. Elle

se prescrivit ensuite du jus de framboise à prendre d'heure en heure, pour prévenir la gangrène que les meurtrissures, causées par la pression qu'elle avait faite à son abcès, pouvaient occasionner. Y étant retourné dans l'après-dîner, je vis avec regret que la chambre de la malade était encore pleine de monde, que je congédiai. Elle continua à prendre du jus de framboise, dont elle dit ressentir un grand soulagement. M'étant retiré chez moi à Yonckendorff, distant d'une forte demi-lieue de Howen, où demeure ma malade, je passai la plus grande partie de la nuit dans une forte agitation. Je craignais que les violentes pressions que Cécile avait exercées sur son abcès, en meurtrissant sa plaie, n'y eussent produit la gangrène. Je me déterminai donc, malgré la distance, un très-mauvais tems et la pluie, à me transporter, le 28 novembre de grand matin, chez elle. A peine arrivé, et quoique mouillé jusqu'aux os, je la mis en somnambulisme, pour l'interroger sur son état. Elle me dit : Je me trouve à merveille, mais je suis bien affligée. — Et de quoi ? — De vous voir dans l'état où vous êtes, agité d'une inquiétude aussi grande. Puis, me prenant la main qu'elle tenait ser-

rée, en l'arrosant de ses larmes, elle ajouta: Hélas! monsieur, comment pourrai-je reconnaître un si grand bienfait de votre part? Vous gagnez le ciel par votre charité envers moi. Vous m'avez rendu la vie; sans vous je serais morte: tant que je vivrai je prierai Dieu pour vous. Puis me tâtant le pouls, elle dit, après quelques minutes: Eh! monsieur, vous vous rendrez malade; votre esprit a été tellement agité, que vous avez à peine dormi deux heures cette nuit. Ce qu'elle disait était bien la vérité, et je ne pus m'empêcher de m'attendrir en voyant cette femme me donner, pendant son somnambulisme, tant de marques de reconnaissance, et pressentir avec une précision admirable, et par les seuls moyens du magnétisme, tous les sentimens dont j'étais si vivement affecté. Dans le reste de la journée, elle continua ses différentes potions, et prit aussi plusieurs fois de la nourriture sans aucun inconvénient, et même sortit de son lit, et s'habilla après avoir pris un bain de jambes fait avec de la bière et de la marjolaine bouillies ensemble, pour se fortifier. C'était la première fois, depuis tant d'années, que la malade se trouvait assez forte pour s'habiller et sortir de son lit.

Le 29 novembre, la somnambule, interrogée dans son sommeil, me dit : Tout va à merveille ; je ressens encore, il est vrai, un grand mal au côté, mais il guérira en continuant le jus de framboise et l'eau sucrée. — La gangrène est-elle à craindre ? — Non, assurément. Madame la prieure de . . . et madame d'Agris, qui étaient présentes, consultèrent la somnambule : celle-ci rencontra avec une telle justesse la situation de leur santé, que ces dames en furent très-étonnées ; et les remèdes qu'elle leur prescrivit étaient bien analogues à leurs incommodités. Elle ajouta que la dissipation et la promenade leur feraient grand bien, et que le chagrin leur était très-nuisible. L'une de ces dames demanda à la somnambule : Comment peut-on éviter le chagrin ? — Par une parfaite résignation à la volonté de Dieu. L'une de ces dames ajouta : Mais lorsqu'on est atteint du chagrin, connaissez-vous un moyen pour en empêcher les mauvais effets ? — Oui, lorsque vous en serez atteinte, mettez les mains jusqu'au coude dans de l'eau très-froide.

Dans la même journée, et après mon départ, la malade s'est habillée elle-même, est sortie hors de sa maison, a pris le grand

air ; et étant rentrée, elle resta encore plus d'une demi-heure sur pied. Cela ne lui était pas arrivé depuis environ douze années qu'elle gardait le lit.

Le 30 novembre au matin, en entrant chez Cécile, ce fut elle-même qui m'ouvrit la porte ; et quoique prévenu de ce qui était déjà arrivé la veille, après mon départ, je ne pus me défendre d'une surprise extrême. Je voyais s'offrir à mes yeux celle qui jusqu'alors ne m'avait paru qu'un spectre gisant dans un grabat, et accablée d'infirmités. Cette pauvre fille, transportée par la satisfaction qu'elle éprouvait de me convaincre de son rétablissement, qu'on pourrait nommer résurrection, pouvait à peine articuler les expressions de sa joie et de sa reconnaissance. Je m'empressai de la faire asseoir, et au même instant je la fis entrer en somnambulisme. L'ayant interrogée, elle me dit que la plaie de son abcès n'était pas encore guérie ; que ses règles paraîtraient le lendemain dans l'après-midi, et qu'elle aurait encore à souffrir beaucoup. Elle continua à prendre les différentes potions qu'elle s'était ordonnées.

Le jeudi 1er. décembre, j'arrivai chez elle à une heure et demie de l'après-midi : je la

trouvai bien souffrante de douleurs de reins et de ventre. Je lui demandai si elle aurait bientôt ses règles. Elle parut surprise de ma question ; et, d'un air embarrassé, elle me dit que cela n'était point à désirer pour l'instant, et qu'elle ne les attendait pas de si-tôt. Je donne ici cette réponse, pour faire observer la différence des sensations dans l'état de veille et dans l'état de somnambulisme ; car l'ayant endormie aussitôt, je lui demandai : Comment vous trouvez-vous ? — Je souffre beaucoup des reins et du ventre. — D'où viennent ces douleurs ? — C'est l'approche de mes règles ? — Ne viendront-elles pas trop tôt cette fois-ci ? — Non ; car à ma dernière époque, il y a aujourd'hui seize jours, tout le sang qui devait s'évacuer n'est pas sorti, et il viendra cette fois-ci. — A quel moment cette évacuation doit-elle commencer ? — Aujourd'hui même, entre trois et quatre heures. — Vous aurez donc cette évacuation tous les seize jours ? — Que Dieu m'en préserve ! après cette fois-ci, ce sera de quatre semaines en quatre semaines. Elle a pris ensuite du safran pour ses règles, et de l'eau sucrée pour empêcher la putridité à la plaie de son abcès. Ces règles sont arrivées à l'heure qu'elle avait dite.

Je placerai ici une observation qui pourra être utile aux magnétiseurs. Plusieurs fois, dans le cours de ce traitement, et notamment dans cette séance, me trouvant placé en face de la malade en la magnétisant, elle s'est mise à tousser avec de grands efforts, et me dit : Monsieur, je vous prie de vous mettre un peu de côté, votre faible poitrine me fait grand mal. Je lui répondis : Si ma poitrine était bien saine, vous souffririez moins sans doute, et votre traitement serait plus avancé. — Cela est vrai ; mais je suis également contente, puisque vous me rendez la santé. Elle me prescrivit ensuite quelques remèdes, en me promettant le rétablissement de ma poitrine.

Le 2 décembre, je n'ai point magnétisé Cécile ; un tems affreux m'empêcha de me transporter à Howen, qui est à une forte demi-lieue de distance de mon habitation.

Le 3 décembre au matin, j'eus la satisfaction de la trouver en bon état ; mais aussitôt que je l'eus mise en sommeil, elle dit : Les règles qui me sont venues avant-hier se sont arrêtées lorsque vous avez cessé de me magnétiser avant votre départ. Il y a encore du sang à évacuer ; il remonte dans mon côté

ulcéré, et me fait grand mal; je vous prie instamment de me magnétiser : ce que je fis, et aussitôt l'évacuation recommença à paraître. Je lui demandai : Mais si le mauvais tems m'eût empêché, comme hier, de venir vous trouver? — Hélas! monsieur, je serais morte demain; car le sang que je rends aujourd'hui est d'une vieille date, il a acquis beaucoup d'âcreté et de putridité; et remontant dans mon côté ulcéré, j'en serais morte infailliblement. — Vous êtes donc encore en grand danger? — Non, car mon sang évacue présentement en abondance, et avec une grande facilité. — Combien de tems continuera-t-il à couler? — Dans trois quarts d'heure tout sera fini. — Vous en arrivera-t-il autant dans seize jours? — Non, certainement; mais dans quatre semaines moins un jour. — Vous avez la vue bien longue, pour voir de si loin. — J'en suis sûre. — Hé bien, sera-ce le matin ou l'après-midi? — Vous m'en demandez trop, je n'en sais rien. Le révérend père prédicateur des capucins de Tolbiac est entré un moment après, et a désiré avoir une consultation sur sa santé. Après que la somnambule lui eut tâté le pouls, elle détailla, avec une justesse extraordinaire, toutes les in-

commodités de ce père, et lui prescrivit des remèdes qui parurent très-convenables. Mes affaires m'ayant obligé de m'absenter pendant une heure, je laissai la somnambule avec le révérend père; et à mon retour je la consultai pour moi. Elle me dit: Vous êtes un peu mieux qu'à l'ordinaire; mais je suis fâchée de vous occasionner tant de fatigues : je vous conseille, monsieur, de ne jamais entreprendre de malades de mon espèce; vous n'êtes pas assez fort. D'ailleurs, le chemin que vous faites tous les jours, et le mauvais tems que vous supportez, vous incommodent trop. M. le curé de Saint-Pierre de Tolbiac étant entré, voulut parler à la somnambule : il ne put en obtenir aucune réponse. Ce ne fut qu'après l'avoir mis en rapport avec elle, qu'il s'en fit entendre. Devant me retirer, je la laissai seule avec M. le curé, qui est son confesseur.

Dans la séance du dimanche 4 décembre au matin, Cécile interrogée, dit : Ma santé va bien, cependant je souffre toujours de mon côté ulcéré, et mes urines ne peuvent couler. — Je lui rappelai alors qu'elle avait annoncé depuis long-tems un remède contre cette dernière incommodité. Elle répondit :

Ce remède est immanquable; mais je ne pourrais encore le supporter; il faut que ma plaie du côté guérisse auparavant. Et elle s'ordonna le sirop de violette pour cette dernière incommodité. Je lui demandai ce qu'il y avait à son côté. Elle répondit: Le sac qui contenait mon abcès ressemble à présent à une masse de chair pétrie; je vois qu'elle ne s'en ira qu'en se détachant journellement par petits morceaux, et déjà il vient de s'en détacher un morceau de la grosseur d'une noisette (1). — Combien de tems cela durera-t-il? — Environ quinze jours. — La gangrène n'est-elle pas à craindre? — Il y a long-tems que je vous ai tranquillisé sur cet article; c'est pour éviter ce mal que je prends le sirop de framboise et le sirop de violette. Dans la séance de l'après-midi, j'y conduisis un de mes élèves en magnétisme. La malade, huit jours auparavant, l'avait examiné pendant son sommeil, et l'avait trouvé propre à magnétiser. Il parvint en effet à l'endormir; mais il travailla pendant un espace de tems trois ou quatre fois plus long que je ne le fais

(1) On doit observer que cette opération de la nature s'est faite intérieurement, et qu'on s'est borné à rapporter ce que la somnambule a dit.

ordinairement pour mettre cette somnambule en crise magnétique. M'étant absenté pendant environ une heure, je la questionnai à mon retour. Elle me dit : J'ai beaucoup de fièvre ; mon côté me fait grand mal ; je l'ai tant pressé ces jours passés pour en faire sortir le sang noir, qu'il est tout meurtri et ulcéré. — Y a-t-il du danger ? — Non, ne le craignez pas ; à quatre heures je n'aurai plus de fièvre. Je l'éveillai à l'heure indiquée ; elle se trouva beaucoup mieux. M. le curé de Saint-Pierre étant entré, elle lui dit : J'espère être assez forte le jour de Noël pour sortir, et avoir le bonheur d'aller recevoir la sainte Communion à l'église.

Dans la séance du lundi 5 décembre, Cécile me dit que la plaie de son abcès et sa rétention d'urine étaient la cause de sa fièvre et de ses souffrances, mais qu'elle ne pouvait encore s'occuper que de la guérison de son côté. Elle continua à prendre le jus de framboise, le sirop de violette, et s'ordonna en outre du jus de citron sucré. M. le bailli d'Emt étant entré, je le magnétisai pour le mettre en rapport avec la somnambule. Celle-ci me dit aussitôt : Monsieur, vous magnétisez quelqu'un dont le sang est très âcre et l'es-

tomac mauvais. Elle lui prescrivit en même tems plusieurs remèdes très-analogues à sa situation. Elle demanda ensuite à être éveillée. Je lui répondis : Puisque vous en avez le désir, éveillez-vous vous-même. Elle ajouta : Je ne le peux. Je l'éveillai donc comme à l'ordinaire.

Le mardi 6 décembre, elle me dit qu'elle allait de mieux en mieux, mais qu'elle souffrait toujours de son côté ulcéré ; ce qui l'empêchait de commencer le remède pour sa rétention d'urine, et que, sans le magnétisme, elle n'en évacuerait pas une goutte. L'interrogeant ensuite sur ma propre santé, elle me dit : Votre poitrine va mieux qu'à l'ordinaire; mais votre esprit est trop agité ; c'est ce qui retarde beaucoup votre guérison. Lui ayant fait encore d'autres questions, elle dit : Votre cœur est droit, vous l'ouvrez souvent à des gens qui en abusent. Elle a continué de me dire des choses si étonnantes et si vraies, que j'en fus saisi d'admiration. Je restai quelques instans plongé dans de profondes réflexions, en adorant la grandeur infinie de celui qui préside à tous les prodiges de la nature. Deux malades arrivèrent pour consulter la somnambule ; et sur ce que je lui observai

que cela pourrait nuire à sa santé et retarder sa guérison, elle répondit : Oui, mais il faut bien soulager les malheureux ; puis, leur tâtant le pouls, elle leur dit toutes leurs infirmités avec une justesse extraordinaire, et leur prescrivit des remèdes convenables. Après ces deux consultations, je lui en proposai une d'un autre genre ; en conséquence, je remis entre les mains de la somnambule une petite phiole d'eau qu'une dame très-malade, et éloignée de trois quarts de lieue de Howen, avait, d'après mon conseil, placée sur sa poitrine pendant la dernière nuit. Cécile, ayant tourné et retourné la phiole dans ses mains, et l'ayant posée sur son estomac, dit : Cette femme est d'un caractère violent ; elle est percluse de tous ses membres, et ne peut marcher ; elle a des tournoiemens de tête, et elle est incommodée d'une hernie. Quant à son caractère, c'est à elle-même à y pourvoir ; mais pour son tournoiement de tête, on y mettra un cataplasme de fleur de sureau infusée dans de bon vinaigre. Pour sa hernie, on y appliquera un morceau de toile neuve, teinte en bleu, après l'avoir fait bouillir dans de bon vinaigre, et on le rafraîchira plusieurs fois dans la journée avec le même vinaigre

chaud : on fera ensuite bouillir dans du lait un écheveau de fil sortant du fuseau ; on l'enveloppera d'un linge fin, pour en former une compresse qu'on fixera, au moyen d'un bon bandage, sur l'hernie, pour la faire rentrer et la contenir. Et enfin, pour sa paralysie, la malade prendra trois bains dans lesquels on fera bouillir du genièvre avec les graines. Avant de s'en servir, on fera chauffer, dans un grand feu, une pierre sablonneuse, que l'on plongera bien chaude dans le bain, et la malade s'y baignera chaudement.

Le mercredi matin 7 décembre, la malade allait toujours de mieux en mieux, et elle dit, dans son sommeil, qu'elle continuerait de se lever tous les jours pendant une partie de la journée, afin de rendre ses membres plus souples, ainsi que tout son corps, qui était devenu roide depuis tant d'années qu'elle gardait le lit. Elle a ajouté que son côté ulcéré lui faisait toujours grand mal, qu'il s'y était établi un petit ulcère bleuâtre qui entrait en suppuration, et crèverait à deux heures et demie de l'après-midi. Le reste de cette séance du matin se passa en consultations pour des malades qui déjà venaient en nombre, attirés par la réputation que cette somnambule

s'était acquise malgré elle. J'en rapporterai quelques-unes seulement, celle, entr'autres, d'un jeune homme qui lui fut présenté, pour la première fois, pendant son sommeil. Après lui avoir tâté le pouls et touché le côté, elle lui dit : Ce n'est pas un petit mal qui vous incommode, c'est le mal caduc ; il n'est pas cependant bien invétéré : faites-vous saigner au bras gauche, dans quinze jours au pied droit ; purgez-vous ensuite : dans les intervalles vous prendrez, pendant quelques jours, d'une poudre que vous ferez faire avec les petits os pilés qu'on trouve dans le crâne du cochon. Evitez de vous enivrer ; l'intempérance, la colère, le chagrin, les saisissemens vous font grand mal ; vivez avec une conscience pure comme tout bon chrétien doit faire, et vous guérirez. Elle ajouta : Vous ferez magnétiser tout ce que vous boirez. Il est à remarquer que cette somnambule prononçait toutes ses consultations avec un ton d'assurance et de hardiesse remarquable, au point que je lui dis : Vous êtes donc bien savante ? vous faites à la fois le médecin et le prédicateur ; c'est à merveille. Elle répondit : Je suis sûre de tout ce que je dis. Mes conseils sont également nécessaires à la guérison des malades ; si cet

homme suit mes avis, il guérira certainement. La maison de Cécile s'était remplie d'infirmes; ils voulaient tous la consulter; mais craignant de compromettre la santé de ma malade, encore trop faible, et ne voulant pas mettre sa convalescence à une trop forte épreuve, je fis sortir tout le monde de sa chambre, et j'ordonnai qu'on la laissât tranquille. Etant retourné dans l'après-dîner, avec M. le curé de Saint-Pierre et madame d'Agris l'aînée, chez Cécile, je lui présentai, pendant son sommeil, un petit flacon plein d'eau, qu'une dame qui était absente avait porté deux ou trois heures sur sa poitrine. Je demandai à la somnambule si elle pouvait, sans se fatiguer, s'occuper de ce flacon. Elle répondit: Oui, pour le présent; car dans une demi-heure je ferai percer la supuration qui s'est formée à mon abcès. Puis après avoir bien touché ce flacon, et l'avoir appliqué sur son estomac, elle se mit à définir la maladie avec une précision qui étonna les personnes qui étaient présentes, et qui connaissaient la malade absente. Puis ayant demandé à me parler à l'oreille, elle me dit tout bas: Cette personne ne guérira jamais. Vous pourrez cependant lui faire beaucoup de bien, en la magnétisant

deux fois par jour. Il faut aussi, pour la soulager, qu'elle prenne absolument le tiers d'un vomitif ordinaire, aussitôt que les règles qu'elle a présentement seront passées. Au bout d'une demi-heure de silence, elle me fit placer la main sur son côté, puis pressa pardessus avec les siennes, et avec une telle violence, que son visage en devint cramoisi. Elle réitéra cependant, presque dans le même moment, de nouveaux efforts pour augmenter cette pression, et donna des signes d'une douleur si vive, que M. le curé de Saint-Pierre, madame d'Agris et moi-même, en furent saisis d'effroi. Elle tomba ensuite près de trois minutes sans mouvement. Je la fis revenir avec de l'eau de Cologne. Etant obligé de m'en aller, je priai M. le curé de Saint-Pierre, que j'avais mis en rapport avec elle, de l'éveiller à l'heure convenue ; ce qui fut exécuté en mon absence.

Le lendemain, 8 décembre, je me rendis à dix heures du matin chez la malade. J'étais dans une grande inquiétude sur les suites de la terrible opération de la veille. Je l'interrogeai dans son sommeil ; elle me répéta que son côté lui faisait toujours grand mal. Je ne pus m'empêcher de lui renouveler mes ap-

préhensions sur le danger qu'elle pouvait courir. Elle me dit : Comment, monsieur, vous avez toujours peur d'un fantôme ? Je vous le répète, je ne crains rien ; je me leverai encore aujourd'hui. Si vous éprouvez tant de fatigues et d'inquiétudes à cause de moi, vous aurez aussi la satisfaction de prouver que le magnétisme est un remède qui, dans les cas extraordinaires, surpasse tous ceux des médecins. Dans le même moment on m'apporta une lettre ; après l'avoir lue des yeux seulement, je me rapprochai de Cécile, et je lui dis : Que pensez-vous de cette lettre ? Elle répondit : Je ne sais ce qu'elle contient, mais je connais, par vos nerfs, l'impression qu'elle vous a faite. — Je vous défie de le deviner. — Je ne devine pas, mais *ce que je sens j'en suis sûre :* vous avez craint, avant de décacheter la lettre, d'y apprendre quelque chose qui vous aurait fait de la peine, et vous en avez ressenti de l'agitation ; après l'avoir lue, vous avez reconnu votre erreur, et vous êtes maintenant plus tranquille. Cette réponse était si juste, que j'ai cru devoir en faire ici mention, pour ceux qui cherchent à étudier tous les effets du magnétisme. Devant faire une visite dans le village de Howen, je réveillai Cécile, et m'en allai. Mais quelle fut ma surprise, de

la voir bientôt arriver dans la maison où je me trouvais, et où elle était connue! Tous les voisins et les habitans du lieu ne pouvaient revenir de leur étonnement, de voir debout une malade qui, depuis tant d'années, n'était pas sortie de son lit. Dans la séance du soir de la même journée, elle me dit : Je crains de vous effrayer; j'ai une opération bien pénible à faire ce soir; à force de tousser il s'est encore détaché un morceau de chair de mon côté; il y est adhérent par un fil; et pour le faire tomber, il est nécessaire d'y renouveler de fortes pressions. Je ne puis exprimer ici le sentiment pénible que j'éprouvai à l'instant, en pensant que cette malheureuse achetait sa santé par tant de souffrances. Je lui dis : Vous ferez ce que vous jugerez convenable, mais trouvez bon que je m'en aille; je n'ai pas le courage de vous voir encore souffrir le martyre comme hier : je vous laisse avec mademoiselle Sprunck, qui vous aidera (1). — Ah! monsieur, m'abandonnerez-vous à présent! Je ne puis guérir sans vous; votre présence est nécessaire; je conduirai votre main, vous appuierez fortement sur

(1) Le lecteur peut se rappeler ce que nous avons déjà observé à ce sujet, p. 137.

l'endroit où je la poserai; je placerai aussi mes mains pardessus la vôtre, et j'y joindrai le peu de force que j'ai pour bien opérer: ne craignez rien des grands efforts qu'il faut que je fasse. Je résistai encore long-tems; mais, pour abréger, je dirai qu'ayant enfin, malgré ma répugnance, cédé à ses instances, elle se mit aussitôt à l'œuvre. Mademoiselle Sprunck lui ajusta ses vêtemens, et passa sa main sur l'hernie, qui, n'étant que récemment guérie, pouvait se renouveler par les efforts. Cécile plaça ensuite ma main sur son côté; elle y arrangea chacun de mes doigts d'une façon différente; elle appuya ses pieds au bas du lit; et étant sur le dos, elle forma une espèce d'arc de son corps. Dans cette position elle donna le signal, et pressa elle-même fortement avec ses deux mains pardessus la mienne. La pression fut violente; l'expression de sa douleur m'effraya; elle jeta un cri perçant, et quelques instans après elle tomba évanouie. J'employai l'eau de Cologne pour la faire revenir; et, l'ayant interrogée, elle nous dit que l'opération était terminée pour cette fois, mais qu'elle était très-faible. Puis je la réveillai.

(La suite au numéro prochain.)

MÉMOIRE

SUR LE FLUIDE VITAL,

OU MAGNÉTISME ANIMAL,

Par M. le Docteur CH..., Professeur, et Directeur en chef de l'Hôpital du V. de G., à Paris.

CE mémoire, que, par des ménagemens qu'il croyait apparemment devoir à la place qu'il occupait, l'auteur n'avait point voulu faire imprimer, ayant à sa mort été cédé par son fils à la personne de qui je le tiens, je crois ne pouvoir mieux servir les intérêts de l'un et de l'autre qu'en vous priant de faire insérer ce mémoire dans notre Bibliothèque, comme un des hommages les plus flatteurs que l'art de guérir ait, jusqu'à présent, rendus à la médecine naturelle magnétique, et à la réalité de ses étonnantes et admirables manifestations.

Pour ne pas excéder la mesure accordée dans notre bibliothèque à chacun des articles

destinés à la correspondance des magnétiseurs, je diviserai ce Mémoire en trois sections, et ne donnerai même que par extrait ce qui me semblera très-prolixe, ou n'être pas d'un égal intérêt peur nos lecteurs.

CHAST. DE PUYSÉGUR.

AVANT-PROPOS.

Dès que j'ai été convaincu de la réalité des phénomènes merveilleux que présente la pratique de cet art que l'on connaît sous le nom de *magnétisme*, je me suis occupé à prendre assiduement note des faits, à les classer de mon mieux, afin de me mettre à même d'en découvrir la raison suffisante pour parvenir, s'il m'était possible, à reconnaître la cause qui les produit.

Ainsi qu'on peut le croire, mes premiers efforts ont été vains. J'ai essayé de les comparer, ces faits, avec les autres faits qui sont du domaine de nos arts et de nos sciences : un défaut constant et absolu d'analogie a sans cesse repoussé mes tentatives, et ne m'a jamais permis de recueillir de mes comparaisons aucun résultat satisfaisant.

Tourmenté de l'insuffisance que j'éprouvais de me rendre le moindre compte des choses extraordinaires que cependant j'opérais moi-même, et que je voyais opérer par d'autres, je fus entraîné, pour ainsi dire malgré moi, à en faire le sujet principal de mes méditations, et toutes mes pensées se sont dirigées comme d'elles-mêmes vers cet objet.

Bientôt j'ai été forcé de concevoir que ces faits étrangers n'ayant rien de commun avec les autres faits de la nature, je ne pouvais les leur assimiler sous aucun rapport, et pas plus qu'on ne peut associer dans le calcul des quantités d'espèces différentes. J'ai donc dû les considérer comme formant un système à part. Alors j'ai commencé à entrevoir qu'il pouvait exister quelque différence entre le mort et le vif, entre la matière organisée et la matière inorganique, et j'en ai conclu (justement, à ce que je crois,) que les phénomènes de la vitalité ne ressemblant aucunement à ceux qu'offre la matière brute, il était raisonnablement impossible de les confondre, qu'il fallait au contraire les voir chacun sous un autre aspect, et même les étudier différemment.

C'est ce que j'ai entrepris ; rien ne m'a effrayé, ni la difficulté de l'entreprise, ni la nouveauté de la marche que j'aurais à tenir, et qui devait suivre d'autres routes que celles qui ont été battues jusqu'ici dans la carrière des sciences, ni l'incertitude du but qu'il me serait accordé d'atteindre, ni même le discrédit décourageant qu'on versait de toutes parts sur la matière qui était devenue l'objet de mes contemplations. J'ai eu le courage de tout braver; je ne me flatte pas d'avoir vaincu, mais j'ai la conscience d'avoir fait, pour vaincre, le peu que j'ai pu.

Il en est résulté, du moins pour moi, la conviction, 1°. qu'il existe dans la nature un fluide particulier qui n'a rien de commun avec les fluides connus, lequel est l'ouvrier, le conservateur, le réparateur, le propagateur de toute organisation, et que, par cette raison, j'ai cru devoir nommer fluide vital; 2°. que ce fluide, ainsi que chacun des autres fluides connus, a des lois qui lui sont propres, auxquelles il obéit exclusivement, et qui ne commandent qu'à lui; 3°. enfin, qu'il est le véritable agent dont font usage les magnétiseurs pour opérer leurs merveilles.

Ces vérités, si en effet ce sont des vérités,

m'ont paru assez importantes pour mériter qu'on se mît en état de les démontrer et de les mettre en évidence ; je les ai jugées dignes d'être annoncées et propagées. Je ne me suis pas dissimulé que le magnétisme, avec lequel elles sont liées, grace à l'opinion que l'on a conçue de ce dernier, ne contribuerait pas à les faire bien accueillir ; mais cette affinité, qui n'est pas de mon fait, et que j'ai trouvée toute existante, ne m'a pas semblé un motif suffisant pour me faire reculer ; elle m'a paru au contraire une raison de plus de m'en occuper, afin de faire légitimer un art qui n'a porté jusqu'ici qu'un caractère clandestin, et qui mérite effectivement un meilleur sort ; afin de prouver que cette même pratique, que dans d'autres tems on aurait fait taxer de magie, mais qu'aujourd'hui l'on se contente de faire regarder comme un escamotage, est véritablement fondée sur des principes raisonnés, discutés, certains, résultant d'une observation positive.

Quoique les phénomènes de la vitalité n'aient rien de semblable aux faits qui sont l'objet des sciences physiques, ils n'en sont pas moins soumis à des lois dont ils ne s'écartent point. Il était question pour moi de

remonter à cette cause, et de reconnaître quelles sont les lois que suivent ces phénomènes.

Pour parvenir à ce but, j'ai invoqué le secours de toutes les sciences exactes; c'est avec leurs élémens mêmes qu'ont été bâtis les murs de fondement sur lesquels j'ai assis les explications que j'ai proposées pour élever et pour établir ces données. Je n'ai pris pour guide qu'un esprit précis d'observation, et une analyse rigoureuse.

M'étant assuré par le fait que le magnétisme-pratique est véritablement la médecine naturelle, il a fallu voir en quoi et jusqu'à quel point il s'accorde avec la médecine usitée, attendu l'identité de leur fin, laquelle consiste, chez l'un comme chez l'autre, à guérir et à préserver.

J'ai vu avec une vive satisfaction que parmi les sectes nombreuses qui se sont partagé ou qui ont occupé tour-à-tour le champ de la médecine savante, cet art se trouvait d'accord avec une d'entre elles, avec celle qui a pris la vitalité pour base de sa doctrine, et qui elle-même concorde le mieux avec la doctrine d'Hyppocrate, laquelle doit être la seule bonne, la seule vraie, puisqu'elle est la

seule qui s'appuie principalement sur l'observation.

Loin de mes pénates et loin de mes livres, sans autre aide que mes souvenirs et mes réflexions, qui s'affaiblissent et s'éclipsent davantage tous les jours, j'ai rédigé ce Mémoire sur des notes que j'ai accumulées pendant long-tems; elles se sont trouvées confondues avec des extraits de toute espèce que j'avais recueillis en même tems, relativement à cette matière, et que, dans la rédaction, je n'ai pas toujours pu distinguer de mon propre bien. Plusieurs auteurs qui sont devenus classiques, ou qui méritent de l'être, y trouveront quelques fragmens de leurs ouvrages, qu'il m'eût été facile, comme on le sait, de dénaturer ou de déguiser ; mais dès que je les adoptais comme autorités, quand même je les aurais reconnus, l'impossibilité qu'il y avait de mieux dire qu'eux m'aurait encore déterminé à laisser ces morceaux dans toute leur contexture ; en cela mon tort, si l'on m'en impute, se réduit donc à ne pas avoir cité la page et la ligne où je les ai pris. Je supplie ces auteurs d'agréer en dédommagement mon aveu, comme un hommage que je me plais à leur rendre.

Peut-être un jour me saura-t-on quelque

gré de cet écrit ; mais il est très-possible que ce ne soit pas encore de si-tôt. L'influence de l'opinion est quelquefois comme de certaines fièvres que l'on irrite en voulant les combattre, et dont on ne vient jamais mieux à bout qu'en les laissant se consumer elles-mêmes. Plusieurs motifs m'engagent à le publier en ce moment ; le premier est celui de donner encore une fois à la société un témoignage marquant du désir que j'ai de lui être utile ; le second est l'opportunité des circonstances présentes. A une époque où l'étude et l'investigation des fluides paraissent occuper particulièrement les esprits, j'ai pensé que je contribuerais à éclaircir la matière en établissant des distinctions qui n'ont pas été faites, ou dont on ne tient pas assez de compte, et faute desquelles on pourrait errer long-tems.

Toutefois, et sans craindre de trop m'avancer, j'avertirai que les fluides connus jusqu'ici, et notamment le galvanique, qui, au tems où j'écris, est en possession spéciale de l'attention publique, n'ont avec les corps organisés d'autre genre de rapport que les autres corps inorganiques de la nature ; qu'ils ne sont, à leur égard, que des agens extérieurs, que des instrumens passifs, toujours

subordonnés au principe qui dirige l'action vitale; et que leur supposer quelqu'action au-delà de cette mesure, serait présumer d'eux plus qu'on a droit d'en attendre, et plus qu'il n'est possible d'en obtenir.

(*La suite au prochain numéro.*)

MÉMOIRES

DES MEMBRES RÉSIDENS.

L'INTERRUPTION des *Annales du Magnétisme* ayant suspendu pendant six mois la publication de la correspondance journalière des membres résidans et correspondans de la Société du Magnétisme de Paris, nous nous proposons d'en extraire les lettres et les mémoires les plus remarquables, et de les insérer dans notre nouvelle *Bibliothèque du Magnétisme.* La lettre ci-après, quoique la date en soit ancienne, nous a paru du nombre de celles qui méritent cette distinction :

Busancy, ce 10 août 1816.

A Messieurs les Membres de la Société du Magnétisme.

MESSIEURS,

IL a paru dans le *Journal des Débats*, à la date des 24 juin et 10 juillet de cette année 1816, deux articles signés H., remplis de

sarcasmes et d'ironie contre le magnétisme animal, et d'apostrophes injurieuses à tous les magnétiseurs. L'*inappréciable cadeau* des *Annales du Magnétisme*, sans qu'il puisse deviner de quelle main généreuse il le tient, est, dit l'auteur de ces articles, ce qui lui impose le devoir d'entretenir ses lecteurs *de cette mine féconde où les bonnes gens peuvent venir puiser à pleines mains des guérisons, des prévisions et des miracles*, etc.

L'ironie qui règne dès le début de ce premier article, en n'annonçant dans M. H. que le dessein de combattre avec l'arme du ridicule, non pas le magnétisme, car il avait dit et imprimé, à différentes époques, qu'il croyait à sa réalité, mais les abus résultant de l'inexpérience et de l'inconsidération des magnétiseurs, m'avait fait, je l'avoue, un plaisir extrême. Quel bonheur, me disais-je, pour le magnétisme de l'homme si une plume aussi exercée, une logique aussi entraînante que celles de M. H. pouvaient être employées à garantir une aussi grande vérité de tout ce qui en altère la pureté! Et en effet, soit qu'une prévention favorable aveugle, soit que l'espoir nous fasse illusion, rien, dans ce premier article, ne m'avait fait changer d'opi-

nion. Il faut attirer l'attention des Français, me disais-je, au moyen du seul appas qui le puisse séduire et captiver ; et qui sait mieux que M. H. qu'en les amusant par des critiques enjouées et des plaisanteries de bon goût, on parvient toujours à ce but?

J'étais donc dans cette disposition d'esprit quand le deuxième article, du 10 juillet, a paru ; et, pour cette fois, je n'ai pu m'y laisser prendre : ce ne sont plus des plaisanteries, c'est un véritable appel à la vindicte publique que fait M. H. contre ce magnétisme, qu'il traite de superstition, d'erreur et de charlatannerie. « *Une fausse direction,* » dit-il, *donnée à la croyance des hommes,* » *n'est jamais sans importance;* » et quelques lignes plus loin : « Toute déviation des » principes en métaphysique et en psycho- » logie peut devenir dangereuse, si l'on n'ar- » rête le faux guide qui s'égare lui-même ou » qui veut nous égarer. » Et de ces maximes, applicables à toutes les doctrines erronées du monde, M. H. en tire cette conséquence : « Qu'on ne peut trop s'empresser de com- » battre celle du magnétisme, et d'attaquer, » au moins par le ridicule, les pratiques, » moins innocentes qu'on ne pense, de tous » ses partisans. »

Quel est donc le motif d'un déchaînement si subit et si imprévu? me suis-je demandé. M. H., par des recherches et des observations nouvelles, aurait-il découvert la fausseté du magnétisme de l'homme et la non existence de ses manifestations? ou quelques savans géomètres lui auraient-ils récemment démontré l'impossibilité qu'il y aurait à ce que ces phénomènes pussent avoir quelque réalité? Non, ce n'est point cela; le motif de M. H. est d'un tout autre genre; il n'en fait pas mystère: « Jamais, dit-il, on ne me » persuadera que le magnétisme puisse être » un moyen curatif. » Ainsi donc, pour que cet agent de la nature pût être favorable à sa santé, il faudrait que M. H. en fût persuadé. Pour un bon logicien, quel argument! « Je » laisserai croire, ajoute-t-il, à qui voudra » croire, qu'un somnambule lit une lettre » avec son dos ou avec son ventre. » Pourquoi présenter ce vilain tableau, et ne pas dire tout simplement, la nuit, sans lumière et les yeux fermés? « Qu'un autre dormeur » a vu, à une lieue de distance, une touffe » d'herbe qu'il nomme, dont il pressent les » vertus, et dont antérieurement il ne con- » naissait pas même le nom. » Oh! pour

cette fois, il y a erreur sinon volontaire, au moins par manque de mémoire, et c'est ce que je puis d'autant plus affirmer, que c'est moi qui ai conté cette histoire; or je n'ai certainement pas dit que le somnambule magnétique Aubry ne connût pas antérieurement le nom de la plante en question; j'ai assuré très-positivement, au contraire, qu'il la connaissait très-bien (voy. *Recherches sur le Somnambulisme, etc.*, page 140), non pas, il est vrai, sous la dénomination qu'elle a dans les dictionnaires de botanique ou de médecine, mais sous celle de *chali*, qu'elle a dans son village; mot qui, pour n'être dérivé ni du grec, ni du latin, ni je crois même être du bon français, ne change rien à la nature de cette plante et n'en altère en rien les vertus. Et puis d'ailleurs il faut ou que cette histoire soit vraie à la lettre et telle que je l'ai racontée, ou que j'en aie menti; et pour un homme qui, dans son premier article, débute ainsi: *Notre devoir est de critiquer, mais il ne nous est pas permis de manquer de politesse,* on conviendra que ce n'est pas trop l'avoir observée, que d'avoir ainsi mis ma véracité en question, et de s'être prononcé pour la négative. Voilà comme l'esprit se met en con-

tradiction avec lui-même, lorsqu'enchaîné par des persuasions anticipées, il n'est plus que l'esclave de ses préjugés ou de ses préventions. Croirait-on, par exemple, que le même homme qui, le 24 de juin, dit et imprime ces mots : « J'ai soutenu qu'il y avait » des effets dans ce qu'on nomme, *impro-* » *prement sans doute*, le magnétisme ani- » mal. J'ai vu des effets qui n'ont pu être si- » mulés (1), sur lesquels je n'ai pu me trom- » per ; ils ont commencé à se manifester dans » l'opération magnétique, et ils ont cessé à » la volonté du magnétiseur. Vainement les » savans ont dit que ces effets étaient dû à » l'imagination. Je leur demanderai toujours » pourquoi cette imagination ne les fait-elle » naître que quand on magnétise.... pour- » quoi.... etc. » Que le même homme, dis-je, le même M. H., le 10 de juillet suivant, c'est-à-dire quinze jours seulement après avoir fait sa profession de foi aux effets du magnétisme, ait, à l'occasion de ces mê-

(1) C'est chez moi, rue St.-Honoré, que M. H. a vu ces effets. Deux fois il a cédé aux pressantes invitations que je lui avais faites de venir les observer.

mes effets, proféré cette véhémente exclamation... ? « Et c'est dans le dix-neuvième
» siècle que l'on proclame de pareils prodiges! Certes c'était bien la peine de faire,
» pendant vingt-cinq ans, un cours de philosophie-pratique, d'élever des temples
» à la raison, de détrôner l'éternel, et de
» chasser les saints de leur temple pour leur
» substituer la métaphysique des somnambules et les miracles de M. Du... » Et c'est un des collaborateurs les plus distingués d'un journal accrédité, dont l'espèce de ministère social est de diriger sainement l'esprit public, et d'en arrêter les écarts, qui se contredit avec aussi peu de prudence et de discernement! Quel rapport, quel rapprochement peut-il y avoir entre un fait, un phénomène naturel, à la manifestation duquel les hommes ne peuvent que coopérer, et les résultats désorganisateurs et scandaleux de leur philosophie-pratique et du libertinage de leur raison? Oh ciel! m'écriai-je à mon tour; c'était bien la peine, après vingt-cinq ans de trouble et d'anarchie auxquels le philosophisme et la raison avaient donné naissance, d'abjurer enfin le culte impie de cette raison fautive

et mensongère, et de rétablir celui de l'Éternel dans les temples de tous tems consacrés à adorer et à implorer sa divine providence, pour en revenir à prendre encore cette même raison pour juge des vérités qui ne se dévoilent jamais devant elle que pour l'humilier et pour la confondre. O orgueil, que par la tradition de tous les peuples de la terre nous savons avoir été reconnu de toute antiquité pour être dans l'homme la source originelle de tous les égaremens de son cœur et de toutes les révoltes de son esprit, ne cesserez-vous donc jamais d'exercer sur lui votre empire fallacieux!

Qu'il y a de distance entre les savans et les lettres de nos jours, et ce Socrate qu'à si bon droit on a nommé le plus sage de tous les sages de la Grèce! Tout ce que l'on m'a enseigné, disait-il à ses disciples, toutes les sciences humaines que j'ai étudiées et approfondies, toutes les recherches enfin que j'ai faites sur le principe et l'essence des choses, ne m'ont servi qu'à savoir que je ne savais rien. Ainsi, dégagé des entraves de sa raison, sa pensée ne trouva plus d'obstacles pour graviter vers sa source, et la révélation qu'elle eut aussitôt d'un Dieu, cause unique

et principe de l'univers, dont l'existence, jusqu'à lui, avait été méconnue ou contestée, fut le fruit de son humilité. Si le magnétisme animal se fût manifesté du tems de Socrate, je doute fort que ce grand philosophe se fût permis d'affirmer, par cela seul qu'il n'aurait pu ni l'expliquer, ni le concevoir, que le magnétisme n'est point un moyen curatif, et que tous ses effets ne méritent ni estime ni attention. Je crois, au reste, M. H., à ses petites rechutes de raison près, fort peu éloigné du point de perfectibilité morale et scientifique de Socrate ; car voici comme il s'est exprimé à l'occasion d'un nouveau voyage en Angleterre dont il rend un compte très-avantageux dans le même *Journal des Débats* du 12 juillet, deux jours seulement après sa véhémente sortie contre le magnétisme.

« Il est très-difficile, pour ne pas dire im-
» possible, de s'affranchir entièrement des
» préjugés nationaux et de secouer le joug
» de l'habitude. Les impressions que nous
» avons reçues depuis notre enfance, les opi-
» nions que nous avons conçues ou adop-
» tées, les images qui nous sont devenues
» familières, sont la base de nos comparai-

» sons, de nos jugemens, et la règle dont
» nous nous servons pour apprécier les ob-
» jets qui se présentent à nos yeux. Nous
» avons bien l'intention d'observer avec
» exactitude, de décrire avec impartialité,
» de ne céder à aucune prévention; mais
» quelle que soit notre bonne foi, nos juge-
» mens sont toujours fondés sur des opinions
» faites d'avance; ces opinions elles-mêmes
» sont formées par l'habitude, et ce que nous
» nommons *évidence* peut bien paraître dou-
» teux, ou même absolument faux aux yeux
» de ceux qui observent sous d'autres rap-
» ports, jugent d'après d'autres principes,
» et ont obéi, dès leur enfance, à d'autres
» impressions... Ne soyons donc pas éton-
» nés, etc... »

Voilà comme s'exprime M. Hoffman lorsqu'il est rendu à la liberté de ses pensées: c'est sur cette sage péroraison qu'il faut le juger, et non sur son éphémère incrédulité aux bons et salutaires effets du magnétisme. Si cet agent de la nature, au reste, n'est bon à rien, si toutes ses manifestations ne sont que des illusions pernicieuses, l'opinion publique en aura bientôt fait justice, et les magnétiseurs eux-mêmes, sans qu'il soit be-

soin de les gourmander ni de les persécuter, en auront bientôt abjuré l'emploi ; mais ce qui restera toujours, ce qui dans tous les tems pourra servir aux orgueilleux de préceptes et de leçons, c'est le passage que je viens de citer ; et si les *Annales du Magnétisme* trouvent place dans quelques bibliothèques et s'y peuvent conserver, tous ceux qui les feuilleteront un jour me sauront gré d'y avoir inséré ce modèle de diction pure, de saine logique et de goût épuré.

CHASTENET DE PUYSÉGUR.

SUR L'ETAT DU MAGNÉTISME EN ALLEMAGNE.

L'ARME du ridicule s'use, les sarcasmes commencent à perdre leur pouvoir, chaque jour le magnétisme compte des partisans de plus; comment donc arrêter les progrès de cette *fatale* doctrine? Eh quoi! la Prusse, la Suède, la Russie, s'en occupent sérieusement; les souverains s'y intéressent, les académies en font le sujet de leur prix; comment en retarder au moins le triomphe en France, dans cette France où il prit naissance, et qui est menacée de le voir prospérer de nouveau?.... La *calomnie*, la *calomnie*, il n'y a plus que cela.

Tel est sans doute le raisonnement de la *Gazette de Santé*. De là l'article de la *main de gloire*, celui où les magnétiseurs sont traités d'*empoisonneurs*, etc., etc. Le plus *plaisant* de tous ces articles est celui que nous transcrivons ici. Nous avons cru qu'il était essentiel de conserver de semblables morceaux, pour l'histoire du magnétisme. La réponse qui termine ce numéro apprendra à nos lec-

teurs le fonds qu'ils peuvent faire sur toutes ces déclamations dont nos feuilles publiques sont remplies.

LETTRE

AU RÉDACTEUR DE LA GAZETTE DE SANTÉ.

Note sur l'état actuel du magnétisme animal en Allemagne.

MONSIEUR, vous voulez absolument que je vous fasse part de ce que j'ai pu observer sur le magnétisme dans mon dernier voyage; mais il a été de peu de durée; je n'ai pu m'occuper assez particulièrement de cet objet pour que mes notes soient d'une grande importance, et voici à peu près ce que j'ai à vous dire.

A Londres, je n'entendis pas même prononcer le nom de magnétisme; je sais pourtant qu'il s'y trouve trois ou quatre magnétiseurs, dont deux sont Allemands. On s'en occupe un peu plus en Hollande. De Londres je m'embarquai pour Hambourg, où je vis une personne qui me touche de fort près, et qui souffre depuis bien long-temps du tic douloureux, suite d'une goutte héréditaire. Après beaucoup de remèdes, qui n'avaient opéré que

momentanément, on eut recours au magnétisme pendant huit mois, et d'une manière très-suivie, car les Allemands font les remèdes en conscience. Le médecin habituel ne voulut pas appliquer d'autres moyens en même tems, ce qui n'était pas tout-à-fait du goût du magnétiseur. Les manipulations, qui d'abord avaient produit quelque soulagement, quelque distraction peut-être, n'avaient plus d'effet ; je crus que huit mois suffisaient pour l'essai d'un remède purement empirique, je le fis supprimer, supposant que l'attention et le chatouillement continuels pourraient fixer le spasme, et une autre méthode dérivative soulagea de nouveau le malade pour quelque tems. Le magnétiseur eut la bonté de m'admettre dans son salon, et là je vis, autour d'un baquet assez modeste, quelques personnes qui frottaient un conducteur de fer, dont un bout se trouvait dans un mélange de limaille de fer et de verre pilé, et l'autre était fixé à leur estomac. Une épileptique me frappa surtout ; elle avait le regard tellement fixe que la pupille, ainsi que tout le reste du corps, était comme entièrement paralysée. On prétendit que les paupières l'étaient aussi ; mais je les fis fermer et ouvrir avec la main : mes

contre-épreuves l'avaient fatiguée ; j'appris ensuite qu'elle allait un peu mieux ; ces sortes d'effets ne sont pas rares. Je vis, avec une espèce d'étonnement, que le magnétiseur n'admet point la nécessité d'être en rapport avec le somnambule qu'on veut toucher, ce qui détruit l'unique moyen qui pouvait faire croire que, par une espèce d'isolement, on écartait l'influence de toute autre force physique, et qu'on soumettait l'expérience à des conditions réglées et fixes ; vous sentez bien que les opérations n'en deviennent ainsi que plus vagues. Au reste, là comme à Paris, on ne manque pas de demander à chaque malade, qui a les yeux entr'ouverts, s'il dort ; quoiqu'il ne soit pas commun d'entendre et de parler durant le sommeil, tous eurent la bonté de nous dire que oui, et, comme de raison, nous eûmes assez de reconnaissance pour en être convaincus.

Arrivé à Berlin, un médecin de mes amis, et très-zélé, me mène dans un grand salon, de forme ovale, recevant un demi-jour par une espèce de corridor. Dans les foyers de ce nouveau sanctuaire, je vois deux autels imitant les *ara* de l'antiquité : c'étaient des baquets. Au lieu de lustre, je trouve au milieu

de la salle, un globe de verre mis au tain comme une glace. Des fils de soie et d'archal, servant de conducteurs, communiquent d'un baquet à l'autre, et, si je m'en souviens bien, sont répandus dans différens coins de la pièce. Un homme d'une taille médiocre, d'une figure pâle, une baguette à la main, dont il opérait tantôt derrière le dos, tantôt sur la tête, sans négliger de se servir aussi de ses mains, magnétisait des malades, accourus en foule et atteints d'affections très - diverses. Observez qu'il leur distribuait en même tems des ordonnances, tandis que d'autres étaient assis à la manière ordinaire autour du baquet. C'était là la clinique de M. le docteur Wolfart, qui fit, il y a quelques années, à ses frais, le voyage de Suisse, pour s'y entretenir avec Mesmer en personne. Je demandai à mon ami ce que signifiaient le miroir et l'étrange combinaison des cordes et des fils ; il me répondit que c'étaient des essais nouveaux, qu'il n'entendait pas très-bien, et les explications qu'il essaya de m'en donner me parurent assez mystiques. Je m'adressai à M. Wolfart lui-même, pour savoir si ses manipulations, très - variées, se réglaient sur la diversité du mal, et s'il suivait les mêmes qu'a indiquées et clas-

sées, avec autant de soin que de méthode, M. Kluge, dans son ouvrage instructif sur le magnétisme. Il me dit que non, mais qu'il serait trop long de m'expliquer le système qu'il a adopté à cet égard. Je ne cache pas que ses écrits ne m'ont guère paru propres à éclaircir la matière. Il est juste pourtant de déclarer à son honneur que personne ne doute de la vérité de son enthousiasme, et de la pureté de ses intentions.

Des affaires de famille m'ayant alors appelé à Kœnigsberg, j'y entendis, comme dans quelques villes où j'ai passé, d'autres récits de cures merveilleuses, de rechutes et d'effets très-contradictoires. Mais les savans, les praticiens les plus distingués ne parlent guère qu'avec réserve et hésitation des grands phénomènes attribués au magnétisme. M. Heim, M. Formey, M. Kluge lui-même m'ont paru plutôt gémir des abus auxquels il donne lieu entre les mains sans vocation, que compter sur des résultats satisfaisans. M. Hufland, communiquant à une société de médecins assemblés chez lui l'analyse d'un ouvrage de M. Stieglitz, d'Hanovre, qui ne laisse que des doutes à ce sujet dans l'esprit de ses lecteurs; cet homme célèbre, d'une impartia-

lité reconnue, laissa entrevoir le besoin de recourir à des mesures de police contre certains magnétiseurs. Déjà il en a été pris depuis long-tems à Vienne, et dernièrement à Copenhague. On avait nommé à Berlin une commission, où se trouvait M. Erman, l'un des hommes les plus capables de ces sortes de recherches; les expériences faites à l'hôpital de la Charité eurent peu de succès, à ce que m'ont assuré plusieurs commissaires, et les papiers s'étant égarés durant la guerre, il n'en a plus été question. Le bruit courut, pendant mon séjour, qu'on allait nommer un professeur de magnétisme à l'Université, et les voix s'élevèrent assez hautement pour le désapprouver. Aussi, quoiqu'il ne manque pas en France de personnes assez disposées à jeter du ridicule sur cette facilité qu'on a en Allemagne à admettre tous les genres de recherches, je me plais à vous dire que j'ai retrouvé dans ma patrie trop de bon sens, trop de solide jugement pour qu'on ne sache pas apprécier les choses à leur juste valeur.

Pour mon compte, je me trouve, sur le magnétisme, au même point qu'après mes premiers voyages, entrepris il y a vingt-quatre ans, au sortir de l'Université. J'eus beau

prendre des leçons d'un élève de Mesmer, d'un autre de la société de Strasbourg, et conférer à Brème avec M. Wienhold, qui a, plus que personne, contribué à répandre le magnétisme en Allemagne, je n'eus jamais le bonheur de voir un organe faire la fonction d'un autre, de voir lire une lettre posée contre l'estomac, ni d'apprendre, sans le secours de l'anatomie, ce qui se passe dans l'intérieur du corps. J'eusse pourtant désiré savoir d'un somnambule, par exemple, comment la boisson passe si vite de l'estomac dans les reins et la vessie, ainsi que d'autres petites bagatelles semblables que l'anatomiste cherche vainement à découvrir. Mais non, on citait des miracles qu'on ne pouvait reproduire; on opérait sans précision sur des maladies simples ou compliquées; on opérait diversement dans les mêmes cas, en admettant divers agens, sans proportion appréciable, etc., etc. L'état des choses est toujours le même, et que de faits incertains le respect humain laisse encore s'accréditer! Un célèbre médecin de Brème, dont le témoignage est souvent invoqué par M. Wienhold, m'a avoué en particulier qu'il était loin d'admettre les preuves et les conséquences des phénomènes

cités par cet auteur, vrais en apparence, sans être exacts et précis : mais le caractère personnel de cet homme estimable lui imposait trop pour le contredire publiquement. C'est le cas dans lequel nous nous trouvons souvent dans le monde. J'ai le plus vif, le plus sincère désir de croire aux effets extraordinaires du magnétisme par respect pour le témoignage de M. Deleuze, et j'éprouve une grande satisfaction à rendre à sa personne cet hommage public ; mais ces considérations assurent-elles la marche de la science?

D'un autre côté, les amateurs qui font un devoir au médecin de s'occuper lui-même de ces recherches, se doutent-ils plus des difficultés de l'entreprise que de l'insuffisance de leurs observations? Sans doute les sciences physiques nous ont fait connaître des agens latents et invisibles ; mais nous ne connaissons pas assez l'étendue de ces agens, et il se trouve dans l'homme un mélange réciproque de forces vitales, morales et intellectuelles qui compliquent prodigieusement la question. Ces spasmes et ces paralysies, ces combinaisons promptes et imperceptibles de l'imagination, qui dans l'homme éveillé même ont quelque chose de divinatoire, et

ce repos de certaines facultés dans les rêves ou dans le sommeil du somnambule, proviendraient-ils de la même cause? Le sommeil commandé avec le ton ferme et la mine rébarbative de M. l'abbé Faria, à des malades qui dorment en effet, ou du moins en font semblant; ces ennuis, cette langueur douce et somnifere qu'inspirent les manipulations d'un vieillard à l'enfant que cela dispense d'aller à l'école; le succès de cet autre qui peut faire dans le monde la réputation d'un naturel ou même d'une maladie extraordinaire, chose qui ne déplaît à aucun de nous; l'ascendant d'un richard puissant, dont peut profiter une personne d'ailleurs innocente; et ces chaleurs sympathiques enfin, produites à volonté par un homme imposant : tout cela tiendrait-il également à cette force occulte que nous appellerons magnétisme animal, à-peu-près comme, au dire de Toinette, toutes les incommodités du malade imaginaire tenaient aux poumons? Je ne vois pas trop, au reste, ce que nous aurons gagné lorsque, à l'exemple de M. Kluge, nous aurons réuni toutes les rêveries, tous les faits incomplets consignés dans les annales des siècles, aux expériences

abandonnées pour le moment d'un illustre voyageur sur l'atmosphère des nerfs et sur le galvanisme ; le tout, afin de rendre probable une force nouvelle dont on cherche la réalité.

Vous voyez donc, Monsieur, que nous en sommes encore à chercher cette nouvelle force occulte que chacun croit produire d'une manière différente; les effets qui en résultent ne sont nullement identiques, et peuvent se déduire de causes bien éloignées. Dans l'incertitude de la découvrir, de l'isoler, de la maîtriser pour l'appliquer à la médecine, devons-nous confondre de nouveau toutes les maladies, comme dans l'origine de l'art, pour nous attacher uniquement à la recherche d'un prétendu remède universel, capable de remettre en équilibre et les nerfs et les parties désorganisées? Autant vaudrait-il dire aux chimistes d'oublier les corps distincts et élémentaires qu'on a découverts, pour se rejeter sur la pierre philosophale. Si l'on prétend qu'on peut bien employer les médicamens, les remèdes connus, pourvu qu'on en apprenne l'application des somnambules, qui parlent comme aussi infaillibles que l'oracle de Delphes, et sont doués, par

leur maladie même, d'un esprit tout-à-fait divinatoire, je répondrai qu'il n'est pas besoin pour cela de manipulations si divergentes : les médecins n'ignorent pas combien ressemblent à des rêves les combinaisons extravagantes des gens exaltés, malades ou malheureux. On ne croira probablement pas qu'il faille passer par-là pour arriver à cette force d'ame qui fait vaincre les maladies par la seule volonté, par les seules intentions qu'on s'est dictées soi-même ; ce qui ne serait pas absolument improbable dans quelques cas particuliers. En dernière analyse, ce qu'il y a de physique dans les manipulations en divers sens pour produire le sommeil, reste encore à préciser; mais je penche à croire que l'explication de la plupart de ces phénomènes est plutôt du ressort de la psychologie.

Depuis mon retour à Paris, j'ai trouvé dans les salons des baquets de nouvelle façon, sans contredit charmans, tant pour l'élégance des formes que par la manière aimable dont on en jouit. On y répand des odeurs suaves ; des tuyaux, des tubes de verre courbés s'adaptent par de petits trous au réservoir commun, et donnent à toute une société

le plaisir de respirer la fumée magnétique à peu près comme on fume une pipe de tabac. Une femme intéressante peut vous procurer quelquefois l'avantage de respirer par le même tube qui l'a animée, et Dieu sait qu'elles découvertes résulteront du somnambulisme où doit vous plonger ce délicieux passe-tems. Après tous les voyages, avouez que, pour tout ce qui peut attirer l'attention ou offrir des distractions, il n'y a rien dans le monde qui soit comparable à Paris, et vous avez eu grand tort de m'engager à entretenir le public de ce qui se passe ailleurs.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur et très-honoré confrère, votre dévoué serviteur,

M. Friedlander, D. M.,

Rue Neuve-Saint-Augustin, n°. 4.

(Extrait de la *Gazette de Santé*, du 1er. Janvier 1817.)

OBSERVATIONS

RELATIVES A LA LETTRE

DE M. FRIEDLANDER,

Sur l'état actuel du Magnétisme animal en Allemagne.

On lit dans le premier Numéro de la Gazette de Santé (an 1817), une lettre de M. Friedlander au rédacteur de ce journal, sur l'état actuel du magnétisme dans plusieurs parties de l'Allemagne. L'auteur, qui vient de faire dans ce pays un voyage très - rapide, commence par exposer succinctement l'histoire d'une malade qu'il a vue à Hambourg, et qui, depuis plusieurs mois, suivait inutilement un traitement magnétique, auquel il l'a engagée à renoncer. Passant ensuite à Berlin, où l'on s'occupe du magnétisme avec plus de zèle et plus de succès que partout ailleurs, il décrit ce qu'il a cru y observer; il expose, ou plutôt il interprète l'opinion des médecins les plus estimés de cette capitale; il donne

enfin son avis particulier; et, s'appuyant sur des considérations générales, il cherche à nier la plupart des effets du magnétisme, en attribuant à la force de l'imagination ceux dont il est obligé de convenir.

L'inexactitude des faits rapportés dans cette lettre, et les fausses conséquences qu'on en tire, m'engagent à répondre à l'auteur. Je n'ai point l'intention d'entrer dans des controverses sur la réalité des effets du magnétisme, sur les méthodes employées pour en faire usage, ni sur l'application qu'on en fait au traitement des différentes maladies; ces divers objets ont été traités dans un si grand nombre d'écrits, qu'il me paraît inutile de les discuter de nouveau; mais je crois devoir à la science et à la vérité de rectifier des récits dont l'inexactitude écarte la lumière d'une doctrine qui a tant besoin d'être éclaircie, et de repousser une satire d'autant plus déplacée, qu'elle tend à jeter du ridicule sur des objets qui, par leur nature, doivent être traités d'une manière sérieuse et même sévère.

Elevé à Berlin, où je me suis livré pendant cinq ans à l'étude de la médecine, je n'ai rien négligé pour m'instruire de ce qui est relatif à cette science, et je crois pouvoir éclairer les savans et les hommes de lettres sur des faits pour la plupart défigurés dans la lettre de M. Friedlander.

L'institut de M. Wolfart, professeur à l'université de Berlin, est l'objet principal des descriptions et de la satire de M. Friedlan-

der. Il a été fondé il y a dix à onze ans, et depuis cette époque il s'est accru et a obtenu plus de succès chaque année.

La découverte de la propriété qu'a l'agent désigné sous le nom de *fluide magnétique*, de passer dans les corps non organisés, de s'y fixer pendant un certain tems, et de repasser de là dans l'organisme humain, a fait imaginer les appareils connus sous le nom de *baquets*. Ce sont des vases isolatoires, remplis d'eau magnétisée par un procédé semblable à celui par lequel on magnétise les hommes, et qui sont en quelque sorte des réservoirs du fluide magnétique : des conducteurs en fer ou en acier, sortant de l'eau, dirigent ce fluide sur les malades placés autour du baquet.

La nécessité de multiplier les secours du traitement magnétique a déterminé à avoir recours à ces appareils ; car un seul magnétiseur ne pouvait avoir assez de force ni assez de tems pour magnétiser un grand nombre de malades. L'expérience en a perfectionné l'usage, et le luxe qui s'introduit partout, même dans les simples foyers de la science, leur a donné une élégance sous laquelle nos sceptiques ont cru découvrir du mystère et de la charlatanerie. Les baquets de M. Wolfart ont d'abord été construits de la manière la plus simple ; ceux d'autres médecins, soit de Berlin, soit des villes moins considérables de l'Allemagne, le sont encore, c'est-à-dire qu'ils ne sont autre chose que des vases remplis d'eau magnétisée, et garnis de conduc-

teurs d'acier. Dans le cours de sa pratique, M. Wolfart a ajouté à cet appareil quelques accessoirs, les uns indifférens, les autres utiles pour la circulation du fluide. Il a renfermé le vase d'eau dans une armoire d'acajou, que M. F... se plaît à comparer à un autel, comme il compare à un sanctuaire un appartement semblable à tout autre. Un conducteur d'acier est plongé perpendiculairement au milieu du vase, et des cordons de laine d'environ trois lignes de diamètre sont attachés à ce conducteur. Les malades prennent ces cordons et en entourent les parties du corps dans lesquelles ils croient que réside le siége du mal. M. Wolfart pense qu'ils ajoutent à l'effet de l'appareil en conduisant le fluide qui émane du réservoir. Ils ne sont pas de soie, comme le dit M. F..., mais de laine; car, selon M. Wolfart, la soie n'est pas propre à propager le fluide magnétique. Quant aux fils d'archal dont parle encore M. F..., il n'en existe point dans l'appareil, et sa mémoire ne lui a pas été fidèle en lui présentant une communication établie entre les diverses parties de l'appartement: cela ne serait d'aucune utilité. La partie supérieure de l'armoire en acajou, au-dessus du baquet, offre un espace vide qu'on remplit de laine de mouton. Cette laine se charge du fluide magnétique; on s'en sert dans plusieurs maladies locales, pour porter sur la partie affectée l'influence continuelle du magnétisme. Au-dessus de l'appareil, M. Wolfart a suspendu un globe de

verre mis au tain comme une glace, qui, communiquant par un cordon de laine avec le conducteur central, participe aux propriétés de la machine. Il croit, avec plusieurs magnétiseurs, que le magnétisme se propage par irradiation, à peu près comme la lumière, qu'il s'accumule dans le globe, et qu'il en est réfléchi en rayons, de sorte que ses effets s'étendent en tous sens. C'est pour cela, et non pas pour servir de lustre, qu'il a ajouté un globe de verre à son appareil.

M. Wolfart se sert de ses baquets comme on s'en servait dans les premiers traitemens magnétiques. Les malades, assis à l'entour, prennent à la main les conducteurs d'acier, pour en tirer des courans, qu'ils dirigent selon leurs besoins. Ils en éprouvent à peu près les mêmes effets que des manipulations directes. La cessation de la fatigue, le sentiment de chaleur, la transpiration, tous les degrés de sommeil et de somnambulisme, enfin tous les effets qui suivent les manipulations directes ont également lieu chez les individus qui ont recours au baquet, plus ou moins, selon qu'ils sont plus ou moins sensibles à l'action du magnétisme. Je répéterais ce qui a été dit mille fois, si je voulais exposer de nouveau la suite de ces phénomènes qui, malgré une infinité d'hypothèses, sont encore inconcevables.

Pour se convaincre de leur réalité, il ne suffit pas d'une visite passagère, d'un regard superficiel: il faut un examen attentif, des re-

cherches faites sans prévention, des observations suivies. Si M. F... eût mis à cet examen l'impartialité dont il a fait preuve dans plusieurs autres parties des sciences, il n'aurait pas rendu compte des faits avec cette inexactitude qui paraît évidemment dans sa lettre ; il ne se serait pas permis une critique injuste ; il n'aurait pas cherché à détourner les médecins français de faire l'essai d'un moyen qui, dirigé par eux, produirait les résultats les plus avantageux pour les progrès de la physiologie, et pour ceux de l'art de guérir.

L'institut de M. Wolfart existe, comme je l'ai dit, depuis dix ans, et sa pratique est toujours allée en augmentant. La plupart de ses malades sont des individus qui avaient déjà épuisé les ressources de la médecine : mais cela ne donne que plus d'éclat à un agent de la nature, dont on commence seulement à connaître les propriétés, et plus de considération aux médecins qui veulent bien en étudier et en diriger l'emploi. M. Wolfart a obtenu de nombreux succès : à mesure que ses expériences se sont multipliées, la confiance du public s'est accrue ; et le nombre des malades qui se rendent à son traitement est devenu si considérable dans ces dernières années, qu'il s'est vu obligé d'en renvoyer une partie à d'autres médecins qui ont établi des traitemens semblables au sien.

Quant aux résultats des nombreuses expériences de M. Wolfart, à la méthode qu'il suit, aux théories par lesquelles il explique

les faits, c'est à lui-même à nous en rendre compte, et il ne tardera pas à le faire, aussitôt que les travaux dont il est accablé lui en laisseront le loisir. Il serait indiscret et hasardé d'anticiper sur les explications qu'il se propose de donner.

Je répondrai seulement à une chose que M. F... dit en passant, et qui pourrait donner lieu à une attaque sérieuse contre la méthode de M. Wolfart. C'est que ce médecin fait des ordonnances, et distribue des médicamens à ses malades ; de sorte que l'effet salutaire du traitement doit être attribué à la médecine ordinaire et non au magnétisme.

D'abord ces remèdes sont fort simples, et la plupart du tems ils ne sont employés que pour soutenir la confiance des malades de la classe du peuple, qui ne croient pas qu'on puisse les guérir sans leur faire prendre quelque chose. Ensuite, l'institut de M. Wolfart n'étant point destiné à faire des expériences, mais à guérir, ce médecin saisit tous les moyens que lui fournissent ses études antérieures pour arriver à ce but le plus promptement possible. Connaissant parfaitement l'effet des remèdes et l'avantage qu'on trouve à les associer au magnétisme pour combattre certaines maladies, il ne renoncera point à ce secours, pour satisfaire les gens qui veulent qu'on traite le magnétisme comme les sciences physiques, sans égard aux besoins de ceux qui se soumettent à son action. D'ailleurs, l'établissement de M. Wolfart n'était point

une clinique dans le tems où M. F... l'a visité : il n'était point sous la direction d'un médecin praticien ; et si M. Wolfart en permettait l'entrée aux curieux de notre état, ce n'était ni pour les instruire ni pour faire des prosélytes à sa doctrine ; car la vérité finit par s'établir d'elle-même. Enfin, il faut observer, et cela détruit entièrement l'objection à laquelle nous répondons, que dans le nombre des malades qui se présentent, il en est à peine un quart à qui l'on administre des remèdes internes ou externes. Il n'y a pas de doute que dorénavant M. Wolfart s'en passera tout-à-fait. Son institut étant élevé au rang d'une clinique médicale destinée à l'instruction, le magnétisme doit y être employé seul pour conserver la pureté des expériences : mais aussi, il sera obligé de renvoyer à un autre traitement ceux des malades pour qui il jugera utile de joindre quelques remèdes au magnétisme.

Quant au crédit dont jouit le magnétisme à Berlin, comme moyen curatif, on peut dire qu'il augmente tous les jours, et que les médecins les plus estimés de cette ville le mettent au rang des remèdes les plus efficaces. On est très-loin de le regarder comme un remède universel, et l'on s'abstient de l'employer dans les affections légères qui cèdent facilement aux moyens de la médecine : mais des exemples nombreux, des observations recueillies de toutes parts, ont enfin mis hors de doute qu'il offre un secours puissant dans

différentes maladies, et qu'il est inappréciable dans quelques-unes qui sont au dessus du pouvoir de la médecine. Il arrive souvent que MM. Hufeland, Heim, Formey et autres médecins distingués, envoient à l'institut de M. Wolfart des sujets qu'ils avaient traités sans succès pendant un tems considérable; et ces malades en sortent guéris par le seul effet du magnétisme. Ces cas ne sont pas rares; j'en ai souvent été témoin, et tous ceux qui habitent Berlin peuvent s'en assurer. Que le magnétisme ne guérisse pas toujours, que même, dans certains cas, il ne paraisse avoir aucune influence, c'est ce dont on ne saurait disconvenir : mais nous ne sommes malheureusement pas plus avancés avec la plupart des autres remèdes de notre art; nous ne connaissons pas leur manière d'agir; nous ne pouvons déterminer avec certitude l'effet qu'ils vont produire; nous échouons mille fois en les employant dans des maladies dont la nature n'est pas plus connue que celle du remède. Aussi les médecins de Berlin, qui, pour la plupart, ont recours au traitement magnétique dans certains cas, ne sont point encore d'accord sur l'étendue de son efficacité. Quelques-uns veulent l'appliquer, sans distinction, à toutes les maladies internes; d'autres en bornent l'usage à des cas déterminés. Mais, à cet égard, le magnétisme éprouve le sort de tous les autres remèdes, qui tantôt montent, tantôt descendent dans l'opinion des médecins. M. Hu-

feland a trop souvent et trop clairement exposé lui-même sa façon de penser, pour que personne ait le droit de l'interpréter : il reconnaît l'efficacité du magnétisme ; il le range parmi les remèdes les plus puissans dans sa matière médicale, et l'on ne conçoit pas que M. Friedlander ait l'air de l'ignorer. M. Heim, M. Formey et d'autres médecins célèbres pensent à peu près de même : quelques-uns ne peuvent encore se résoudre à admettre l'existence d'une force qu'ils ne conçoivent pas ; mais, en général, on est trop sage et trop modeste pour juger et condamner ce qu'on ne connaît que très-imparfaitement.

Quant au public, il se range ordinairement du côté des médecins les plus estimés. La grande majorité est maintenant instruite des effets du magnétisme, et des phénomènes admirables dont il est quelquefois accompagné. L'affluence des malades au traitement magnétique de M. Wolfart, et à celui de quelques autres médecins, prouve assez la confiance qu'on y a. Des personnes d'une haute considération ne dédaignent pas de s'instruire de ce que la nouvelle doctrine offre d'intéressant et de remarquable ; mais aussi on a eu soin d'écarter les pratiques mystérieuses et le charlatanisme qui, dans d'autres pays, ont été si nuisibles à la propagation de cette découverte. Personne ne pense à établir un traitement magnétique pour faire sa fortune. A Berlin, comme dans la plus grande partie de l'Allemagne, l'amour désin-

téressé de la vérité et la rigueur des principes règnent dans l'empire des sciences.

Le gouvernement prussien n'a pas été indifférent aux progrès que la doctrine du magnétisme faisait vers sa perfection. Trop éclairé pour ne pas sentir tous les avantages que sa protection procurerait à la science et aux individus, mais trop circonspect pour ne pas prévoir les abus qui auraient pu les contre-balancer, il a pris des mesures propres à favoriser les uns et à empêcher les autres. La pratique publique du magnétisme à été interdite à tout individu qui n'est pas instruit dans les principes de la médecine, et qui n'a pas reçu une approbation spéciale de la commission chargée d'examiner la capacité des médecins. Par cette mesure, on n'a plus rien à craindre d'un instrument qui, dans les mains des ignorans, des enthousiastes et des charlatans, aurait pu devenir nuisible à l'ordre social. D'un autre côté, le Gouvernement a élevé le magnétisme au rang des sciences qui doivent faire partie de l'instruction publique: il a nommé M. Wolfart professeur ordinaire de la Faculté, et directeur d'une clinique magnétique qu'il a ajoutée aux nombreux établissemens d'utilité publique qui existent à Berlin. Le magnétisme est donc mis sous les yeux des gens de l'art, qui pourront en apprécier les avantages et les inconvéniens, et séparer ce qu'il peut y avoir d'illusoire ou d'exagéré de ce qui est d'une vérité incontestable.

La pratique du magnétisme est plus ou moins connue dans le reste de l'Allemagne : j'en ai parcouru une partie, et j'ai trouvé qu'on s'en occupait, en général, avec assez de zèle et d'impartialité. À Vienne, elle avait été défendue par le Gouvernement ; elle fut cependant toujours exercée, et même assez publiquement. Dans le tems du congrès, on fit plusieurs expériences magnétiques en présence des augustes étrangers qui y étaient réunis, et elles réussirent à leur entière satisfaction. Enfin, l'été dernier, la défense fut entièrement levée par un décret du gouvernement; et la pratique du magnétisme fut confiée à des médecins, particulièrement approuvés pour cet objet. M. F... paraît ignorer cet acte, puisqu'il n'en fait pas mention dans sa lettre. Il ignore sans doute aussi que le roi de Suède vient d'envoyer à Berlin un médecin distingué, pour s'instruire chez M. Wolfart; et que l'empereur de Russie y a de même envoyé M. Stoffregen, premier médecin de l'impératrice. D'autres médecins étrangers s'y sont rendus de leur propre mouvement, et dans les mêmes vues. Cela prouve assez que, dans les pays du Nord, on ne regarde pas le magnétisme comme une chimère.

Au reste, il est tems de suspendre les disputes sur la réalité d'une chose qui depuis trente-cinq ans occupe l'attention publique. Rien n'est plus facile en médecine que de raisonner, comme le rappelle si souvent M. Pinel, mais rien n'est moins utile ; rien même

ne tend plus à écarter les observations pures et les expériences exactes. C'est malheureusement ce qu'on peut remarquer dans le magnétisme. Tout le monde s'arroge le droit de raisonner et de décider, on s'épuise en argumens *à priori* tirés des principes de la physiologie ; mais personne n'examine les faits, personne ne se livre à des recherches exactes et continuées. Demandez à ces raisonneurs qui remplissent les journaux de médecine et les journaux littéraires de leurs satires et de leurs déclamations, s'ils se sont appliqués sérieusement à étudier la doctrine qu'ils attaquent ; vous n'en trouverez peut-être pas un qui puisse fonder ses assertions sur des expériences qu'il ait faites lui-même. La plupart d'entr'eux dédaignent même d'acquérir quelques lumières sur l'objet contre lequel ils sont prévenus. Depuis les premiers mémoires de M. le Mis. de Puységur, imprimés en 1784, jusqu'à nos jours, il a été publié, soit en France, soit en Allemagne, un grand nombre de recueils de faits. Plusieurs de ces faits peuvent avoir été mal observés ; mais il en est beaucoup qui sont hors de doute. Les ouvrages de MM. Wienhold, Gmelin, Kluge, et plus récemment celui de M. Deleuze, présentent un corps de doctrine dans lequel on ne trouve pas un mot qui soit en contradiction avec l'état actuel des sciences physiques. Les phénomènes y sont exposés sans exagération ; les preuves discutées avec impartialité : cependant les antagonistes du magné-

tisme reproduisent les objections qui y sont réfutées ; s'ils ont pris la peine de les lire, bien superficiellement et avec une singulière prévention : s'ils les citent, c'est en rapportant quelques phrases qui, séparées de ce qui précède et de ce qui suit, peuvent prêter au ridicule. Je ne sais s'il y a de la bonne foi dans cette méthode, mais il y a sûrement beaucoup de légèreté ; et ce n'est pas ainsi qu'on parviendra à des résultats positifs.

Le magnétisme a eu le malheur de tomber, dès sa naissance, entre les mains de particuliers entièrement étrangers aux principes de la médecine et de la physiologie. Quelques-uns en ont abusé pour leur intérêt, et ont profané une doctrine qu'ils n'étaient pas appelés à professer ; ils ont même obscurci la vérité par les prétentions de la charlatanerie. Les médecins, au contraire, se sont retirés à mesure que les empyriques gagnaient du terrain : ils ont abandonné la pratique du magnétisme, et ils ont cherché à le discréditer. Il en est résulté que pendant long-tems l'observation des phénomènes a été abandonnée à des hommes qui n'étaient pas assez instruits pour en apprécier les circonstances, pour les lier et les comparer aux autres phénomènes de la nature. On en est encore à constater des faits qui ont été vus mille fois, à chercher les lois d'après lesquelles ils se reproduisent, à discerner ce qui appartient au principe nouvellement découvert de ce qui dépend de causes différentes. Les sciences

qui s'occupent des propriétés physiques des corps bruts, ont pris une autre marche. L'électricité, le galvanisme, le magnétisme minéral ont été étudiés, et quoique les phénomènes qu'ils présentent ne soient ni moins singuliers ni moins inexpliquables que ceux du magnétisme, on n'a pas négligé de les examiner, de les constater et de les coordonner. Le contraire a lieu pour le magnétisme. On raisonne, on discute, mais on n'examine pas: on juge sans avoir observé; les conclusions précèdent les expériences au lieu de les suivre; et combien de préjugés, combien de préventions, combien d'intérêts individuels se mêlent à ces conclusions! On ne saurait les méconnaître lorsqu'on lit les jugemens répandus dans les feuilles périodiques. Si les médecins et les beaux esprits (car les beaux esprits se mêlent aussi de raisonner sur la médecine) voulaient s'appliquer à étudier la doctrine qu'ils combattent, la vérité ne tarderait pas à se découvrir à leurs yeux, et on les entendrait peut-être alors donner au magnétisme des éloges aussi exagérés que le sont maintenant leurs critiques.

C. Oppert,

Docteur en Médecine et en Chirurgie.

P. S. Mes observations étaient imprimées, lorsqu'on m'a communiqué une lettre de M. le comte de Loewenhielm, ministre plénipotentiaire du roi de Suède auprès de l'em-

pereur de Russie. Cette lettre est datée de Stockholm, 7 octobre 1816; et la personne à qui elle est adressée m'a permis d'en transcrire l'article suivant :

« J'ai oublié de vous dire qu'à Berlin le magnétisme, connu sous le nom de *mesmérisme*, est en honneur bien autrement que chez vous, et même chez nous. Le roi de Prusse vient de nommer M. Wolfart professeur à l'Académie pour le mesmérisme, et il a fondé en même tems un hôpital de cent lits pour les blessés, qu'on doit y traiter exclusivement avec le magnétisme....

» Je viens d'apprendre par M. de Cederschœld, médecin très-distingué de Stockholm, que j'ai fait envoyer à Berlin aux frais de la cour, que M. de Stoffregen, médecin de l'impératrice de Russie, et M. Malfatti, médecin de la cour de Vienne, sont également envoyés pour s'aboucher avec M. Wolfart, et prendre connaissance de son système-pratique avec le baquet, système basé sur les principes d'une saine science médicale. »

BIBLIOTHÈQUE

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

MÉMOIRES

DES MEMBRES CORRESPONDANS.

Cure d'une maladie chronique compliquée.

(SUITE ET FIN.)

Le vendredi 9 décembre, au matin, la somnambule me dit dans son sommeil qu'elle était aussi bien qu'elle pouvait l'être, que son abcès avait rendu la veille au soir une pleine tasse de sang noir, que sa guérison faisait des progrès, et qu'elle avait senti un grand soulagement dans le reste de la soirée. Je lui présentai ensuite une lettre que j'avais reçue le jour d'auparavant, en lui demandant ce qu'elle

en pensait et si elle pourrait voir la santé de la personne qui l'avait écrite. Elle prit la lettre, puis me toucha la main et me dit: Cette lettre ne vous a pas occasionné de peines, mais elle ne vous a pas donné beaucoup de satisfaction. J'ajoutai : Cette femme n'est pas des mieux portantes. Elle répondit avec un ton d'exclamation: Quoi, cette femme! mais c'est un homme, et son estomac est très-dérangé. Je puis assurer que ces différentes réponses étaient extrêmement justes. Un homme qui était présent voulut avoir de la somnambule une consultation sur sa santé. Après lui avoir tâté le pouls, elle lui dit: Vous vous êtes fait beaucoup de mal en travaillant trop; vous avez la rate et l'enveloppe des entrailles bien endommagées : prenez deux onces de sang de bouc, délayez-les dans une demi-chopine de vin blanc, que vous avalerez le matin. Vous vous remettrez ensuite au lit chaudement pour suer; vous répéterez ce remède trois fois. Buvez aussi beaucoup d'eau magnétisée. C'est tout ce que j'ai à vous dire. Le malade s'étant retiré, la somnambule me dit tout bas : Cet homme est attaqué d'étisie; il ne vivra pas long-tems. Dans la séance du 10 décembre au matin,

la malade a dit qu'elle éprouvait encore des douleurs au côté, et que le sac de son abcès n'ayant pas encore entièrement disparu, il était indispensable de le presser de nouveau pour en détacher un morceau. Ce sont les expressions de la somnambule. Je frissonnai en l'entendant ainsi parler. Je me rappelais les cruelles souffrances qu'elle avait éprouvées l'avant-veille, et je lui dis : Pourquoi faut-il que je vous serve encore de bourreau? La malade parut très-affligée de ma réponse; elle me conjura avec tant d'instances, que je consentis à cette terrible opération, qui s'exécuta avec les mêmes circonstances. Revenue de son évanouissement, elle dit qu'il venait de se détacher un morceau assez gros du sac de son abcès, et m'exhorta à la patience et au courage, en m'assurant qu'elle avançait toujours au terme de sa guérison. Dans le reste de la séance, beaucoup de malades entrèrent pour consulter cette somnambule; elle s'exprima, comme à son ordinaire, d'une manière si juste et si précise, que ceux qui étaient l'objet de ses avis en restaient saisis d'étonnement. Le 11 décembre, je me rendis chez la malade à deux heures après-midi; elle me dit que son frère

désirait la consulter. Ayant mis la somnambule en crise, je fis entrer son frère, auquel je fis tenir le bout de ma canne, tandis que j'avais l'autre bout dans la main droite, et je magnétisai la somnambule de la main gauche. Après quelques instans, elle s'écria : Qu'est-ce que je sens? Il y a quelque chose qui m'incommode. Puis observant un moment de silence, elle dit, en élevant la voix : Je sais à présent de quoi il s'agit; vous touchez un homme qui a les poumons bien endommagés; il y en a déjà large comme la moitié de la main de gâté. Il faut qu'il se purge, et qu'il prenne de ma tisane, faite avec des figues, raisins, orge et réglisse. S'il ne le fait, il ne vivra pas un an. Je la consultai ensuite d'abord pour ma propre santé, et après sur celle de madame d'Agris, qui était absente, mais dont je venais de recevoir un petit flacon d'eau que cette dame avait porté plusieurs heures sur son estomac. Sans entrer ici dans les détails de ces deux consultations, je ne puis m'empêcher de répéter que les réponses de la somnambule se sont encore trouvées d'une justesse admirable. J'allais terminer la séance, lorsque la malade me dit : Monsieur, je vous en supplie, ne me quittez

pas ; il me reste encore, ainsi que je vous l'ai dit il y a quelques jours, un abcès qui ne peut se crever que par une pression semblable aux précédentes. Je crois inutile de décrire ici tout ce qui se passa dans cette opération. Elle eut lieu d'une manière encore plus effrayante que les deux autres ; et quoi que j'y fusse en quelque sorte accoutumé, l'évanouissement que cette malheureuse éprouva après des douleurs violentes, me représentait tous les symptômes de la mort. J'employai l'eau de Cologne pour la faire revenir ; mais étant revenue à elle, quelle fut ma surprise de lui entendre dire : Monsieur, je ne suis pas aussi malade que vous le pensez ; tout va bien. Je l'éveillai aussitôt, parce que j'étais pressé de retourner chez moi.

Le lundi 12 décembre, je trouvai la malade souffrante ; je l'interrogeai dans son sommeil ; elle me répondit qu'elle avait éprouvé un bon effet de l'opération de la veille ; que l'abcès qu'elle avait fait percer avec tant de violence dans la soirée précédente, était plus gros qu'un œuf ; qu'il en était sorti beaucoup de sang et de pus par les voies ordinaires. Une personne digne de foi, qui assistait la malade, m'a dit avoir vérifié ce

fait de ses propres yeux. La somnambule ajouta que la plaie de ce dernier abcès était très-ulcérée, et elle s'ordonna beaucoup de jus de framboise pour en appaiser l'irritation. Je lui demandai : Ne me gardez-vous pas encore quelqu'autre accident secret qui paraîtra au moment où je croirai tout fini? — Je vous réponds bien, monsieur, que non; aussitôt que mes deux plaies seront cicatrisées, vous serez entièrement débarrassé de moi; et, avec la grace de Dieu, je serai en état, en travaillant, de gagner ma vie.

Vers la fin de la séance, M. le curé de St.-Pierre étant arrivé, je le priai de continuer, en mon absence, de magnétiser la malade, et je partis pour Jonchersdorff.

Le 13 décembre, je me rendis chez la malade à deux heures après midi. Elle me dit, dans son sommeil, que ses deux plaies intérieures, celle du côté et celle du bas-ventre, lui donnaient la fièvre, et que le jus de framboise lui était toujours nécessaire. J'observerai, en passant, que cette somnambule a toujours continué de prendre avec exactitude les différentes potions qu'elle s'ordonnait. J'éveillai la malade, et je la laissai seule; à mon retour, j'y trouvai M. le curé de St.-

Pierre ; il était en compagnie d'un apothicaire et d'un médecin, MM. ***, qui étaient venus, par curiosité, voir cette somnambule. Je la fis entrer dans son sommeil magnétique, et étant interrogée, elle dit, en présence des assistans : Il s'est détaché, par ma dernière opération, un morceau du sac de mon abcès du côté gauche ; ce morceau, qui est gros comme la moitié du doigt, tient à une pellicule qui ne se rompra que par un nouvel effort ; donnez-moi du vin sucré magnétisé pour avoir des forces, afin de commencer tout de suite une nouvelle pression. Les observations que ma répugnance pour cette douloureuse pression me suggéraient, furent inutiles. J'y consentis, et je proposai à la malade de me faire aider par le médecin, pour contenir l'hernie, qui pouvait se rouvrir au milieu des efforts causés par la pression. La somnambule y montra beaucoup de répugnance. Je la menaçai de m'en aller, ce qui la rendit plus soumise, et le médecin lui prêta ses soins de bonne grace. L'opération eut lieu avec les apprêts déjà décrits, et nous offrit les mêmes scènes de souffrance, de spasmes et d'évanouissement. Revenue à elle, la malade annonça qu'elle

était bien soulagée. On verra, dans la séance suivante, combien furent satisfaisans les effets de cette forte pression.

Le 14 décembre, à dix heures du matin, la somnambule me répondit, dans son sommeil, qu'elle était bien soulagée, et qu'elle avait eu, par la voie des règles, une évacuation abondante de sang et de matières. Elle s'ordonna du jus de framboise et du sirop de violette, qu'elle prit à fréquentes doses. Dans la suite de cette séance, comme elle continuait de souffrir, je lui demandai : Espérez-vous vous tirer de là ? — Quelle demande! me répondit-elle ; parce que je souffre, vous êtes encore agité par l'inquiétude ; j'ai commandé ce matin au cordonnier une paire de souliers dont je ferai usage, et, s'il plaît à Dieu, j'espère bien en user encore quelques autres : je suis pourtant très-affligée que ma guérison vous coûte tant de peines et de fatigues. Je lui dis : Il fait bien mauvais tems, sera-t-il nécessaire que je revienne demain? Après un moment de silence, la somnambule, poussant un soupir et versant des larmes, prononça ces deux seuls mots : Oh! monsieur. Je vous entends, lui répondis-je. Je la consolai alors, et lui promis de revenir.

Le jeudi 15 décembre, la somnambule me dit dans son sommeil : Je me trouve bien ; mais le côté me fait toujours grand mal. Ce morceau de chair qui s'est détaché hier est encore adhérent ; il me fait beaucoup souffrir : il faut absolument que je le fasse partir aujourd'hui. Je lui représentai que ce morceau de chair pourrait, avec un peu de patience, tomber de lui-même, et qu'en excitant de si grands efforts, elle s'exposerait à un danger véritable. Elle répondit : Non, monsieur, il est indispensable de renouveler la pression, telle douloureuse qu'elle puisse être, afin de faire tomber cette portion du sac de l'abcès. Elle ajouta : Je souffre également, monsieur, de vous voir venir tous les jours par un aussi mauvais tems ; mais continuez, je vous en supplie ; vous pouvez me guérir. Pour abréger, je dirai que la malade demanda à boire du vin pur sucré pour se donner des forces, et l'opération se fit comme les autres fois. Ses efforts furent si grands, et les signes de douleur si effrayans, que les assistans en étaient touchés jusqu'aux larmes. J'ai toujours remarqué avec étonnement que des crises aussi violentes n'éveillaient jamais cette somnambule. Lorsque la

malade fut un peu revenue à elle, je la laissai tranquille pour quelques instans, et je me mis à dire mon bréviaire. J'étais vers la fin de mon office, lorsqu'une femme, qui était assise près de la malade, me dit : Monsieur, Cécile pâlit, elle se trouve mal. J'employai alors l'eau de Cologne pour faire revenir la somnambule, et l'ayant interrogée sur la cause de son évanouissement, elle répondit : Vous avez cessé de vous occuper de moi au moment où j'en avais le plus grand besoin; si vous eussiez continué de me magnétiser, cet accident ne serait pas arrivé. J'ai cru devoir rendre compte de cette circonstance, qui sera appréciée par les magnétiseurs. En continuant de l'interroger, elle ajouta : Mes souffrances proviennent aussi de ma rétention d'urine, qui, dans ce moment, m'incommode beaucoup. — Pourquoi n'employez-vous pas le remède que vous savez? — Il faut que mon côté se guérisse avant, car ce remède y est contraire; et elle a ajouté qu'elle aurait besoin d'être sondée pour être soulagée. Ce procédé fut employé en attendant les remèdes qu'elle était obligée de différer. J'éveillai ensuite la malade, et je m'absentai pendant une heure et demie.

A mon retour je trouvai la chambre de Cécile remplie de monde, les uns attirés par la curiosité, et d'autres venant demander des conseils pour leur santé. Je donnerais trop d'étendue à cette relation, si je présentais ici les consultations étonnantes de cette somnambule : je me contenterai de rapporter qu'ayant voulu magnétiser un homme des plus robustes en apparence, qui se trouvait au pied du lit de la malade, celle-ci dit, en élevant la voix : L'homme que vous magnétisez a un mauvais estomac ; il a des maux de tête, et est sujet à la colère. Cet homme ne put s'empêcher de dire tout haut : Comment cette fille, qui ne me connaît pas, peut-elle deviner aussi juste? Elle lui prescrivit quelques remèdes, lui conseilla de modérer son caractère dans l'intérêt de sa santé ; s'il lui arrivait quelques accès de colère, elle lui indiqua de plonger tout de suite ses mains dans de l'eau froide (1).

Le 16 décembre, la somnambule eut un

---

(1) On doit se souvenir que la somnambule avait conseillé le même remède pour prévenir les mauvais effets d'un grand chagrin.

évanouissement ; lorsqu'elle fut revenue à elle, je lui dis : Comment, Cécile, vous rétrogradez, ce me semble ? — Non, monsieur, j'avance au contraire vers la guérison ; mais un morceau de chair qui doit se détacher de mon côté, exige encore une forte pression. — Comment, malheureuse, vous voulez encore vous mettre à la torture ? — Monsieur, cela est de toute nécessité... L'opération eut donc encore lieu avec tous les apprêts ordinaires, et fut accompagnée de crises aussi effrayantes, et peut-être plus fortes encore que les précédentes. Dieu sans doute protégeait cette pauvre fille ; autrement on ne pourrait comprendre comment une malade, exténuée par des infirmités compliquées et invétérées, ait pu survivre à des secousses aussi extraordinaires. Elle but ensuite du jus de framboise, auquel elle trouva le goût de quinquina ; ce qui annonçait, ainsi que je l'ai déjà fait observer, que cette drogue lui était nécessaire. Elle ajouta qu'elle devait en prendre pour sa fièvre. Quelques instans après elle s'est encore trouvée mal. Lorsqu'elle fut revenue, elle me dit tout de suite : Sans doute, monsieur, vous avez mauvaise opinion de mon état ? — Assurément, lui ai-je répondu ;

je ne vous ai jamais vu si faible. — Ce n'est pas cependant pour la dernière fois ; cela m'arrivera encore aujourd'hui même, et deux fois avant que vous me quittiez. — En ce cas, il vaut mieux que je parte à l'instant. — Monsieur, vous ne me ferez pas ce chagrin ; un magnétiseur doit savoir que de pareilles crises sont très-salutaires aux malades : je voudrais que vous connussiez aussi bien que moi l'état dans lequel je me trouve ; je n'ai jamais été aussi satisfaite que je le suis dans ce moment. Je lui dis : Quelle est donc à présent la situation de votre abcès ? — Plus de la moitié du sac en est déjà parti ; le reste s'en ira en six morceaux, les uns après les autres. — Comment ! vous vous mettrez encore six fois à la torture ? — Soyez tranquille, monsieur, je suis trop avancée pour rester en arrière. — Dans la suite de cette séance elle eut encore deux évanouissemens, ainsi qu'elle l'avait annoncé. Je la fis revenir en lui administrant les mêmes secours. Elle prit enfin de la nourriture et du vin pour avoir des forces. Se sentant beaucoup mieux, je profitai du moment pour la consulter sur ma santé. Je lui demandai pourquoi le cautère que j'avais au bras ne rendait presque rien depuis quatre ou cinq

jours. Elle répondit : Je le sais ; cela ne sera rien : la raison en est que depuis quelques jours vous magnétisez des malades avec vos deux mains, pour obtenir plus d'effet ; n'y employez plus le bras à cautère, vous en éprouverez la différence. Ne pensez pas que cela vienne de moi ; je vous assure bien du contraire ; si cela eût été, je vous en aurais prévenu, car je serais au désespoir de vous causer le plus petit mal. Dans le même moment on apporta du quinquina en poudre ; j'en remis le paquet entre les mains de la somnambule : elle le mit sur son estomac, puis l'ouvrit très-adroitement, quoiqu'elle eût les yeux fermés. Elle en prit une prise entre ses doigts, et dit avec assurance : C'est du vieux quinquina ; il ne vaut plus rien, on peut le jeter ; je me garderai bien d'en prendre. Je plains bien les malades qui ne connaissent pas comme moi les drogues qu'on leur fait prendre aveuglément.

Le 17 décembre, à dix heures du matin, je trouvai une pauvre femme infirme auprès de la malade, dont elle implorait les conseils. Après avoir mis la somnambule en crise, je lui fis observer combien toutes ces consultations la fatiguaient et retardaient sa guérison.

Elle me répondit, d'un air attendri sur le sort de cette infortunée, qu'elle avait le plus grand désir de lui être utile, et me pria de lui permettre de tâter le pouls à cette femme ; ce qu'elle fit avec des manières pleines d'affection et de charité : elle décrivit la maladie avec des détails et une justesse vraiment admirables,et lui indiqua des remèdes convenables. Je ferai remarquer que Cécile, dans cette consultation comme dans toutes les autres qui précédèrent, avait toujours parlé sans hésiter, et avec plus de hardiesse que ne pourrait le faire peut-être le médecin le plus habile. Quand la pauvre femme se fut retirée, je dis à la somnambule : Il est tems maintenant que vous vous occupiez de votre propre santé. Comment va votre côté ulcéré ?— Très-bien, quoiqu'il me fasse toujours grand mal : cela ne peut être autrement ; le morceau de chair que j'ai détaché hier a rendu la plaie saignante ; il en est sorti plus d'une tasse de sang, et je dois répéter la même opération ce soir. Je lui répondis : Epargnez-vous, de grace, ces peines aujourd'hui ; demain vous ferez le tout à la fois. — Voilà, monsieur, comme il est permis de raisonner d'une chose qu'on ne voit pas ; mais pour moi qui vois très-distinc-

tement l'objet qui nous occupe, je suis sûre de mon fait. Je ne voulus pas contrarier plus long-tems la malade; et comme l'opération ne devait avoir lieu que dans l'après-dîner, je lui parlai d'autres choses, et je lui demandai ce qu'elle pensait de madame de Weh, qui était morte subitement la veille, et après avoir soupé. Cette dame paraissait jouir d'une assez bonne santé. Je l'avais rencontrée le jour précédent, sur les trois heures de l'après-midi, chez madame la prieure de ***, et je l'avais magnétisée cinq ou six jours auparavant, pour un rhumatisme à la jambe, dont elle souffrait beaucoup, et dont elle me disait être entièrement délivrée. Je dis donc à ma somnambule que cette dame ayant été fortement émue par une contrariété, elle en avait ressenti un épanchement de bile considérable, et que deux jours auparavant, c'est-à-dire le 15 décembre, il lui avait été ordonné, par un médecin, un vomitif qui avait fait beaucoup d'effet, et auquel elle croyait être redevable de sa santé. Ici la somnambule m'arrêta, et me dit: Sans doute, monsieur, ce vomitif lui a fait beaucoup d'effet; mais dites plutôt qu'il lui a causé la mort. Ce vomitif lui aurait été très-salutaire huit jours après l'épanche-

ment de bile; elle est morte parce qu'elle l'a pris trop tôt. Ce que je viens de rapporter ma paru digne d'entrer dans mon Journal, comme pouvant renfermer un avis salutaire. Dans la séance de l'après-midi, la somnambule étant dans son sommeil, a demandé à manger des betteraves, dont je lui ai vu faire habituellement usage depuis le commencement de son traitement pour sa rétention d'urine. On lui en a servi sur son lit dans une assiette ; elle en mangea avec une fourchette, tout aussi proprement que le ferait une personne ayant les yeux ouverts et parfaitement éveillée. M'étant procuré du quinquina que la somnambule s'était ordonné, je le lui présentai ; il était en morceaux. Après l'avoir tourné et retourné dans ses mains, ensuite posé sur son estomac, elle dit : Cela est bon pour la fièvre. Je lui en demandai le nom, elle répondit : Je ne sais pas le nom des drogues, mais j'en connais la propriété, et je vous prie de m'en faire prendre en poudre. — Je vous en ai déjà présenté de la même espèce, vous l'avez rejeté. — Ah ! je m'en souviens à présent, c'est du quinquina ; celui-ci est bien différent, il est bon. — Vous vous trompez, lui dis-je, l'apothicaire m'a assuré l'avoir pris

dans la même boîte. — Cela est possible, car on peut mettre dans une seule boîte des marchandises de même espèce, et cependant de deux qualités différentes. Je vous assure que je ne me trompe pas. Un moment après, ayant présenté ma main vers son côté, elle avança la sienne, qu'elle posa sur mon bras qu'elle magnétisa à plusieurs reprises, depuis le coude jusqu'aux extrémités de mes doigts, et terminait son mouvement comme si elle en faisait tomber quelque chose. Je lui en demandai la raison; elle répondit que c'était pour le fortifier, et que si elle eût connu plutôt cet effet, la guérison de sa plaie au côté s'en opérerait plus promptement; elle ajouta: Je vois présentement sortir de vos doigts des rayons bleuâtres, tandis qu'auparavant ils étaient jaunes.

J'ai cru devoir rendre compte fidèlement de toutes ces particularités, comme pouvant offrir des observations utiles.

La somnambule parla ensuite de la nécessité de recommencer sur son côté l'opération douloureuse de la pression. Elle me faisait frémir toutes les fois qu'elle l'exigeait. Je fus encore obligé d'y consentir, et l'opération eut lieu avec des circonstances aussi effrayantes

que celles dont j'ai déjà fait mention. Après un évanouissement de quelques instans, la malade annonça qu'elle se sentait bien soulagée. Je ne revins que le lendemain 18 décembre, à deux heures après midi. Lorsque je l'eus fait entrer dans son sommeil, la somnambule me dit, avec un ton plaisant : Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé ce matin ; J'ai été me promener dans le village, et j'ai rencontré M. ***, qui a paru bien étonné de me voir dans la rue. Il avait souvent dit à ses amis qu'il boirait le Rhin lorsque vous réussiriez, par le magnétisme, à me remettre sur pied. Je l'ai appelé, et je lui ai dit : Monsieur, vous avez une forte entreprise à exécuter : me voici debout, et maintenant c'est à vous à boire le Rhin, etc., etc.

Je laissai pendant quelque tems la somnambule s'égayer tout à son aise ; sa bonne humeur annonçait le retour de sa santé. J'interrompis cependant ce somniloque, en lui disant : Ce n'est pas tout, votre guérison n'est pas encore complète ; comment va le côté ? —Il me fait toujours souffrir ; il y a encore une portion du sac de l'abcès qui est adhérente ; je la ferai partir aujourd'hui.—Combien vous restera-t-il donc d'opérations pareilles à re-

commencer ? — Encore cinq. — Une heure environ après ce colloque, la somnambule but du vin pur pour se donner des forces, afin de recommencer la pression de son côté. Plusieurs femmes qui étaient présentes aidèrent la malade dans cette opération douloureuse, et furent très effrayées de la voir souffrir d'une manière aussi violente.

Je revins le lendemain 19 décembre, à dix heures du matin, et je demandai à la somnambule si elle pouvait se passer de moi dans la matinée. Elle répondit : Cela est impossible ; votre présence est nécessaire pour m'aider à arracher ce matin un morceau de chair qui est adhérent à mon côté. Elle but ensuite un verre de vin pur, pour se donner des forces, et répéta l'opération terrible de la pression. Dans la séance de l'après-midi, elle demanda encore du vin pur. Quoi ! lui dis-je, allez - vous devenir ivrognesse ? — J'ai besoin de force pour recommencer aujourd'hui la pression de mon côté ; je sens que je puis la souffrir pour hâter ma guérison. Il y avait dans la chambre de la malade sept à huit personnes, tant ecclésiastiques que laïques, qui furent très-effrayées de cette terrible opération. Je revins chez la malade le lendemain

20 décembre, à neuf heures du matin. J'étais accompagné de M. Roderbourg, chirurgien. Il était envoyé de la part de M. le comte Mellet, de madame l'abbesse de ***, et de madame de Plettenberg. Je mis la malade en crise. Ce chirurgien, que j'avais déjà instruit du magnétisme, fut très-satisfait de voir, pour la première fois de sa vie, une somnambule magnétique. Il voulut l'interroger, et n'en put obtenir aucune réponse. Je le mis en rapport avec la malade, et aussitôt il entra en conversation avec elle. M. Roderbourg était incommodé, depuis huit ans, d'une fièvre quarte, dont il n'avait jamais pu se délivrer. Il consulta la somnambule, sans lui dire le sujet de sa maladie, et fut extrêmement surpris d'en entendre la définition avec une précision admirable. Cécile lui indiqua aussi des remèdes, et lui dit : Si vous n'en faites pas usage promptement, vous deviendrez dans peu de tems étique, et sans pouvoir en guérir. Ce chirurgien demanda encore à la somnambule : Pourriez-vous également connaître la maladie de ma femme ? Cécile répondit : Oui, et se mit à lui tâter le pouls. Elle détailla ensuite si parfaitement la maladie de cette femme absente, que le mari ne put s'empê-

cher d'en témoigner une surprise extrême, et il approuva les remèdes qui lui étaient indiqués. J'ajouterai ici, pour n'y plus revenir, que dans la journée suivante ce chirurgien étant revenu à la charge au sujet de la santé de son épouse, la somnambule lui dit : Comme votre femme est malade et vous aussi, vous ferez bien de coucher seul jusqu'à ce que vous soyez rétabli ; autrement, les remèdes ne produiront pas l'effet que vous devez en attendre. Je présentai à la somnambule une petite fiole d'eau que madame de Plettenberg avait portée sur sa poitrine, et lui demandai si elle pourrait s'occuper de la santé de cette dame, qui était absente. Elle y consentit, et détailla avec une telle précision la maladie et le caractère de la malade, dont elle n'avait jamais entendu parler, que M. Roderbourg, qui était son chirurgien, ne put s'empêcher d'en reconnaître la vérité. Ces consultations ayant fatigué la somnambule, nous la magnétisâmes pendant plus d'un quart d'heure alternativement, moi et le chirurgien. Quand elle fut calmée, je lui remis un autre flacon d'eau qu'une dame malade, absente, avait porté, et je lui dis : Pouvez-vous, sans faire tort à votre guérison, vous

occuper de la santé d'une dame de mes amies, au moyen de ce flacon ? — Très-volontiers, monsieur, quoique cela me fatigue ; je vous dois la vie, que ne dois-je pas à vos amis? Je vous prie cependant de me magnétiser encore en silence, pour me donner de la force. Ce que je fis pendant plus de dix minutes. La somnambule tenait toujours le flacon appliqué sur son estomac ; et, quelques instans après, elle dit avec un peu d'émotion : Il s'en faut que cette dame soit en bonne santé ; elle a le sang glaireux, il circule difficilement ; ce qui lui occasionne un grand mal-aise dans tout le corps ; elle a les poumons un peu affectés du côté gauche ; elle doit surtout éviter la vivacité et l'emportement. Il faut que la malade se fasse tirer un peu de sang au pied gauche, et, huit jours après, autant au pied droit. Dans cet intervalle, elle fera usage d'eau magnétisée. Après la seconde saignée, elle prendra deux lavemens d'eau pure magnétisée, ensuite une purgation composée d'un tiers de rhubarbe et de deux tiers de manne ; trois jours après elle fera usage d'une infusion de safran pour trois sous, dans une chopine et demie de petit-lait, avec un peu de bon vinaigre ; et pour le rétablissement de

ses poumons, elle prendra tous les matins, pendant quelques jours, tant avant qu'après son lever, deux ou trois tasses de tisane faite d'orge mondée, de réglisse, de figues et de raisins bouillis ensemble. Dans la séance de l'après-midi, la somnambule recommença, avec les mêmes apprêts, la terrible pression sur son côté. Le chirurgien que j'ai nommé plus haut y était présent, et il nous aida dans cette opération, qui fut, ainsi que les précédentes, accompagnée de grandes souffrances et d'un évanouissement.

Le lendemain 21 décembre, ce nouveau magnétiseur s'était rendu de très-bonne heure chez la malade, ainsi que nous en étions convenus. Je l'y trouvai à neuf heures du matin. Il avait mis la somnambule en crise, et son sommeil était profond. Ce chirurgien étant parti, je continuai à magnétiser la malade, et je lui demandai comment elle se trouvait. Elle répondit: Je souffre encore de mon côté; le dernier morceau de chair qui y est resté après l'opération d'hier, s'est partagé en deux; j'en ferai partir la moitié ce soir. Je lui demandai ce qu'elle pensait de son nouveau magnétiseur. Elle répondit: Il opérera fort bien quand il sera guéri lui-même. Je la ques-

tionnai de nouveau sur la guérison de son côté ; elle répéta qu'elle était obligée d'y faire encore deux fortes pressions, l'une dans la même soirée, et l'autre le lendemain ; qu'aussitôt après elle prendrait un bon remède pour se guérir de la gravelle qui causait sa rétention d'urine. Je lui dis : Vous connaissez donc ce remède ? — Oui, il est infaillible : on prendra une poignée de cerfeuil, une de persil, une demi-poignée de genièvre, noués dans un linge ; on fera bouillir le tout. J'en boirai le jus, et je mangerai le persil et le cerfeuil. Je retournai chez la malade vers les trois heures de l'après-midi. J'étais accompagné de MM. les curés de Saint-Pierre et de Notre-Dame de Tolbiac, ainsi que de mademoiselle ***. Celle-ci était venue exprès de Cologne, pour consulter la somnambule. Cette demoiselle, incommodée depuis long-tems, et abandonnée des médecins après avoir pris une quantité de remèdes sans en obtenir sa guérison, s'était décidée, comme étant sa dernière ressource, à venir auprès de Cécile, dont elle avait entendu parler. Je demandai à la somnambule si elle pouvait, sans s'incommoder, voir la santé de la malade. Elle répondit : Très-volontiers, si cela vous

fait plaisir. Après les avoir mises l'une et l'autre en rapport, Cécile tâta le pouls aux deux mains de cette demoiselle ; et ayant gardé le silence pendant quelques instans, elle s'écria tout-à-coup : Grand Dieu, quelle mélancolie! voilà la cause de votre mal : vous avez le sang bilieux ; vos poumons vous font mal, ainsi que l'estomac ; vous avez les jambes pesantes, et un mal-aise dans tout le corps. Je demandai en particulier à cette demoiselle si la somnambule avait raison. Elle répondit : Je ne puis revenir de ma surprise d'entendre qu'une fille que je vois pour la première fois, puisse indiquer ma maladie avec tant de précision et de vérité. Nous étant rapprochés de Cécile, je lui dis : Puisque Dieu vous donne le talent de deviner si bien les maladies, j'espère que vous en connaissez également les remèdes? Oui, monsieur, je ne me trompe pas ; demandez à mademoiselle si ce n'est pas l'exacte vérité. — Je n'en doute pas, lui dis-je ; mais, je vous prie, indiquez-lui un remède convenable. Cécile, tenant la main de la demoiselle, lui dit : Prenez le tiers d'un vomitif en trois fois, et à une bonne demi-heure d'intervalle ; deux jours après, une purgation ordinaire, composée d'un tiers de

rhubarbe et de deux tiers de manne ; vous mettrez aussi sur un bon feu une vieille assiette de terre qui aura servi dans la cuisine ; il en sortira une espèce d'huile dont vous vous frotterez l'estomac, sur lequel vous appliquerez, immédiatement après, cette même assiette chaude, que vous aurez enveloppée dans un linge ; vous ferez en outre un mélange liquide de cinq parties des plus corroboratives (1), auxquelles vous ajouterez une sixième partie de sirop de violette, formant en tout une chopine, dont vous prendrez trois ou quatre fois par jour une cuillerée ; vous prendrez encore pendant huit jours un bain de jambes jusqu'aux genoux ; et pour vos poumons vous ferez usage d'une tisane composée d'orge mondée, de réglisse, de figues et de raisins cuits. Dissipez-vous, et ne vous abandonnez pas au chagrin. La somnambule parut très-fatiguée de cette consultation, et pensa se trouver mal. Je la magnétisai pendant un quart d'heure pour la calmer. Elle demanda ensuite à boire du vin pur, pour recommencer l'opération de son côté, et en

(1) La relation n'en fait pas mention.

détacher la moitié du dernier morceau de chair qui s'était partagé, et dont elle ferait, disait-elle, partir le reste le lendemain jeudi, Cette opération eut lieu comme les précédentes, et avec les mêmes souffrances. Lorsqu'elle fut terminée, je lui demandai comment elle se trouvait. Elle répondit : Assez bien ; mais je sens que j'aurai mes règles de vendredi en huit, à deux heures après-midi.

Dans la séance du jeudi 22 décembre, la somnambule dit qu'elle souffrait cruellement de son côté, et voulait entreprendre de le presser de nouveau. Je lui renouvelai toutes mes appréhensions, et lui conseillai, à cause de sa faiblesse, d'ajourner encore cette terrible opération. Elle se mit aussitôt à pleurer, en disant qu'elle était bien chagrine. Je lui en demandai la cause. — Ce sont vos craintes, monsieur, qui m'affligent ; l'opération qui me reste à faire sera plus effrayante que celles qui ont précédé ; j'ai besoin de votre consentement et de tout votre courage pour la faire réussir. Il est indispensable qu'elle ait lieu aujourd'hui, pour arracher et faire partir la dernière portion du sac de mon abcès. Je la tranquillisai ; et comme l'opération ne devait se faire qu'une heure après, je sortis pour

mes affaires ; et à mon retour, l'ayant mise en sommeil, elle me renouvela tous les témoignages de sa reconnaissance, et me dit : Je vous donne bien des peines ; mais votre charité sera récompensée. Je lui répondis : Il est vrai que je ne sais comment j'ai pu y résister jusqu'à présent. Elle ajouta : Dieu a voulu, monsieur, me rendre la santé par votre main : il vous donnera la volonté et la force de terminer ma guérison ; vous en aurez bientôt la preuve, et vous en verrez un bon commencement après-demain, car j'irai samedi prochain recevoir la sainte Communion à l'église, et de votre main.— Pourquoi ne serait-ce pas le lendemain, jour de Noël ? — Parce que je ne serais pas encore assez forte pour supporter les exhalaisons de tant de personnes réunies ce jour-là dans l'église. Après cet entretien, pendant lequel cette somnambule était toujours en sommeil, elle garda le silence quelque tems, puis commença à prier Dieu avec ferveur, en tenant son crucifix, qu'elle baisa long-tems, et qu'elle posa sur son lit. Elle mit ensuite beaucoup d'activité à faire les apprêts de cette terrible pression qu'elle désirait vivement commencer, malgré les cruelles souffrances auxquelles

elle s'attendait. Cette opération se fit enfin avec toutes les précautions que la malade avait elle-même indiquées ; et chacun réunissant ses efforts sur le côté de cette malheureuse, elle éprouva des douleurs inouies, accompagnées de contorsions et de grincemens de dents ; puis restant un instant dans l'immobilité, elle recommença avec des efforts redoublés, qui se terminèrent par un évanouissement effrayant. On lui fit prendre aussitôt du jus de framboise, et de la tisane dans laquelle on avait précédemment, et par son ordre, délayé du miel. Lorsqu'elle fut en état de me répondre, ses premières paroles furent : Graces soient rendues à Dieu ! tout ce qui restait de ce malheureux abcès qui m'incommodait depuis vingt ans, est enfin parti, et j'espère que la plaie sera cicatrisée dimanche prochain. Après l'avoir éveillée, je la laissai dans un état satisfaisant ; mais bien affaiblie.

Le vendredi 23 décembre, le tems était si mauvais, qu'il m'empêcha d'aller voir la malade. On se rappellera d'ailleurs, que dans le cours de tout ce traitement j'ai été obligé de faire chaque jour plus d'une demi-lieue pour venir à Howen ; ce qui me fatiguait beaucoup dans une saison aussi rigoureuse.

Le samedi 24 décembre, je trouvai Cécile tout habillée, et prête à aller à la messe, y recevoir la sainte communion. Je lui représentai que le trop grand froid pourrait lui être nuisible; elle me répondit qu'elle se sentait assez forte pour y résister. Je voulus néanmoins la consulter dans son état de somnambulisme, et l'ayant mise en crise, je l'interrogeai de nouveau. Elle dit : Jeme sens assez forte; j'irai à l'église rendre graces à Dieu du retour de ma santé. Je la réveillai, et aussitôt elle se rendit à l'église de l'abbaye, où elle communia. Elle fit ensuite deux visites dans le voisinage, et retourna chez elle. Sur les onze heures du matin, je l'interrogeai pendant son sommeil, pour lui demander si la sortie qu'elle venait de faire ne nuirait pas à sa santé. Point du tout, me répondit-elle; mais je vous prie maintenant de me procurer de ces petites plantes qui croissent sur les murs et sur les toits, et qui ressemblent à de petits artichauts. Il faudra en exprimer le jus, dont je prendrai nne bonne cuillerée le plus tôt possible. Cette plante étant facile à trouver, j'en fis apporter à l'instant, et je lui en donnai dans ses mains. Elle dit : C'est là la plante qu'il me faut. On en exprima le

jus, dont elle avala tout de suite la dose qu'elle avait prescrite. Je lui demandai : Ne vous faut-il rien de plus ? — Ce soir ou demain matin, il faudra faire bouillir ensemble, dans un peu d'eau, une poignée de persil et deux de cerfeuil ; quand ces herbes seront cuites, on y versera une bouteille de vin blanc ; on divisera le tout en deux tasses ; je mangerai les herbes cuites et j'en boirai le jus le premier jour. Je ferai usage de l'autre moitié le jour suivant. Ce remède me guérira de la gravelle.

Le dimanche 25 décembre, je retournai chez la malade à une heure après midi. Elle me dit que le remède qu'elle s'était ordonné pour la gravelle avait très-bien fait, mais qu'elle avait encore un abcès au bas-ventre, et qu'il fallait le presser pour en faire partir le sang et le pus qui y étaient contenus. Cette pression, qui ne fut pas aussi douloureuse que les opérations précédentes, lui procura une évacuation qui la soulagea ; elle continua l'usage des potions qu'elle s'était prescrites, et je la laissai dans un état très-satisfaisant.

Le lundi 26 décembre, j'arrivai chez la malade à deux heures après midi ; je la trou-

vai encore mieux qu'à l'ordinaire. Après l'avoir mise en crise et l'ayant interrogée, elle me dit que ses urines allaient mieux depuis qu'elle prenait les remèdes qu'elle faisait pour cet objet. J'espère, lui dis-je, que vous pourrez bientôt vous passer de moi. Il est nécessaire que je me dispose à partir de ce pays-ci. Ce que je lui annonçais parut l'affliger beaucoup. Le reste de la séance se passa en consultations, entre autres pour son frère, qui avait pris le jour même le vomitif que sa sœur lui avait prescrit. Après lui avoir tâté le pouls, elle dit : Mon frère a déjà éprouvé un bon effet du remède qu'il a pris ce matin ; il est débarrassé de la bile qui l'incommodait depuis long-tems ; mais il faut qu'il continue pendant un mois l'usage de sa tisane. Lorsque ce malade fut sorti, la somnambule me dit tout bas : Je vois que mon pauvre frère périra du poumon. Il en a déjà un morceau large comme la main qui est parti. Il ne se ménage pas assez, et il se livre trop à l'emportement. Je voulus aussi consulter la somnambule sur ma propre santé, que je sentais être altérée. Je la priai de ne me rien cacher et de me dire la vérité. Elle me dit : Votre poumon est un peu endommagé ; mais il y

a du remède, et il sera aisé de vous guérir. Je lui demandai alors, en parlant de mon poumon : Combien y en a-t-il d'emporté? — Gros comme une noisette, tout au plus, et j'y vois à présent un excellent remède.— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt? — Je ne le savais pas encore : il faut prendre les poumons chauds d'un veau, au moment où on l'a tué; vous les mettrez, avec une livre de sucre candi le plus rouge, dans un pot neuf de terre vernissé; il faudra le bien couvrir, en garnissant les bords du couvercle avec un bourelet de pâte. On placera ce pot dans le four en même tems que le pain, et on ne l'en retirera qu'après la cuisson parfaite du pain; en ouvrant le pot, on y trouvera une espèce de sirop, dont vous prendrez, matin et soir, une bonne cuillerée. Ce remède est très-efficace pour vos poumons.

Le mardi 27 décembre, je vins chez la malade sur les deux heures de l'après-midi, et j'étais accompagné de deux dames qui furent témoins de la séance. J'interrogeai la somnambule ; elle se plaignit de maux de reins, et annonça que ses règles, qui ne devaient paraître que le vendredi suivant, com-

menceraient dans une demi-heure, par l'évacuation du sang qui n'avait pu sortir à sa dernière époque à cause de son mal de côté. Elle ajouta que pour déterminer cette évacuation, il était nécessaire que je continuasse à la magnétiser pendant une demi-heure, et elle pria l'une des deux dames qui étaient présentes de lui appliquer la main sur le ventre, ce qui fut exécuté. M'étant retiré un moment, les deux dames vérifièrent que l'évacuation avait eu lieu. La somnambule donna ensuite à chacune d'elles la consultation qu'elle désirait. Elles ne purent s'empêcher de témoigner une surprise extrême d'entendre cette fille leur faire une description aussi précise que vraie de l'état de leur santé, et de leur indiquer des remèdes qui leur parurent bien convenables. Avant d'éveiller la somnambule, je lui demandai si l'évacuation qui lui était survenue dans cette séance était terminée; elle répondit : Non, monsieur; mais elle cessera au moment que vous m'aurez éveillée; elle recommencera demain lorsque vous reviendrez me magnétiser, en observant cependant d'engager quelqu'un à vous seconder, en plaçant sa main sur mon ventre. Vous aurez soin de magnétiser aussi la main

de cette personne. Je lui fis encore une question, et lui dis : Comment se fait-il que ma main, qui vous magnétise à une certaine distance et sans vous toucher, puisse produire de l'effet ? — Il est vrai, monsieur, que votre main ne me touche pas ; mais les vapeurs ou nuages qui sont tantôt bleus et d'autres fois jaunâtres, viennent jusqu'à moi et pénètrent mon corps. — Vous voyez donc sortir ces nuages de ma main ? — Oui, monsieur, très-distinctement, surtout de votre pouce et du petit doigt.

Le mercredi 28 décembre, je ne vins chez la malade que dans l'après-dîner, et j'étais accompagné de deux autres dames qui désiraient obtenir sur leur santé une consultation de la somnambule. Cécile étant interrogée, annonça que l'évacuation de ses règles allait recommencer comme la veille, aussitôt qu'elle serait magnétisée, et elle pria l'une de ces dames de lui poser la main sur le ventre, d'appuyer avec force, et qu'elle y réunirait ses efforts. Cette opération se fit comme elle l'avait demandée. Les douleurs qu'elle en éprouva furent assez vives, et se terminèrent par un évanouissement de quelques instans. Lorsqu'elle fut revenue à elle, je la laissai

seule un moment avec ces dames, qui m'assurèrent avoir vérifié que l'évacuation annoncée avait eu lieu, et que la malade avait rendu, par les voies ordinaires, du sang noir coagulé. J'interrogeai la somnambule sur la cause de cet accident; elle répondit: Ce sang, qui est ancien n'a pu s'évacuer dans mes deux précédentes époques, à cause de mon abcès qui en gêne l'écoulement. Je dois encore faire de grands efforts pour faire sortir ce sang coagulé. Je lui demandai : quand serez-vous débarrassée de la gravelle qui cause votre rétention d'urine? — Je ne le vois pas encore. Il faut que je prenne les différens remèdes que je me suis ordonnés précédemment pour cet objet. J'aurais aussi grand besoin de beaucoup de miel, tant pour en faire des cataplasmes sur mon ventre, que pour en prendre intérieurement. Je vous dirai enfin que non seulement la guérison de mon abcès au bas-ventre retarde le traite- de ma rétention d'urine, mais qu'il est encore un obstacle à l'évacuation de mes règles. Lorsque cet entretien fut terminé, je lui demandai si elle pourrait examiner un petit flacon rempli d'eau, qu'une dame qui était absente avait porté sur son estomac,

dans l'intention d'obtenir une consultation par le somnambulisme. Cécile répondit : Très-volontiers. Elle prit le flacon, le posa sur sa poitrine, et après quelques instans de silence, elle s'écria tout-à-coup avec un ton d'indignation : Grand Dieu ! peut-on se mettre ainsi en colère ! cette malade est plus méchante qu'un serpent ; si ce n'était à cause de vous, monsieur, je jeterais le flacon contre la muraille. On ne doit pas s'étonner que des gens d'un tel caractère soient malades. Elle parla encore de quelques autres défauts concernant la moralité de cette personne. Je fus étonné de la véhémence avec laquelle la somnambule s'exprimait sur le compte d'une femme dont je n'avais pas même dit le nom ; j'en fis des reproches à Cécile, et je lui imposai silence. Je lui demandai ensuite de me faire connaître, non les défauts de cette dame, mais les remèdes qui pouvaient la guérir. Elle me répondit : Comment est-il possible, monsieur, de parler autrement d'une maladie qui est produite par le moral de la malade ? et comment est-il possible qu'elle puisse guérir si mes avis, lorsqu'ils lui seront connus, ne lui font pas sentir combien il lui est indispensable de se vaincre elle-

même pour empêcher la maladie d'augmenter ou de se reproduire? Hé bien, lui dis-je, parlez donc, monsieur le docteur. Ici le médecin somnambule se mit à rire de cette dénomination, et répondit : Je ne suis ni médecin ni docteur; mais lorsque je suis dans le sommeil magnétique, je suis sûre de connaitre l'intérieur d'un malade beaucoup mieux que ces messieurs-là. J'insistai pour qu'elle me fît connaître les remèdes qui convenaient à cette malade, et je les écrivis sous la dictée de la somnambule, qui, pendant cette consultation, resta toujours dans un profond sommeil. A son réveil, elle ne se souvenait de rien sur ce qu'elle venait de dire. Après quelques momens de repos, trois pauvres malades demandèrent à voir Cécile pour la consulter. Je voulais m'y opposer, pour ne pas la fatiguer. Elle témoigna le désir d'être utile à ces malheureux. Je les fis entrer l'un après l'autre. Elle leur donna à tous la définition de leurs maladies avec une précision et une justesse toujours bien étonnantes, en leur indiquant des remèdes convenables. Avant de terminer cette séance, je demandai à Cécile dans quel état elle se trouvait. Elle répondit que son évacuation continuait tou-

jours, qu'elle cesserait à mon départ, et qu'elle recommencerait le lendemain à mon retour, aussitôt que je l'aurais mise en crise.

Le jeudi 29 décembre, j'arrivai chez Cécile à une heure après midi. Mademoiselle ***, qui avait déjà rendu des services à la malade, y était également arrivée, ainsi que deux autres dames. La somnambule annonça dans son sommeil qu'elle ferait évacuer à plusieurs reprises, et dans cette même séance, le sang anciennement coagulé dans son bas ventre; que ses évacuations auraient lieu au moyen de fortes pressions. Elle engagea ces dames à l'aider dans ces diverses opérations, qui se répétèrent trois fois, à peu de distance l'une de l'autre. Mademoiselle *** tenait toujours sa main appliquée sur le ventre de la malade, qui était soutenue par les deux autres dames. La somnambule rendit en effet, à chaque fois, du sang coagulé et noir. Les souffrances que Cécile éprouva furent assez vives; mais elle en fut très-soulagée. Après quelques instans de repos, Cécile parut de bonne humeur, et adressant la parole à ces dames, avec lesquelles elle était dans un rapport parfait, elle fit en leur présence un somniloque assez plaisant, et leur dit: Hier au soir, lors-

que j'étais seule, j'ai reçu la visite de deux messieurs. Depuis quelque tems ils s'étaient fait connaître pour être ennemis du magnétisme, qu'ils ont tourné en ridicule et calomnié de toutes les façons. La curiosité les avait amenés près de moi. Ils ont paru cependant fort étonnés de l'heureux changement opéré sur ma santé. Je leur ai dit : Il y a long-tems, messieurs, que vous connaissez ma malheureuse situation ; vous saviez combien, depuis tant d'années, la misère et la maladie me tenaient garrottée sur ce malheureux grabat ; vous avez été informés que la divine Providence avait envoyé à mon secours un ecclésiastique charitable ; mais loin d'applaudir à son zèle et à son courage, vous avez tâché, par tous les moyens possibles, de le détourner de son projet, et après avoir été des détracteurs injustes du magnétisme, vous avez aussi inventé des propos sur mon compte, etc. Voulant mettre un terme à ce somniloque, je dis à Cécile : A quoi bon ce bavardage? Apprenez à pardonner à vos ennemis, plutôt que de publier le mal qu'ils ont voulu vous faire. Si je crus devoir faire cette morale à la somnambule, je dois dire aussi que ses plaintes n'étaient que trop fondées. J'au-

rais voulu, il est vrai, empêcher que ce traitement extraordinaire ait eu autant de publicité; mais les consultations étonnantes qu'un assez grand nombre de malades étaient venus solliciter, donnèrent à Cécile une sorte de célébrité qui excita contre elle et contre moi des passions humaines dont je m'abstiendrai d'indiquer les agens.

Le vendredi 30 décembre, je me rendis chez la malade, à une heure après midi. J'étais accompagné de M. le curé de Wollecheim, de M. le receveur des impôts à Emdt et de mademoiselle sa sœur, ainsi que de mademoiselle ***. Cette dernière avait donné avec charité ses soins à la malade dans les séances précédentes. Nous trouvâmes Cécile à la porte de la maison; elle nous témoigna une grande joie de pouvoir nous convaincre du meilleur état de sa santé. L'ayant mise en sommeil, elle nous dit: Je me trouve aussi bien que je puisse l'être, et je vais avoir une évacuation de mes règles. Elle pria ensuite mademoiselle *** de lui poser la main sur le ventre, que je magnétisai en même tems à distance. Un instant après, elle dit tout bas à mademoiselle *** que ses règles commençaient à couler, qu'elles continueraient tout le tems

qu'elle serait dans son sommeil magnétique, et qu'elles reparaîtraient encore le lendemain. Tout ce qu'elle a dit s'est vérifié. Le reste de la séance, qui fut assez longue, se passa en consultations.

Je laissai la somnambule, toujours endormie, se reposer pendant quelque tems, et je me mis à magnétiser M. le curé, qui était incommodé. J'eus à peine dirigé mon conducteur sur lui, que cet ecclésiastique éprouva une crise très-singulière, et qui étonna beaucoup tous ceux qui étaient présens. Il laissait échapper avec bruit des vents de sa bouche, et poussait à chaque fois des cris affreux. Il jetait continuellement sa tête en arrière, sans comparaison comme un cheval qui bat à la main. Ces mouvemens extraordinaires se répétaient aussi souvent que celui du pouls qui bat dans les artères ; son estomac semblait un soufflet de maréchal, tant il en sortait de vents ; et plus je le magnétisais, plus la crise augmentait. Je cessai alors d'agir, et je consultai aussitôt la somnambule. Elle dit : Cette crise ne fera point de mal à M. le curé, mais il ne faut pas continuer ; car si vous prolongiez votre action sur lui, il vomirait, et cela n'est pas encore nécessaire. J'engageai la

somnambule à tâter le pouls à M. le curé, pour connaître sa maladie, et y indiquer des remèdes : ce qu'elle fit aussitôt, et lui dit : Vous avez le sang très-échauffé ; les vivacités auxquelles vous êtes sujet, nuisent à votre santé, et votre estomac est très-mauvais : Buvez pendant quelques jours de l'eau magnétisée ; vous prendrez ensuite un léger vomitif, et huit jours après vous vous purgerez. Pendant l'intervalle de ces huit jours, vous prendrez des gouttes romaines, quinze le matin et autant le soir : vous continuerez de boire de l'eau magnétisée pendant quinze jours ; et pour assurer votre guérison et empêcher le retour de la maladie, ne buvez jamais plus d'une chopine de vin à votre dîner ; abstenez-vous d'en boire entre vos repas, à moins de nécessité. M. le curé s'étant plaint de ressentir une douleur au bas de l'une de ses jambes, la somnambule y porta la main à plusieurs reprises, et dit : C'est une humeur rhumatismale qui cause cette douleur ; il faut y appliquer un sachet plein d'orge brute, de fleurs de sureau et de son de froment.

Trois autres malades qui étaient également venus pour consulter Cécile, obtinrent, chacun à leur tour, des avis salutaires. Ils en té-

moignèrent une surprise extrême, et ne pouvaient comprendre comment une fille qu'ils n'avaient jamais vue, et qu'ils abordaient pour la première fois dans son profond sommeil, pût décrire toutes leurs infirmités avec une précision admirable, et leur indiquer des remèdes convenables. J'ajouterai ici que le succès des remèdes que cette somnambule prescrivait à ses malades, lui donnèrent une grande réputation. Avant de terminer cette séance, je voulus me convaincre s'il était nécessaire de mettre de l'eau dans les flacons que je faisais porter à des malades pour obtenir, en leur absence, des consultations de cette somnambule. Dans cette intention, j'avais porté un flacon vide, et je le donnai à Cécile, en lui disant : Tenez, voici un flacon qu'un malade a porté ; pouvez-vous, dans ce moment, connaître l'état de sa santé? Après avoir tourné et retourné ce flacon, et l'avoir appliqué sur sa poitrine, elle dit : Celui qui l'a porté a un très-bon estomac ; il a les poumons un peu attaqués ; le chagrin auquel il est très-sensible, et dont il est rongé maintenant, nuit à sa santé. Cette réponse ne pouvait être plus juste, et je restai de nouveau bien convaincu de la puissance magnétique

de cette somnambule. Elle venait de décrire en peu de mots, d'une manière particulière, l'état physique et moral dans lequel je me trouvais. Cependant j'avais pris les plus grandes précautions pour lui dérober la connaissance de la personne qui avait porté le flacon.

Le vendredi 30 décembre, je revins chez la malade à onze heures du matin. Cécile me dit, dans son somnambulisme, qu'elle n'avait point dormi de la nuit, et qu'elle avait été bien fatiguée le jour précédent. En rendant compte de cette circonstance, j'observerai que les fréquentes consultations que donnait cette somnambule, lui causaient beaucoup de fatigues ; et je témoigne ici mes regrets d'avoir été si facile au sujet des consultations trop multipliées : j'en fais l'aveu, dans l'intention de donner un avis qui pourra être utile à d'autres magnétiseurs. Je questionnai ensuite la somnambule sur l'état présent de sa santé. Elle me répondit qu'elle s'améliorait de jour en jour, que ses règles cesseraient dans la journée, et que, quant à sa gravelle, la pierre qui l'incommodait s'était un peu gonflée, qu'il s'en était détaché quelques portions, et que dans quinze jours elle en serait délivrée. Je réveillai enfin la somnambule ;

avec l'intention de revenir dans la soirée, et vaquer à quelques affaires, dont je rendrai compte ci-après. Je dirai encore, en passant, que cette malade a toujours mis beaucoup d'exactitude, dans le courant de son traitement, à prendre toutes les potions et autres remèdes qu'elle s'était prescrits. Je n'ai pu en rendre compte avec assez d'ordre et de détail, faute d'en avoir eu le tems ; ma relation en serait d'ailleurs devenue trop volumineuse.

Etant retourné chez la malade dans l'après-midi de la même journée, j'y trouvai M. le curé de Saint-Pierre de Tolbiac, qui l'avait déjà magnétisée, et elle était dans un sommeil somnambulique profond. On doit se rappeler que j'ai dit plus haut avoir enseigné à cet ecclésiastique les procédés du magnétisme. Il pouvait les mettre en pratique sur Cécile, dont il était le confesseur. M. le curé me céda la place ; et ayant magnétisé moi-même la somnambule pendant quelques minutes, elle s'aperçut sans doute de quelque changement en moi ; car, me saisissant la main avec vivacité, elle me toucha le pouls ; et après quelques instans de silence, elle s'écria, avec un ton d'exclamation : Grand

Dieu !... et versa un torrent de larmes. Je ne répondais rien, mais j'étais fortement ému, lorsque la somnambule continua ainsi : Quoi ! depuis tant d'années que je suis abîmée dans les souffrances, on voudrait que je périsse au moment où il plaît à Dieu de me rendre la santé ! Je lui dis : Mais, qu'avez-vous donc, Cécile ? — Hélas ! monsieur, vous le savez aussi bien que moi ; je sens à votre pouls combien vous êtes agité par le chagrin ; vous êtes persécuté, et moi j'en suis la cause ; jamais je ne saurai m'en consoler. Je lui répondis : Il faut savoir supporter nos afflictions en les offrant à Dieu. J'étais très-préoccupé, et je ne voulus pas prolonger cette scène remplie d'émotions. Je réveillai donc la somnambule ; et Cécile, à son réveil, prit un air de gaieté, en paraissant ne conserver aucun souvenir de ce qui venait de se passer. Je me retirai enfin avec M. le curé de Saint-Pierre de Tolbiac, et cette séance fut pour moi la dernière.

Pour l'intelligence du fait que je viens de rapporter, je dois ici une explication. C'est bien malgré moi si je vais faire connaître les causes qui ont produit ce phénomène magnétique assez remarquable. S'il n'avait pas eu

un rapport aussi direct avec la cure que j'ai entreprise, je l'aurais enseveli dans l'oubli. Je dirai donc que, tourmenté depuis quelque tems par les désagrémens que la pratique du magnétisme m'avait attirés, je reçus enfin la preuve de la persécution à laquelle j'étais en butte, en apprenant, dans l'intervalle de cette dernière séance du matin à celle du soir, que M. le vicaire général de Cologne avait reçu contre moi une dénonciation par laquelle j'étais accusé d'exercer la magie, en pratiquant le magnétisme. Je fus, malgré moi, affecté de ce reproche, tel absurde qu'il pût être. Après tant de peines et de fatigues, après avoir compromis ma santé dans une saison rigoureuse, faisant chaque jour, pendant deux mois environ, plus d'une demi-lieue pour visiter une personne infirme, et souvent par des tems affreux, je recueillis des marques de blâme pour avoir exercé une œuvre de charité, avoir procuré la santé à une malade abandonnée des médecins, et dont les infirmités dataient de vingt années, et qui, depuis douze ans, était obligée de garder le lit. Je dus enfin partir le lendemain 31 décembre 1791, et je me retirai à *Aix-la-Chapelle*, mon pays na-

tal. J'eus le bonheur d'y trouver M. Bertin, émigré, ancien ministre d'état de France, aussi zélé qu'éclairé dans la connaissance du magnétisme. Il eut pitié de cette persécution, et fut touché du sort de la malheureuse Cécile, dont j'avais abandonné le traitement. Il eut la charité de la faire venir, à ses frais, chez M. le docteur Roderbourg, chirurgien que j'avais instruit du magnétisme, et dont il a été déjà fait mention plus haut, dans l'article de la séance du 20 décembre. Ce brave chirurgien continua et termina promptement le traitement magnétique de Cécile. Vers la même époque, je retournai en France; et, peu de tems après, j'eus la satisfaction d'apprendre que Cécile était radicalement guérie, et en état de gagner sa vie.

Ecrit par moi, le 12 mars 1817.

Signé H. B G. Coll,

Vice-Archiprêtre du canton de Dangé.

MÉMOIRE

SUR LE FLUIDE VITAL,

OU MAGNÉTISME ANIMAL,

Ce qu'il faut en penser, et l'usage qu'on en peut faire.

Par M. le Docteur CH..., Professeur, et Directeur en chef de l'Hôpital du V. de G., à Paris.

(SUITE.)

UN précepte essentiel à la bonne philosophie est de s'abstenir de prononcer avant d'avoir bien examiné et bien conçu. Jen réclame l'observation pour la matière que je me propose de traiter.

L'esprit humain s'est exercé sur tous les objets qui sont hors de nous. D'une part il s'est élancé jusque dans les astres; de l'autre il a pénétré jusqu'aux derniers élémens de la matière. Il a soumis à son calcul l'infiniment grand et l'infiniment petit; il a tout embrassé, tout scruté, tout creusé, excepté les phénomènes de la vie. Notre propre être est encore ce que nous connaissons le moins.

Les savans se sont enquis avec ardeur des phénomènes de la lumière, de ceux de l'électricité, de la chaleur, etc., etc.; aujourd'hui même ils recherchent avec empressement ceux que présente le galvanisme, et ils ferment opiniâtrément les yeux sur les phénomènes qui proviennent de la vie elle-même. Ils ont complètement approfondi ou s'occupent à approfondir la nature de tous ces fluides étrangers à la vitalité, et les effets surprenans du fluide vital sont entièrement méconnus; ces effets, si importans à étudier pour parvenir à la connaissance véritable de l'homme, n'ont encore obtenu que leur mépris. Ils ont taxé de jongleries, de charlatanisme impertinent ceux sous la main desquels ces effets magnifiques se déploient, et les ont couverts de ridicule et d'opprobre.

Cependant cette étude de l'homme, qu'on a nommée Magnétisme animal, est sans contredit la plus belle partie de la physique. C'est la physique animée; c'est celle de l'homme vivant, soit en état de santé, soit en état de maladie. La science qui en résulte est dans le fait la médecine naturelle; elle mérite le nom de science vitale, puisqu'elle ne s'occupe que de la vie et des phénomènes qui l'accompagnent.

Je conviens que les phénomènes produits par le fluide vital sont bien étranges ; il en est de tellement extraordinaires que l'on a peine à s'en rapporter à ses propres yeux ; je conviens qu'ils ne se concilient point du tout avec les résultats physiques recueillis jusqu'ici, et qu'ils sont fréquemment en contradiction manifeste avec les lois générales de la nature ; en sorte que plus on est savant, moins on est disposé à y croire. Les phénomènes du monde vivant, en un mot, quoiqu'ils se passent en nous, plus difficiles à observer et à connaître que les phénomènes de ces mondes physiques dont les Keppler et les Newton ont découvert les lois, ne ressemblent à rien de ce qu'on voit ailleurs ; c'est ce qui faisait dire à Buffon *qu'ils étaient incompréhensibles, parce qu'ils étaient incomparables.*

Ce qui a dû contribuer à l'erreur de nos savans, à l'égard du magnétisme animal, c'est que la partie théorique de cet art vital n'a été jusqu'à présent qu'à peine abordée, et qu'elle a été encore moins approfondie. Mesmer lui-même, qui nous l'a apportée, a su l'exercer beaucoup mieux qu'il n'a su l'expliquer. La doctrine qu'il a tenté d'esquis-

ser à ce sujet est absolument vague, indigeste, insignifiante, et ne pourra jamais satisfaire personne ; sa théorie est le rêve obscur et embrouillé d'un partisan de la secte caduque des mécanistes ; or on sait que leurs principes ne sont nullement applicables aux phénomènes de la vie ; et les efforts qu'ils feront pour les expliquer, ne rappelleront jamais que la fable des géans escaladant le ciel. C'est de même par la raison de leur tacite adhésion à la secte des mécanistes, que l'action vitale n'a été et ne pourra jamais être que mal jugée et appréciée par les mathématiciens, les physiciens et les chimistes.

Il n'y a que les sectateurs de la doctrine vitale qui puissent espérer de scruter ce grand sujet. Ceux-là conçoivent du moins que la vie est quelque chose, et produite par quelque chose ; ils savent aussi que la manie de tout démontrer, de tout expliquer, nous éloigne souvent de la vérité ; ils savent en outre qu'il est beaucoup de cas où il faut de toute nécessité se contenter d'observer avec justesse, d'annoter avec fidélité, et de classer correctement ce qu'on observe. C'est en se conformant à ces sages préceptes que la fameuse école de Montpellier s'est constam-

ment distinguée pardessus les autres écoles de médecine ; et si Mesmer y avait puisé le lait de l'instruction, au lieu de le recevoir des écoles qui n'ont jamais vu dans l'homme que l'automate, et auxquelles l'être sensible, l'être animé a toujours été étranger, sans doute à la vue du magnifique spectacle qu'il avait sous les yeux, il se serait élevé à des conceptions plus étendues et plus dignes de son sujet.

C'est ainsi que par l'influence de ce fameux patron des mécanistes, du célèbre Boerhaave, le beau génie de Haller a été resserré pour toute sa vie dans les bornes étroites de cette doctrine circonscrite où l'on s'étudiait, à la vérité, à tout compasser, tout calculer, tout peser; mais où l'on s'habituait, en revanche, à ne tenir aucun compte de tout ce qui, par sa nature, se refuse au calcul, à la balance et au compas.

C'est ce qui explique comment il a pu arriver que des médecins célèbres par leurs lumières, les médecins de Paris, chargés dans le tems de faire un rapport sur le magnétisme animal, aient donné des décisions si contraires à la vérité. Mais quelque distingué, quelque reconnu que soit le mérite de ces messieurs,

l'évidence des faits réclame aujourd'hui contre leur arrêt. Voici, ce me semble, ce qu'aurait pu dire à ses adversaires un magnétiseur qui eût bien conçu la valeur de son sujet, et qui eût vraiment aimé son art pour lui-même:

« L'agent que nous employons dans la pra-
» tique du magnétisme animal, est celui-là
» même dont la nature se sert pour former
» les corps organiques; cet agent a la pro-
» priété de maîtriser la matière brute, et ce
» n'est qu'en la maîtrisant qu'il peut s'en
» emparer, se l'associer, se l'assimiler et
» opérer ainsi l'organisation. Mais s'il est en
» effet capable d'opérer cette dernière, on
» ne niera point qu'il ne puisse aussi la main-
» tenir, la modifier, la changer, la res-
» taurer.

» Cet agent, qui n'est autre que le prin-
» cipe de la vie, est le fluide par excellence;
» il est nécessairement le plus délié, le plus
» universel de tous les fluides, et certaine-
» ment le plus puissant. Sa force domine
» toutes les forces chymiques, en sorte que
» l'organisation ne peut subsister dans son
» intégrité qu'autant que la prédominance
» de ce principe subsiste dans les corps. Ce
» n'est, en effet, que quand sa supériorité

» d'action diminue, que l'organisation com-
» mence à pâtir ; alors les maladies naissent :
» ce n'est que quand son action cesse que la
» mort arrive (1).

» C'est lui qui fait que je lève mon bras,
» que je meus mon corps, que l'oiseau s'é-
» lève dans les airs, que le poisson se pré-
» cipite au fond de la mer, en dépit des lois
» de la gravité; c'est lui qui me fait faire du
» sang, soit que je mange des végétaux, de la
» chair ou du poisson ; qui produit à-peu-
» près le même sang dans l'homme, dans
» l'animal et dans l'habitant des eaux, mal-
» gré la grande disparité de nourriture ; qui
» empêche l'humeur animale de se dissoudre
» ou de se calciner sous la zone torride, de
» geler, de se glacer sous le pole ; c'est lui
» enfin qui crée ce nombre infini de mira-
» cles qui signalent partout l'organisation,

---

(1) La mesure de la vie est la différence qui existe entre l'effort des puissances extérieures et celui de la résistance intérieure. L'excès des unes annonce sa faiblesse; la prédominance de l'autre est l'indice de sa force.

Voyez Bichat, *Recherches physiologiques sur la vie et la mort.*

» et que toutes vos sciences ne parviendront
» jamais à expliquer.

» Ces sciences que vous vantez avec rai-
» son, parce qu'elles font le bien de la so-
» ciété et qu'elles honorent l'esprit humain,
» mais dont vous vous pavanez trop et dont
» vous abusez quelquefois ; ces sciences,
» dis-je, ne vous servent de rien dans la
» discussion du procès dont il s'agit; elles
» ne sont applicables qu'à la matière inorga-
» nique; elles s'annihilent devant tout ce qui
» a vie, et le dernier des insectes est pour
» elles un écueil où leurs efforts ne peuvent
» les empêcher d'échouer. Ces sciences dif-
» fèrent de la nôtre autant que la matière
» brute diffère de la matière organisée.

» Notre science, à nous, est d'un tout
» autre ordre ; elle est une science de faits
» tout particuliers, de faits d'un genre que,
» malgré toute votre érudition, vous ne con-
» naissez pas encore ; elle est le résultat de
» l'observation, de la méditation, accom-
» pagnée d'une logique saine, et suivie d'une
» expérience vraie. Nous l'acquérons par
» une méthode qui est celle des sages de tous
» les tems et de toutes les classes, par celle-
» là même que suivait Hippocrate, cet homme

» immortel qui sera éternellement votre
» maître, MM. les médecins, (quoique très-
» certainement il n'eut pas l'avantage de
» posséder vos rares et sublimes connais-
» sances). »

Cette explication, si simple et si naturelle, si elle n'avait pas eu le mérite de satisfaire, aurait du moins ouvert la porte à des discussions utiles; mais ce moyen ne faisait point partie de ceux que Mesmer avait à sa disposition, et j'ai dit pourquoi.

La vie est l'ame de l'univers, c'est le souffle du Créateur. Au moment qu'il lui plut d'animer la matière, il avait dit auparavant : Que le monde soit, et le monde était né par le seul acte de sa volonté suprême. Il fit l'homme à son image; c'est-à-dire, il lui communiqua un rayon de son intelligence céleste, dont il est lui-même l'éternel foyer, et par laquelle l'homme est distingué de tous les autres êtres animés.

Les qualités ou propriétés que possède la matière que nous appelons brute, quand elle n'est point organisée, lui sont imprimées de toute éternité et pour toute éternité. La matière ne peut pas plus acquérir en ce sens qu'elle ne peut perdre; elle est incapable de

changer. Elle resterait ensevelie dans un repos éternel, si aucune cause étrangère ne venait l'en tirer. (*Voyez, à ce sujet, tous les ouvrages de notre chymie moderne, entr'autres Chaptal, ce chymiste philosophe, ce savant modeste.*) Et où en serions-nous, en effet, que deviendraient nos sciences, nos arts et nos métiers, si nous pouvions cesser de considérer telle ou telle propriété de la matière comme existant essentiellement, constamment, nécessairement, en vertu des lois générales, tant mécaniques que physiques?

Les animaux et les végétaux sont soumis à d'autres lois; il entre dans leur composition un principe particulier qui modifie sans cesse l'impression des agens extérieurs, qui les décompose, qui les dénature, qui nous présente une suite de fonctions toutes régulières, dépendantes de leur organisation. Ils naissent, ils vivent, ils se reproduisent, ils meurent; ils ne sont point éternels comme la matière brute; il n'est aucun moment de leur existence où ils n'éprouvent quelque changement; ils portent en eux-mêmes la cause de leur destruction; la durée de leur vie dépend de la durée de leurs organes en état de

remplir leurs fonctions. Les corps organisés possèdent donc des forces qui leur sont propres; ils réunissent aussi plus ou moins de ces forces, selon le degré de leur organisation. Ce degré d'organisation est la mesure des rapports qu'ils ont avec les objets qui les environnent. (*Voyez* Bomar.)

L'animal, dit l'éloquent Buffon, réunit en lui toutes les puissances de la nature; les forces qui l'animent lui sont propres et particulières; il veut, il agit, il se détermine, il opère, il perçoit, il connaît; il est doué de souvenir et d'imagination; il communique, par ses sens, avec les objets les plus éloignés. Son individu est un centre où tout se rapporte, un point où l'univers entier se réfléchit, un monde en raccourci. Voilà les rapports qui lui sont propres.

La nature, en prenant ce mot dans une acception générale, est la collection de toutes les forces qui agissent dans l'univers, ainsi que la collection des résultats que ces forces produisent. Le principe de la vie est, sans contredit, une de ces forces; on ne peut pas douter que son action ne soit coordonnée de toute éternité avec l'action des autres forces, et qu'ainsi le fluide vital ne soit constamment en relation avec tout ce qui existe.

La nature tend toujours à l'harmonie quand elle peut disposer du tems, du lieu et du repos. Dans le minéral, elle affecte à chaque sorte de ses productions, des formes symétriques déterminées, lesquelles cependant ne changent en rien le caractère propre de ces substances. Dans les corps organisés, elle affecte des formes encore plus constantes et plus invariables, et dispose toujours leurs parties de manière à atteindre la grande fin qu'elle semble se proposer, qui est la subsistance des individus et la propagation des espèces. (*Voyez* Bomar.)

La matière s'organise quand le fluide vital, le principe de la vie, parvient à en maîtriser les élémens en vertu de l'activité supérieure dont il est doué; alors il se combine avec eux, conformément aux rapports qui lui ont été assignés par la nature, et selon les conditions qu'il rencontre.

Il y a donc bien loin de la physique des corps bruts à la physique des corps organisés, et surtout de l'homme, qui est l'être organisé par excellence. Nous savons que chacun de ces derniers est un centre particulier (microcosme) qui réunit des forces qui lui sont propres, en vertu desquelles il vit,

se conserve et se reproduit; un centre qui est une relation prochaine ou éloignée, active ou passive avec tous les autres êtres. Nous savons que la puissance extraordinaire qui le distingue des corps inorganiques est le principe de la vie, cet agent prodigieux, cette première de toutes les forces qui agissent sur l'univers. Nous savons que ce principe, toujours en lutte avec les autres forces de la nature, a le pouvoir de les dominer et de se les assujétir, en modifiant, en suspendant ou même en annihilant leurs propriétés primitives, et qu'ainsi il se trouve entre la matière brute et la matière organisée une ligne de démarcation complette. Nous savons enfin que ni la physique, ni la chymie ne possèdent des instrumens capables de saisir, d'appréhender ce fluide; et comme il est au-dessus des moyens de ces deux sciences, il est aussi hors de leur domaine.

Mais si ce principe est la cause ouvrière de toute organisation, si c'est lui qui fait qu'un homme est un homme, et non pas une pierre; qu'il est un homme, et non pas une plante; qu'il est un homme, et non pas une brute; si c'est lui qui crée tous les organes, qui détermine toutes les fonctions ou actions dans le

corps humain ; s'il constitue l'état de santé en y maintenant l'harmonie de ces dernières; si c'est de son influence bien ou mal dirigée que dépendent l'état naturel de l'homme et son état contre nature ; ce principe, dis-je, n'est-il pas assez important pour mériter une étude particulière? Ne serait-il pas utile de parvenir à connaître sinon sa nature propre, ce qui paraît être en effet au-dessus de nos moyens, du moins ses différentes manières d'agir et toutes les modifications dont son action est susceptible ?

Que ne pouvons-nous ici, comme autrefois Newton, qui, à l'aide d'un prisme, décomposa le rayon de la lumière et démontra dans ses élémens les sept couleurs primitives ; que ne pouvons-nous, dis-je, armés comme lui d'un instrument vainqueur, aborder le fluide vital, cet agent de tous les prodiges de l'organisation, et le diviser en autant de parties distinctes qu'il présente de manières d'être diverses !

Que ne pouvons-nous dire comment, en vertu de la loi de nature qui attribue aux fluides seuls le pouvoir d'agir, *corpora non agunt nisi fluida ;* comment, dis-je, ce fluide, le plus subtil, et par conséquent le plus actif

de tous, s'empare des autres fluides, du calorique, de l'électrique, de la lumière, de l'oxigène, de l'hydrogène, du carbone, de l'azote, etc., substances qui toutes entrent dans la composition des corps organiques; comment il les maîtrise, se les associe, se les assimile pour l'œuvre merveilleux de l'organisation!

Que ne pouvons-nous voir par quel art il transforme la matière brute, la soustrait aux lois génerales des corps sublunaires, la rend capable d'agir par elle-même, la vivifie et parvient à composer cette longue chaîne d'êtres animés à la tête desquels se trouve l'homme, l'homme, le plus privilégié de tous les êtres connus, puisqu'il a la conscience parfaite de soi-même, et que seul, entre tous, il jouit à un degré indéterminé de la faculté de penser!

Que ne pouvons-nous enfin mettre au grand jour le secret des rapports qui lient le fluide vital avec toutes les parties du corps inanimé! Que ne pouvons-nous savoir comment il varie, distribue, mesure et balance son action, sans jamais se méprendre, entre les divers organes, entre les différens systêmes de l'économie animale! comment il

travaille à l'intégrité et à la conservation non-seulement de l'ensemble, mais encore de chaque partie, et produit ainsi un concours d'actions ou fonctions convenables au tems, à l'âge, au sexe, et tendantes à entretenir et à propager l'existence de l'individu !

J'ose croire que s'il est un moyen qui conduise à pénétrer ces hauts mystères, on ne pourra le trouver que dans l'exercice du magnétisme animal, qui serait beaucoup mieux nommé *art vital*.

(*La suite au numéro prochain.*)

MÉMOIRES

DES MEMBRES RÉSIDENS.

TRAITEMENT MAGNÉTIQUE

De Madame Suzanne G., malade depuis trois ans, et guérie en six semaines.

Messieurs, je ne vous entretiendrai pas ici d'une cure bien remarquable par les phénomènes qu'elle présente, mais au moins peut-elle le paraître par le peu de tems qu'elle a exigé. Six semaines ont suffi pour la guérison parfaite d'une maladie assez compliquée et fort ancienne.

Malade depuis trois ans, madame G. dépérissait de jour en jour. Tous les remèdes des médecins étaient épuisés sans aucun succès. Le mauvais état de sa santé lui rendait la vie insupportable : pas un seul moment sans éprouver les plus cruelles souffrances ; des maux de tête et des étourdissemens conti-

nuels ; des douleurs d'estomac que rien ne pouvait calmer, et que la plus légère pression rendait intolérables ; des maux de reins tels qu'une ou deux fois par mois sa taille était déjetée ; enfin, une glande au sein, déjà plus grosse qu'un œuf de pigeon, lui causait les plus vives inquiétudes. Telle était la triste et malheureuse position de madame G., lorsqu'il me vint dans l'idée (ayant beaucoup entendu parler du magnétisme, et sans l'avoir encore pratiqué) d'essayer sur elle ses prétendus effets curatifs. L'avouerai-je aujourd'hui ? novice, incrédule, j'employai ce moyen sans aucun espoir de succès ; mais en pensant que s'il ne pouvait pas faire de bien, il ne pouvait au moins faire aucun mal, je ne balançai plus à m'en servir. Je commençai donc à magnétiser madame G. vers le milieu du mois de mars 1815. Les premières séances furent assez insignifiantes ; plusieurs fois cependant je lui avais calmé des douleurs d'estomac et de tête. Encouragé par ces premiers essais, je poursuivis mon entreprise avec plus de confiance et de zèle. Bientôt je parvins à lui fermer les yeux et à l'assoupir. Une amélioration sensible se faisait remarquer dans sa santé ; ses urines, presque toujours blanches, changè-

vent tout-à-fait de nature ; elles devinrent chargées, rougeâtres, et mêlées de nuages bourbeux : ses maux de reins, si fréquens, ne la tourmentaient que rarement. Plein d'espérance, je redoublai mes efforts. N'ayant plus aucun doute sur les effets réels du magnétisme, je cherchai à en propager la doctrine ; j'espérais bientôt l'appuyer sur des preuves incontestables. En effet, le 15 mai 1815, ayant mis une attention plus soutenue et une ferme volonté en magnétisant ma malade, à ma grande satisfaction, et, le dirai-je ? presqu'à mon grand étonnement, je vis se fermer les yeux de madame G., un engourdissement général se répandre sur tout son corps, sa tête enfin tomber sur sa poitrine. Ravi d'obtenir ce que je sollicitais et désirais depuis si long-tems, j'aime à me persuader que madame G. est somnambule ; mais je n'ose encore m'en flatter. Inquiet, tremblant, je retiens ma respiration ; j'éloigne d'elle tout ce qui pouvait troubler son sommeil. Je voudrais l'interroger, ma langue est glacée ; je crains de voir s'évanouir le prestige. Après une demi-heure mêlée de crainte et d'espérance, je me hasarde enfin à prononcer, d'une voix bien faible : Dormez-vous ? Pas de réponse. J'attends un

quart d'heure encore, et d'une voix un peu plus assurée, je renouvelle la même question. Jugez de ma joie, quand j'entends sortir de sa bouche ces mots attendus avec toute l'impatience de l'inquiétude : — Oui, je dors. — Est-ce du sommeil magnétique ?—Sans doute, reprit-elle. Je voulais multiplier mes questions, mais la prudence l'emporta sur le désir; je parvins à le réprimer, et je me possédai assez pour rester dix minutes sans lui adresser aucune parole. Ce tems écoulé, je lui dis de porter toute son attention sur son estomac. Après quelques instans de réflexion, elle s'écria avec effroi : Il est bien malade. — Vous le voyez donc ? — Certainement. Mais cela me fait mal; je suis fatiguée, réveillez-moi. Satisfait de cette première séance, j'y consentis. Après lui avoir demandé s'il fallait qu'elle fût magnétisée le lendemain, elle me répondit qu'il était nécessaire qu'elle le fût tous les jours. Je lui ouvris les yeux, et elle fut étonnée de voir, en regardant à la pendule, qu'il y avait plus de deux heures que j'avais commencé à la magnétiser.

J'étais bien impatient de voir arriver le moment où je pourrais mettre en crise ma somnambule, et renouveler mes expérien-

ces. Aussi le lendemain je ne manquai pas de devancer l'heure indiquée. J'arrive, je m'informe à peine des nouvelles de ma malade ; je m'asseois auprès d'elle, je la magnétise, et bientôt madame G. s'endort. Je lui demande si elle voit son mal. Elle me répond qu'il n'est causé que par le sang, et qu'il faut absolument lui en tirer deux palettes le lendemain. — Cela suffira-t-il ? — Non ; il faudra me faire prendre une infusion de trois feuilles de pêchers, auxquelles on ajoutera, pour mes nerfs, une feuille d'oranger. — La saignée est-elle bien nécessaire ? — Si on ne la faisait pas, je ferais une maladie. — Pourquoi êtes-vous si agitée ? — Je ne saurais voir mon mal si je n'éprouvais point cette agitation. Je terminai cette séance, pour ne pas trop fatiguer la malade.

Le 18, le médecin vint, et tira deux palettes de sang à madame G., qui fut extrêmement soulagée. Le 19, elle eut la fièvre ; mais l'ayant magnétisée le soir, elle se trouva si bien, que tous ses maux semblaient, disait-elle, l'avoir abandonnée.

Je ne parlerai pas des séances qui suivirent jusqu'au 26 ; ce ne serait qu'une répétition des précédentes. Je chercherai à être concis, en tâchant cependant de ne rien omettre de

tout ce qui pourrait avoir quelqu'intérêt. Il faut qu'un magnétiseur se défie de lui-même et de son enthousiasme. Souvent ce qui est à ses yeux un évènement remarquable, paraît insipide et fastidieux à celui qui a déjà cent fois vu ces mêmes détails reproduits jusqu'à satiété dans tous les ouvrages qui parlent de cette découverte admirable.

Pour mettre en pratique ce précepte, je passerai sur-le-champ à la séance du 26.

Magnétisée ce jour-là à 10 heures et demie, madame G. ne s'est endormie qu'à minuit dix minutes. Elle m'a dit qu'il fallait la réveiller au bout d'une demi-heure. Ce tems écoulé, elle s'en aperçut avant moi, et m'a prié de lui ouvrir les yeux; elle se plaignait de beaucoup souffrir. Je la suppliai de répondre avant à quelques questions, et je fixai toute son attention sur ce qui causait ses souffrances. C'est toujours le sang, me dit-elle; il est appauvri, et circule mal. — Mais, que faut-il faire? — Souffrir jusqu'à ce que j'aie mes règles. — Quand viendront-elles? — Dans deux jours... Ma glande me fait mal. — Quel remède faut-il employer? — Le magnétisme, et souffler dessus bien chaud. — Dans quel état la trouvez-vous? — Bien; mais j'en souffre davan-

tage, à cause de mon époque. Réveillez-moi, je suis fatiguée.

Le 28, comme l'avait annoncé la malade, les règles l'ont prise. Le matin elle est sortie pour aller à une fête. Le soir elle est rentrée étant en transpiration; elle s'est refroidie, les règles se sont arrêtées, et un violent mal de tête a succédé. J'ai porté alors toute l'action du magnétisme vers les extrémités; le sang a repris son cours naturel, et le mal de tête s'est entièrement dissipé. Se sentant très-bien, elle a voulu se réveiller; mais espérant que dans l'état où elle se trouvait, elle pourrait mieux voir son mal, je lui ai demandé si sa guérison parfaite serait longue? Il faudra encore bien du tems, répondit-elle. — Combien dureront vos règles? — Quatre jours; elles finiront mercredi soir. — Votre glande est-elle en bon état? Elle est à merveille; le moyen que vous employez la guérira bientôt. — Comment vous trouvez-vous? — Souffrante; mon estomac est bien faible. — Quels remèdes vous faut-il? — Je ne saurais voir. — Point de paresse; à tous les maux il y a des moyens de guérison; cherchez.

Se concentrant, alors elle me dit: Il faudra que je prenne tous les matins deux tasses

de tilleul, qu'on fera infuser avec deux feuilles d'oranger. — Quel effet produira cette boisson ? — Le tilleul activera le sang, et la feuille d'oranger me calmera les nerfs, que j'ai fort irrités. — Vos maux d'estomac... — Ils diminueront, mais ils ne seront pas entièrement passés. — Que faudra-t-il faire pour les guérir ? — Ce que je ne peux faire ici ; suivre un régime, c'est-à-dire ne manger ni salé, ni haricots ; nourriture qui m'est très-contraire. Je vais avoir une crise. — Sera-t-elle heureuse ? — Oui, monsieur. Réveillez-moi, je n'en puis plus ; je vais me trouver mal, il faut que je me couche. Je lui demandai si, quand elle serait dans son lit, il faudrait la magnétiser. Elle me dit que oui, qu'elle dormirait encore.

Je la réveillai ; elle se coucha, et eut une crise assez longue. Elle fut beaucoup mieux. Sur les minuit elle céda au sommeil magnétique, et m'annonça une nouvelle crise qui lui ferait beaucoup de bien. Elle eut lieu, se trouva à merveille, et passa une nuit excellente.

Le 5, madame G. souffrait tellement de l'estomac, que pour la première fois elle me pria de la mettre en somnambulisme. Jus-

qu'alors elle avait toujours éprouvé de la contrariété et de la répugnance. Elle eût, dans cette séance et dans celle du lendemain, des crises nerveuses extrêmement violentes, mais qu'elle m'annonça devoir avancer le moment de sa guérison.

Le 7, sur les six heures du matin, la malade eut une éruption exanthémateuse, et fut couverte de gros et larges boutons blancs vers le centre, et pourprés autour, qui lui causèrent les plus fortes démangeaisons. Désirant savoir si cet accident était une suite du traitement, j'endormis madame G., et lui demandai si, dans son état, cette incommodité était fâcheuse. C'est un effet très-heureux du magnétisme, répondit-elle. — Cette éruption améliorera-t-elle votre santé? — Oui, beaucoup. — Combien de tems durera-t-elle? Trois jours. — Qui a pu la causer? — L'énergie et l'extrême activité données à mon sang par le magnétisme et les remèdes que je me suis prescrits. Demain vous verrez sortir encore un grand nombre de boutons; mais soyez sans inquiétude. — Faudra-t-il changer la tisane? — Oui, monsieur; je prendrai le matin, pendant deux jours, une infusion de bourrache. Réveillez-moi, je suis fatiguée.

Comme elle avait exactement répondu à mes questions, je fis ce qu'elle désirait. La nuit elle éprouva une grande agitation, qui fut causée autant par les vives démangeaisons qui la tourmentaient, que par un violent mal d'estomac.

Le lendemain les démangeaisons augmentèrent avec les boutons ; son corps en fut tout couvert. L'ayant mise en crise, je lui proposai de faire venir un médecin ; elle parut choquée... Gardez-vous en bien, me dit-elle, je suis plus savante que lui. Je me guérirai bien moi-même ; je vois ce qu'il ne verrait pas : c'est que cette éruption me fera le plus grand bien. — Comment vous trouvez-vous ? — A merveille, à l'exception cependant de mes démangeaisons, qui sont insupportables. — Et votre glande ? — On la sent à peine, elle ne peut aller mieux.

Le 9, elle eut dans son sommeil des crises nerveuses et des douleurs d'estomac qui furent bientôt dissipées. Elle trouva la bourrache trop échauffante, et se remit à la fleur de tilleul. Elle s'ordonna deux lavemens avec du son. Elle m'annonça que le lendemain ses démangeaisons diminueraient, que ses boutons deviendraient farineux et disparaîtraient

entièrement; ce qui en effet se vérifia avec la plus grande exactitude.

Tous les sommeils de la malade, jusqu'au 16, offrirent à peu près les mêmes résultats et furent mêlés de douleurs d'estomac et de crises nerveuses. Mais ce jour-là, elle me dit qu'elle allait avoir une attaque de nerfs très-violente. En effet, elle ne tarda pas à l'éprouver, et elle fut si forte qu'elle se trouva mal et que j'eus beaucoup de peine à la tenir. Magnétisée, elle reprit assez de forces pour se lever; et, tout en dormant, elle marcha, gagna son lit et se coucha. Interrogée sur l'effet de cette crise, elle me dit qu'elle était excellente, et que sa cure serait bien plus rapide si elle en éprouvait beaucoup comme celle-là. — Faut-il la calmer? lui demandai-je. — Au contraire, elle est nécessaire; il ne faut pas l'arrêter. Au bout de trois quarts d'heure ses souffrances diminuèrent, et madame G. se loua beaucoup de la manière dont son sang circulait. Je suis bien mieux, s'écria-t-elle; mon estomac, mes reins, ma glande éprouvent le plus grand soulagement. Quand je serai réveillée, vous me ferez prendre deux tasses de camomille.

Dans la matinée du 18, madame G. souffrit

beaucoup de l'estomac ; mais la douleur fut presqu'à l'instant dissipée par le magnétisme. Le soir, ayant été obligée de sortir en voiture, et de se mettre sur le devant, elle eut mal au cœur ; mais voulant résister à l'envie de vomir que provoquait sa position, elle fut très-incommodée. L'ayant endormie sur les dix heures, elle me dit qu'elle souffrait extrêmement, que le petit voyage qu'elle venait de faire avait momentanément dérangé sa santé, et que la bile mise en mouvement étant en combat avec le sang, elle serait plus malade pendant quelques jours ; « mais dans huit, » ajouta-t-elle, mes règles viendront, et je » me trouverai beaucoup mieux. »

Le 19 et le 20, la malade a éprouvé des maux de cœur, des envies de vomir et des étourdissemens. L'ayant magnétisée le soir du dernier jour, elle s'est endormie presque sur-le-champ, et m'a dit que cette séance lui ferait beaucoup de bien, que ses règles avanceraient sa guérison ; elle m'assura même qu'elle serait parfaite après son époque. Ne pouvant croire à une si heureuse prédiction, je l'ai fait répéter plusieurs fois, et j'ai toujours obtenu la même réponse. Elle ajouta qu'elle ressentirait encore quelques douleurs,

mais que je pouvais regarder sa santé comme tout-à-fait rétablie. Elle m'engagea néanmoins, pour la consolider entièrement, à la magnétiser de tems en tems. Elle m'a surtout recommandé de lui faire continuer l'usage de sa tisane de camomille et d'ortie blanc, se récriant sur le bien extrême qu'elle lui faisait.

Le 22, madame G. ayant été obligée, pour tenir un enfant, d'aller faire un voyage dans sa famille, elle fut extrêmement contrariée de voir son traitement interrompu.

Revenue le 25, je la magnétisai le soir. Elle me dit que ses règles l'avaient prise la veille. Je m'en étonnai, ne les ayant annoncées que pour le 26. Le voyage, me répondit-elle, les a avancées : le jour de mon départ j'ai fait cinq ou six lieues à pied; cette marche forcée, et l'extrême exercice, les ont décidées. Sont-elles bien, lui demandai-je? Non, me répondit-elle, elles se sont arrêtées; il faudrait me magnétiser pour les faire revenir. En effet, au bout d'une demi-heure elles furent rétablies. — Votre voyage reculera-t-il votre guérison? — Oui, un peu. J'irai cependant beaucoup mieux après mes règles; il faut que je prenne de la fleur de tilleul et une feuille d'oranger infusées ensemble.

Le 26 et le 27, j'ai magnétisé madame G.; mais elle n'a pas dormi.

Le 28, je l'ai mise en somnambulisme. Elle m'a déclaré qu'elle était guérie : elle ajouta qu'elle éprouverait encore quelques maux de cœur et d'estomac, mais que ce ne serait que des ressentimens de douleur ; et enfin elle m'assura que le fond de sa maladie n'existait plus, que son sang était dans le meilleur état, que quant à sa glande et à ses maux de reins, elle n'en souffrirait plus du tout.

Depuis ce moment j'ai endormi plusieurs fois madame G., pour de légères douleurs, et dans tous ses sommeils elle m'a confirmé sa guérison parfaite. Maintenant elle mange de tout ce qui l'incommodait autrefois, sans éprouver la moindre indisposition.

On voit que dans cette cure le magnétisme a concouru pour le moins avec autant d'efficacité que le somnambulisme. Celui-ci n'a servi le plus souvent qu'à diriger l'usage qu'il fallait faire du premier.

Les remèdes les plus simples ont suffi pour rendre la santé à madame G., dérangée autant par toutes les drogues qu'elle avait prises, que par sa maladie. Les crises nerveuses qui auraient effrayé dans toute autre circons-

tance, furent, grace au somnambulisme, reconnues comme absolument nécessaires pour accélérer le moment de la guérison.

Bénissons le ciel, qui a bien voulu accorder à l'homme ce nouveau moyen de secourir son semblable; et en dépit de tous les détracteurs de cette admirable découverte, continuons à faire le bien; et si l'occasion s'en présente, ne nous vengeons qu'en les guérissant eux-mêmes. Ce sera pour nous la meilleure manière de répondre à leur critique.

TRAITEMENT D'UNE CONTUSION.

Passant dans un corridor extrêmement étroit, madame G., au moment où elle courait, est frappée de la manière la plus violente par une porte battante qu'on ouvre avec vivacité, et renversée sur une autre entr'ouverte, qui se trouvait presque toucher à la première. On ne saurait se faire une idée du choc répété qu'éprouva madame G.: ballottée entre ces deux portes, elle est rejetée de l'une sur l'autre. La tête, la poitrine, l'estomac, les jambes furent meurtries d'une ma-

nière effrayante ; l'épine du dos éprouva une telle commotion, qu'il se manifesta à l'instant une enflure considérable sur la partie inférieure de la colonne vertébrale.

Madame G. se trouva mal, et depuis ce moment elle ressentit de très-vives douleurs dans toutes les parties contusionnées, mais plus particulièrement dans les reins et dans la tête. Elle donnait les plus grandes inquiétudes, et l'on ne pouvait douter qu'il n'en résultât quelques dépôts. Le médecin était fort inquiet. Moi seul étais tranquille. J'étais bien sûr que, graces au magnétisme, madame G. serait bientôt guérie. Si j'osais faire ici ma confession tout entière, j'avouerais même que je ne fus pas très-fâché de trouver une occasion d'assurer un triomphe de plus à la belle découverte de Mesmer.

Madame G. était somnambule ; j'étais donc sans inquiétude ; je la magnétisai et l'endormis le même jour 18 octobre 1815. Interrogée sur ce qu'elle éprouvait, elle me répondit qu'elle était désolée, et que tout lui faisait craindre les suites les plus fâcheuses. Je parvins à la rassurer un peu, en lui répondant, de la manière la plus positive, que dans quelques jours elle serait guérie, et que cela dé-

pendait d'elle entièrement. Je la forçai d'examiner son mal ; elle le vit, et s'ordonna une saignée au bras, d'une palette et demie.

Le lendemain 14, le médecin arrive et veut saigner madame G. au pied. Je tâche de le décider à faire la saignée au bras, et parviens, quoiqu'avec peine, à l'y déterminer. Je croyais avoir triomphé du plus grand obstacle. Je me trompais. Cinq ou six femmes, qui s'intéressaient à la malade et qui entouraient son lit, la fatiguent de représentations. Madame G. insiste ; mais ne voulant pas avouer qu'elle avait recours au magnétisme, elle n'ose répliquer et se laisse faire. Madame G. fut très-peu soulagée, et ses douleurs de tête n'en furent pas diminuées.

Le 15, j'endors madame G., et lui demande quel bien lui avait fait la saignée. Pourquoi n'a-t-on pas fait ce que j'ai prescrit? me répond elle avec humeur ; on a eu bien tort... Plusieurs fois, pendant cette séance, elle me répéta la même chose. J'étais extrêmement contrarié ; mais redoublant d'efforts, je magnétisai sa tête et ses reins, et la soulageai pour le moment ; mais, trop agitée, elle me pria de la réveiller.

Le matin 16, madame G. souffrait tout

autant que les deux jours précédens. Mieux disposé que de coutume, je me sentais plus de force et d'énergie. Je mis dans l'action magnétique une grande confiance et une ferme volonté. Au bout d'un quart-d'heure, madame G. s'écria : Oh, mon Dieu! qu'est-ce qui se passe dans ma tête? tout y est bouleversé; mon sang éprouve le même effet que l'eau qui bout dans un pot-au-feu. (Ce sont les propres expressions dont madame G. se servit pour me donner une idée de ce qu'elle ressentait.) Convaincu du bien que je faisais à madame G., je concentre à la tête toute l'action magnétique, et je parviens à obtenir une diminution très-sensible de douleur. Cette séance se passa sans sommeil.

Magnétisée dans la matinée du 17, madame G. éprouva dans la tête la même révolution que la veille. Elle se trouva mieux toute la journée. Je l'endormis le soir. Son sommeil fut assez calme. Elle me dit que, graces à ce qu'elle avait éprouvé, elle pouvait m'assurer que le sang qui s'était extravasé s'était divisé, et avait repris son cours et sa fluidité ordinaires; qu'il fallait cesser l'usage du vulnéraire, qui l'échauffait, et remplacer cette boisson par une infusion faite

avec deux feuilles de pêcher et deux feuilles d'oranger, et ne pas lui laisser oublier de prendre un lavement de mauve. Elle me répéta qu'on avait eu tort de ne pas la saigner au bras, que l'effet en aurait été beaucoup plus rapide; qu'au reste, le magnétisme avait tout réparé, et qu'elle garantissait sa parfaite guérison.

Le 18, j'ai endormi madame G. à huit heures du matin. Elle avait la tête lourde. Le sommeil lui a fait beaucoup de bien; elle s'est réveillée sans éprouver la plus légère douleur.

Le soir, je l'ai mise en crise; elle m'a déclaré qu'elle était hors de tout danger, qu'il n'y avait plus rien à faire qu'à jeter toutes les tisanes, et que le magnétisme et les pieds à l'eau acheveraient de la rétablir entièrement.

Depuis ce moment, en effet, madame G. n'a ressenti que de légers maux de tête, qui, au bout de huit jours, se sont dissipés sans retour.

ALEX. DE FALIÈRES.

EXPOSÉ

De toutes les cures opérées en France par le Magnétisme animal, depuis Mesmer jusqu'à nos jours.

Lorsque M. d'Eslon (1) présenta à la Faculté de médecine les propositions de Mesmer (2), au lieu de répéter avec lui « que la nature offrait un moyen universel de guérir et de préserver les hommes (3), » assertion qui, toute extraordinaire qu'elle est, ne lui paraissait qu'une induction juste et même nécessaire des faits nombreux dont il avait été témoin (4), il se réduisit à poser en principe « que la nature offrait dans le magnétisme animal un moyen généralement utile à la guérison des maladies. »

---

(1) Premier médecin de Monseigneur le comte d'Artois.

(2) Le 18 septembre 1780.

(3) *Mémoire sur la découverte du Magnétisme animal*, par Mesmer. Paris 1779.

(4) Discours de M. d'Eslon à la Faculté de Médecine, le 18 septembre 1780.

Tout le monde sait quel fut le résultat de ses démarches; pour prix de son zèle, de ses travaux, du courage avec lequel il avait, le premier, bravé le ridicule et le sarcasme des savans, il fut suspendu de voix délibérative, dans les assemblées de la Faculté, pendant un an, et menacé d'être rayé du tableau des médecins si, à l'expiration de l'année, il n'avait désavoué ses observations sur le magnétisme, etc.

En dépit de ce jugement, les mémoires des Sociétés de l'Harmonie qui s'établissaient dans toute la France, les journaux particuliers des magnétiseurs, les relations que publiaient plusieurs médecins élèves de Mesmer, allaient bientôt décider l'opinion publique en sa faveur. Malheureusement des intérêts d'une toute autre importance firent abandonner cette belle découverte; la révolution dispersa ces réunions consacrées à la vérité, à la bienfaisance, et sans la courageuse persévérance de M. le marquis de Puységur, c'en était fait en France de la médecine de la nature.

Maintenant, parmi le grand nombre de magnétiseurs qui s'élèvent de tous côtés, il en est peu qui connaissent toute l'efficacité

de l'agent qu'ils employent, à cause de la difficulté qu'ils ont à se procurer les ouvrages écrits depuis 1784 dont les éditions sont absolument épuisées. L'un des membres de la Société, désirant suppléer à cet inconvénient, a fait un travail qui, nous l'espérons, ne sera pas sans utilité; c'est *un exposé de toutes les cures opérées en France par le magnétisme animal depuis Mesmer jusqu'à nos jours.*

Une analyse succinte de chaque maladie donne tous les détails nécessaires pour faire connaître l'efficacité du magnétisme, les cas où il peut être employé, et les divers modes de traitemens dont on a fait usage.

Ces recherches seront publiées par ordre alphabétique dans cette Bibliothèque. Nous allons seulement indiquer à nos lecteurs une partie des cures opérées par ce moyen, afin qu'ils jugent de la vérité de ce principe établi par M. d'Eslon, *que la nature offre dans le magnétisme animal un moyen généralement utile à la guérison des maladies.*

A

Abcès.
Id. au côté.
Id. au genou.
Aliénation mentale.
Anorexie.
Aphtes.
Apoplexie.
Assoupissement périodique.
Asthme.
Id. sec.
Id. convulsif.
Atrophie des jambes.
Id. des cuisses et des jambes.

B

Battement dans la tête.
Blessure (suites d'une).
Bourdonnement d'oreilles.
Brûlure.
Bruissement d'oreilles.

C

Cachexie scrophuleuse.
Cancer occulte.
Cancer (suite d'un).
Catarrhe.
Catarrhale (affection).
Catalepsie.
Cataleptiques (convulsions).
Cécité.
Chancres.
Chlorose.
Chorea sancti viti.
Chute (suites d'une).
Coliques d'estomac.
Id. bilieuse.
Id. venteuse.
Id. périodiques.
Id. continuelles.
Id. dite miserere.
Contusions.
Contre-coup à la tête.
Convulsions.
Id. périodiques.
Id. extraordinaires.
Id. histériques.
Coup de sang.
Coup de soleil.
Couche (fausse).
Couches (suites de).
Crampes.
Id. d'estomac.
Crispations.

D

Dartres vives.
Id. érysipélateuses.
Débilité générale.
Délire.
Dépôt à la tête.
Id. au sein.
Id. au pied.
Id. de lait.
Descente.
Id. de matrice.
Diarrhée opiniâtre.
Douleurs de tête.
Id. d'oreilles
Id. de dents.
Id. de poitrine.
Id. d'estomac.
Id. de ventre.
Id. de bas-ventre.
Id. de reins.
Id. de matrice.
Id. d'entrailles.
Id. de rate.
Id. au côté gauche.
Id. dans tous les membres.
Id. partout le corps.
Id. artritiques.

E

Eblouissemens.
Echauffement.
Ecrouelleuse (tumeur).
Effort.
Effort (suite d'un).
Enflure des jambes.
Id. générale.
Engorgement des viscères.
Id. squirrheux à la matrice.
Entorse.
Epanchement de lait.
Id. de bile.

Epilepsie.
Epileptique (tremblement).
Epuisement.
Esquinancie.
Etouffement.
Etourdissemens continuels.
Exténuation.

F

Faiblesses d'estomac.
Id. de nerfs.
Feu persique.
Fièvre quotidienne.
Id tierce.
Id. double tierce.
Id quarte.
Id. double quarte.
Id. continue.
Id. lente.
Id. chaude.
Id. bilieuse.
Id. putride.
Id. inflammatoire.
Id. maligne.
Id. intermittente.
Id. nerveuse.
Id. vermineuse.
Id. milliaire.
Id. (suite de).
Fleurs blanches.
Fluxion de poitrine.
Id. humorale à la tête.
Id. aux yeux.
Id aux oreilles.
Id. à la joue.
Id. sur les dents.
Id. catarrhale.
Fistules à l'anus.
Fistules lacrymales.
Id. maxillaire.
Foulures.
Flux hépatique.
Frayeur (suites d'une).

G

Gale.
Id. répercutée.
Gale (suite d'une).
Ganglion.
Glandes au sein.
Id. squirrheuses.
Goëtre.
Gonflement d'estomac.
Id. à la joue.
Id. à la rate.
Goutte vague.
Id. sciatique
Id. sereine.
Grosse gorge.

H

Hémiphlégie.
Hémorroïdes.
Humeur âcre.
Id. dartreuse.
Hydropysie.
Id. anasarque.
Id. de poitrine.
Id. du bas-ventre.
Id. générale.
Hydropique (tumeur).

I

Incontinence d'urine.
Indigestion.
Indigestion (suites d'une
Infiltration.
Inflammation aux yeux.

J

Jaunisse.

L

Langueur.
Lassitude dans les membres.
Léthargie.
Léthargique (affection).
Loupes.

M

Mal d'yeux.
Maladies chroniques.
Id. épidémiques.
Id. vermineuses.
Id. mercurielles.
Marasme.

Maux de nerfs.
Migraine.
Id. périodique.

O

Obstruction aux foies.
Ib. à la rate.
Id. au mésentère.
Id. à la matrice.
Id. générales.
Odontalgie.
Oppressions de poitrine.
Id. d'estomac.
Ophtalmie.
Id. habituelles.

P

Pâles couleurs.
Palpitations.
Panaris.
Paralysie des bras.
Id. des jambes.
Id du côté droit.
Id. du côté gauche.
Perte de sang.
Plaies à la jambe.
Pleurésie.
Phlegmasie chronique.
Phtysie pulmonaire.
Id. de naissance.
Point de côté.
Polipe.

R

Rachitis.
Règles irrégulières.
Id. surabondantes.
Rétention d'urine.
Rétrécissement du rectum.
Rhumatisme.
Id. artritique.
Id. chronique.
Id. général.
Rhumatismales (douleurs).
Rhume de cerveau.
Rhume (suites d'un).
Rougeole.
Rougeole (suites d'une).

S

Sciatique.
Scorbut.
Scorbutique (affection).
Sommeil convulsif.
Spasmes.
Spasmodique (affection).
Squirrhe.
Staphylome.
Suffocations.
Suppressions.
Surdité.
Syncope.
Syphilis.

T

Taie.
Id. rideuse.
Teigne (suite d'une).
Tétanos
Toux sèche.
Transpiration supprimée.
Tremblement.
Tuméfaction du bas-ventre.
Id. des deux genoux.
Id. du pied.
Tumeur à la tête.
Tumeurs par tout le corps.

U

Ulcère.
Id. au scrotum.
Id. à la matrice.
Id. scrophuleux.

V

Vapeurs.
Vertiges.
Vomique au poumon.
Vomissemens.
Id. habituels.
Id. spasmodiques.
Id. périodiques.
Id. de sang.
Vue trouble.
Vue faible.

Cure d'une douleur de poitrine et d'une goutte sereine.

Le sieur Allaire, ancien employé dans les Droits-Réunis, âgé de trente-cinq ans, né à Château-Giron, près Rennes, était, au mois de mai dernier, au nombre des malades du 4e. dispensaire. Le médecin qui l'avait délivré d'une fièvre dangereuse, ne le regardait point comme guéri. Une extrême faiblesse, la toux, accompagnée d'un crachement de sang, une douleur très-gênante à la poitrine et derrière les épaules, rendaient encore son état très-inquiétant. Il avait de plus une goutte sereine à l'œil droit, dont la pupille était fort dilatée, et il ne pouvait de cet œil distinguer les plus gros caractères. Les veines de la tempe droite étaient gonflées et tendues, ce qui causait un sentiment douloureux dans le côté droit de la tête.

Comme, par la suppression de sa place, le sieur Allaire avait été privé de ses ressources, je le fis venir chez moi pour me copier un manuscrit, et sous prétexte de lui faire quelques frictions, je le magnétisai sans l'en avertir, en lui mettant la main sur la poitrine. En

quelques minutes la douleur de poitrine fut emportée à son grand étonnement ; je mis alors la main entre les deux épaules, et je fis descendre la douleur au bas des reins : le lendemain cette douleur fut entièrement dissipée, et le crachement de sang avait cessé.

Encouragé par ce succès, je dirigeai l'action du magnétisme sur son œil, il y sentit de la chaleur, de l'engourdissement, des picotemens, des douleurs intérieures. Je lui fis laver l'œil avec de l'eau magnétisée ; elle le piquait, disait-il, comme du tabac. Ce traitement ayant été continué pendant quelques jours, l'œil s'est rétabli peu à peu. La pupille se contracte, le gonflement des veines a disparu, et l'eau magnétisée ni le magnétisme ne produisent plus d'effet sensible. Il ne reste plus qu'un peu de toux qui annonce que sa poitrine a besoin de ménagemens. Les forces sont revenues, et le sieur Allaire est retourné dans son pays.

DELEUZE.

AVIS.

Les personnes dont l'abonnement expire avec ce trimestre, sont invitées à faire passer, dans le plus court délai, le montant de leur renouvellement chez M. Dentu, *imprimeur-libraire, rue des Petits-Augustins, n°.* 5, *ou Palais-Royal, galeries de bois, n°s.* 265 *et* 266.

Cet ouvrage paraît depuis le 1er. *juillet* 1817, *par cahier de* 96 *pages in-*8°., *les premiers jours de chaque mois.*

Le prix de l'abonnement est de

8 francs pour trois mois.
15 francs pour six mois.
26 francs pour l'année.

On ne peut s'abonner qu'à partir du commencement d'un trimestre.

Nota. Tout ce qui concerne la rédaction de cet ouvrage doit être envoyé, franc de port, à M. de Lausanne, rue des Cinq-Diamans, n°. 27.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

INTRODUCTION. Page 1

Cure d'une Hydropisie, par M. Rouillier, docteur en médecine. 5

Cure d'une Ophtalmie, par le même. 17

Mémoire sur la puissance de la volonté, par M. le marquis de Puységur. 27

De l'Opinion de Vanhelmont sur la cause, la nature et les effets du Magnétisme, par M. Deleuze. 45

Cure de violens maux de tête, par M. le marquis de Puységur. 78

Analyse du journal allemand intitulé: Archiv den Thierischen-Magnetismus, etc. 87

Cure d'une maladie nerveuse singulière, par M. le docteur Trilschler. 91

Phénomène très-remarquable, décrit par M. le professeur Nasse.

Pag.

Explication de ce phénomène par M. le docteur Kieser. 97

Notice des Ouvrages allemands sur le Magnétisme, publiés dans l'année 1816.

Cure d'une maladie chronique compliquée, par M. Coll, archiprêtre, curé de Dangé. 101

Mémoire sur le Fluide vital, ou Magnétisme animal, par M. le docteur Ch.... (1re. partie). 148

Lettre sur un article du Journal des Débats, *par M. le marquis de Puységur.* 157

Sur l'état du Magnétisme en Allemagne. 168

Lettre au Rédacteur de la Gazette de Santé, *par M. Friedlander.* 169

Observations relatives à cette lettre, par M. C. Oppert, docteur en médecine et en chirurgie. 181

Cure d'une maladie chronique compliquée, par M. Coll, curé de Dangé (suite et fin). 297

Mémoire sur le fluide vital ou Magnétisme animal, par M. le docteur Ch... (2e. partie.) 263

Traitement de madame Suzanne G. par M. de Falières. 277

Traitement d'une contusion, par le même. 282

\+ *Cure d'une douleur de poitrine et d'une goutte sereine, par M. Deleuze.* 288

Avis. 290

Table des Matières contenues dans le premier volume de la Bibliothèque du Magnétisme. 291

\+ exposé de toutes les cures opérées en France par le magnétisme animal, depuis Mesmer jusqu'à nos jours . . . . 282.